This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

CHARLES VINCENT

CHANSONS

MOIS & TOASTS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE VOLUME

100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande,

plus

15 exemplaires sur Chine non livrés au Commerce.

AVIS AU LECTEUR

On trouvera à la fin de ce livre des notes utiles à consulter et d'autres répondant aux astérisques placés à la droite des titres des Chansons, soit dans le volume, soit à la Table des Matières.

CHANSONS DE
CHARLES VINCENT.

CHARLES VINCENT

CHANSONS

MOIS & TOASTS

PRÉCÉDÉS D'UN

HISTORIQUE DU CAVEAU, PAR E. DENTU

Portraits et vignettes à l'eau-forte par LE NAIN

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
Palais-Royal, 15, 17 et 19, Galerie d'Orléans

1882

Tous droits réservés.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 JUL 1991
OF OXFORD
LIBRARY

[illegible]TORIQUE DU CAVEAU

[illegible]

A [illegible] de la [illegible], on [illegible] :

[illegible] n'a laissé qu'une page
[illegible] l'[illegible] des temps.

[illegible] dont la mémoire nous est chère, puis-[illegible] président d'honneur du Caveau, a exprimé [illegible] :

[illegible] des âges [illegible] les chansons

UNIVERSITY

HISTORIQUE DU CAVEAU

EN GUISE DE PRÉFACE

A propos d'un des maîtres de la Chanson, un poète a dit :

Anacréon n'a laissé qu'une page
Qui flotte encor sur l'abîme des temps.

Jules Janin, dont la mémoire nous est chère, puisqu'il fut président d'honneur du Caveau, a exprimé la même pensée :

« Sur les ruines des âges surnagent les chansons

« d'Anacréon couché sous sa treille, les chansons « d'Horace à la table de Mécène. Où donc s'est re- « trouvée l'histoire des peuples? Dans les chansons! »

Mais il me semble utile d'expliquer pourquoi moi, qui d'ordinaire me contente avec raison d'imprimer la prose des autres, je me permets d'écrire ici un historique du Caveau. La raison en est simple et me vaudra l'indulgence des lecteurs : j'acquitte ainsi une dette contractée envers cette aimable Compagnie, qui a bien voulu m'accepter parmi les siens et donner à de modestes couplets une place dans son répertoire de chansons.

« Deux choses illustrent le dix-huitième siècle : « l'Encyclopédie et le Caveau, » dit Charles Coligny, dans ce magnifique volume, *La Chanson Française,* volume né d'hier et déjà introuvable. « Le siècle « de Voltaire, de Montesquieu, de Rousseau, de « Buffon, est aussi le siècle de Panard, de Piron, de « Gallet, de Collé. On surnomme les quatre premiers « les quatre lampes de l'humanité; nous appelons les « quatre autres les piliers du temple chantant. La « France eut la fortune de posséder à la fois ces huit « hommes immortels. Quelque temps avant que D'A- « lembert et Diderot viennent créer l'Encyclopédie, « Panard et Collé ouvrent le Caveau. C'est le règne « de la philosophie qui doublement s'inaugure : la « plume à la main, le verre en main, voilà tout le « dix-huitième siècle jusqu'à la Révolution.

« Un siècle auparavant, après la Fronde, Pascal avait

« fixé la prose française, Bossuet l'oraison funèbre, « Racine la tragédie, et Molière la comédie. C'est « Panard, c'est Gallet, c'est Piron, c'est Collé, cent « ans plus tard, qui fixent la chanson. Leur aca- « démie, française par excellence, c'est le Caveau.

« Ils étaient tous les quatre unis comme quatre cou- « plets le sont dans une chanson. »

Sans aller aussi loin que Charles Coligny, pour ce Caveau dont il fut le chantre passionné, disons simplement, et encore avec Jules Janin :

« Le riche chante par reconnaissance, le pauvre « chante par espérance; le vin, ce bon compagnon qui « ouvre la porte à toutes les joies, ne peut se passer de « chansons; l'amour heureux ne s'en passe guère; le « silence et le bruit, la solitude et la foule, conviennent « également à cette poésie facile, qui doit couler abon- « dante et limpide comme l'eau des heureuses fon- « taines. »

Et si M. Jules Simon, au lendemain de la mort de son illustre ami de Rémusat, fit bien de rappeler que c'était par des chansons que le fin politique avait commencé sa carrière littéraire, il eut le tort d'ajouter qu'on ne chantait plus en France.

En dehors du Caveau, toujours vivant, bien vivant et bon vivant, d'autres et de nombreuses sociétés fêtent aussi la Chanson.

Toutefois, le Caveau est le vrai temple où l'on conserve le culte fervent de cette forme sous laquelle

notre esprit national s'est manifesté de la façon la plus piquante.

Mon but est donc de faire connaître ce Caveau, dont tout le monde sait le nom et que cependant peu de personnes connaissent. Ce n'est point, en effet, parce que l'on aura assisté à une ou deux de ses séances, que l'on connaîtra cette Société; c'est à peine si l'on aura pu ainsi apprécier la valeur de ses chansonniers, car on n'est pas toujours en verve. Elle n'admet d'ailleurs ses invités qu'à la séance où l'on dîne et où l'on chante, et cache aux profanes deux de ses réunions mensuelles sur trois. Mais, avant d'aborder le Caveau moderne, voyons ce qu'était celui, ou plutôt ce qu'étaient ceux du passé.

Un livre du temps nous l'apprendra : M. Rigoley de Juvigny, conseiller honoraire au Parlement de Metz, de l'académie des sciences et belles-lettres de Dijon, légataire de Piron, ayant reçu de son ami le précieux dépôt de ses œuvres et de ses mémoires, s'exprime ainsi dans les *Œuvres complètes de Piron*, publiées en 1776 par l'imprimerie Lambert :

« Piron étoit lié alors avec une Société de gens de « lettres qui se réunissoient régulièrement toutes les « semaines pour souper, à frais communs, chez Landelle, « traiteur, rue de Bussy : le *Caveau* étoit le nom qu'ils « avoient donné au lieu de leur assemblée. On peut se « former une juste idée de ce lieu, d'après l'agréable « description qu'en a faite, comme témoin, M. Saurin,

« aujourd'hui de l'Académie Françoise, dans sa char-
« mante Epître à M. Collé.

« Là, s'étoit formé une espèce d'Aréopage, que le
« haut rang qu'occupoient, dans la République des
« Lettres, la plupart de ceux qui le composoient, rendit
« bientôt célèbre.

« Quelques amateurs y étoient admis, mais l'entrée
« n'en étoit pas accordée indistinctement à tout le
« monde. Elle étoit principalement interdite aux talens
« vains, faux, orgueilleux et jaloux. Comme on n'y
« élevoit point d'idole, le peu d'encens qu'on y brûloit
« étoit toujours pur. La louange y étoit aussi sévère
« que la critique : on y lisoit ses Ouvrages, non avec
« l'emphatique impudence de l'orgueil, mais avec le
« ton de la modestie et de la méfiance de soi-même :
« on vous écoutoit sans prévention, et l'on vous ju-
« geoit sans partialité : malheur au mauvais Ouvrage
« soumis à la censure de ce tribunal ! L'appui des
« Femmes, quelque puissant qu'il soit, devenoit inutile,
« et le zèle enthousiaste des Prôneurs gagés, intéressés
« ou prévenus, n'en imposoit point : on ne laissoit
« aucun repos à l'auteur qu'il n'eût, ou tout-à-fait
« condamné lui-même son Ouvrage à l'oubli, ou qu'il
« ne l'eût rendu digne de voir le jour, par les correc-
« tions indiquées nécessaires. Il falloit que l'amour-
« propre le plus fier se tût, et pour peu qu'il osât se
« révolter, il étoit aussitôt assailli, confondu par une
« grêle d'épigrammes plus vives les unes que les autres.
« Au reste, l'amitié si sévère dans l'intérieur de cet
« Aréopage, déployoit, au dehors, toute sa sensibilité à
« la nouvelle d'un succès mérité. Avec quelle joie il

« étoit partagé! De quels éloges on accompagnoit ceux « du Public! Avec quel intérêt, quelle chaleur on re- « poussoit les critiques injustes! Quels soins on appor- « toit à excuser, et non à soutenir, les défauts qu'il est « quelquefois impossible à un auteur d'éviter! En un « mot, il ne s'agissoit plus de juger, d'éclairer son ami, « son rival, son concurrent; il s'agissoit de le soutenir, « de l'encourager, de le défendre, et de l'applaudir « avec le public.

« Tel étoit l'esprit de cette Société, où régnoient « une gaieté, une franchise, une bonhomie même, dont « on ne trouvera point d'exemple ailleurs.

« C'est là que l'illustre auteur de *Rhadamiste et Zé-* « *nobie* (Crébillon le tragique), que son fils, le Pétrone « du siècle (M. Crébillon fils), que le peintre de l'a- « mour et des grâces (Gentil-Bernard), que l'émule de « Quinault (La Bruère), le chantre ingénieux et char- « mant de *Vert-Vert* (M. Gresset), l'Anacréon de nos « jours (M. Collé), et une infinité d'autres gens de « lettres distingués, entouroient Piron, l'animoient, fai- « soient éclore de son imagination cette foule de bons « mots, ces saillies pleines de feu, qu'on ne se lassoit « point d'entendre. C'est là que, docile à la critique « de ses égaux, il ne rougissoit point d'avouer qu'il « en profitoit. Il dut, en effet, plusieurs de ses suc- « cès aux avis qu'on lui donna. Combien d'autres « que lui y trouvoient le même avantage! Lanoue et « La Bruère y lurent, l'un sa Tragédie de *Mahomet II*, « l'autre son opéra de *Dardanus*, et les changemens « qu'on leur indiqua, assurèrent le succès des deux « pièces.

« N'imaginons pas, néanmoins, qu'on mît un appa-
« reil pédantesque ou de l'importance dans tout ce qui
« se passoit ou se disoit au Caveau. Le ton dominant
« de cette société étoit une gaieté vive et piquante. Tout
« ce qui interrompoit, mal-à-propos, cette gaieté, étoit
« puni du ridicule. Parloit-on trop longtemps de soi,
« s'avisoit-on de disserter du ton d'un bel esprit, ou
« d'entamer un Conte languissant et sans sel : on ap-
« peloit aussitôt le garçon traiteur, auquel on versoit
« razade, pour boire à la santé du fat, du bel esprit ou
« du conteur ennuyeux, et cette santé portée terminoit
« la louange, la dissertation et le conte. Comme il n'y
« avoit point là d'Amphitryon auquel il fallût plaire,
« on ne s'efforçoit point d'avoir de l'esprit ou de faire
« parade de science ; un trait, une saillie, une vérité
« naïve, étoient mille fois mieux accueillis que toutes
« les pensées philosophiquement alambiquées ou expri-
« mées en jargon emphatique. La critique étoit, à la
« vérité, sévère mais enjouée. Le plaisir et la liberté
« étoient les divinités tutélaires du Caveau. On y célé-
« broit sans excès et Comus et le Dieu du vin. S'éle-
« voit-il, par hasard, quelque dispute, ce qui arrivoit
« très-rarement : elle étoit apaisée aussitôt par les ac-
« cens les plus harmonieux; Jélyote chantait (M. Jélyote,
« qui joint à son art enchanteur un savoir agréable, des
« connaissances utiles et beaucoup d'esprit, faisoit un
« des principaux agrémens de cette société) et le
« calme renaissoit à sa voix.

« Les talens, l'esprit, les autres agrémens naturels
« ou acquis, qui pouvoient faire illusion ailleurs, ne
« suffisoient pas pour être admis ou conservé dans cette

« société ; il falloit y joindre encore une réputation « sans tache et se comporter d'une manière à ne pas « s'exposer à la perdre. La moindre action malhon- « nête en excluoit pour toujours. Un des associés en « fit la triste épreuve. Convaincu d'avoir prêté à usure, « il reçut un billet conçu en ces termes : « Monsieur *** « est prié de dîner, tous les dimanches, *partout ailleurs* « *qu'au Caveau.* » M. de Crébillon fils fut l'inventeur de « cette singulière invitation...

« On continua de s'assembler comme à l'ordinaire : « mais le Caveau, devenu trop fameux, ayant excité « la curiosité de la ville et de la cour, ne subsista « guères que jusqu'à la fin de 1739. » (Capelle dit jusqu'en 1742.) « Quelques Seigneurs de la Cour voulant « s'amuser, formèrent un jour la partie d'y venir. Ils « arrivèrent comme on étoit à table. La société les « invita à prendre place, mais par hauteur, ils refu- « sèrent de s'asseoir et leur attitude et leur contenance « sembloient dire : « *Allons, commencez, divertissez-* « *nous !* » Leur dédain fut puni par le silence le « plus absolu, et ils se virent forcés de s'en aller « sans avoir joui de la satisfaction qu'ils s'étoient « promise. Ils devoient pourtant bien penser que « chaque membre du Caveau étoit plutôt fait pour « rire des sots que pour les faire rire. Le désagrément « qu'on venoit d'essuyer déplut si fort, que la société « cessa de se réunir et dès ce moment le Caveau fut « détruit pour toujours. »

Ce *toujours* ne devait pas durer longtemps, on va le voir ; mais complétons le récit de M. de Juvigny en

disant que le Caveau a été, en effet, fondé par Piron, Collé, Panard, Crébillon fils et Gallet. Il avait commencé de fait chez ce dernier, qui, chansonnier lui-même, était fier de réunir des hommes éminents. Mais un jour de 1737, ceux-ci eurent l'idée d'offrir à dîner à leur amphitryon et l'invitèrent au restaurant Landelle, rue de Bussy, près du carrefour, à quelques pas du café Procope. Ils invitèrent aussi Crébillon père, Saurin, le moraliste et historien Duclos, Gentil-Bernard, l'académicien Moncrif, auteur de l'*Histoire des chats*, le musicien Rameau, le peintre Boucher, les auteurs dramatiques Fuzelier, La Bruère et Sallé, le philosophe Helvétius. De ce jour, la Société fut créée et prit son nom du restaurant où elle était née : *le Caveau;* on décida de se réunir le 1er et le 16 de chaque mois. C'est là que Collé lut pour la première fois la *Partie de chasse de Henri IV*, Piron sa *Métromanie*. Le reste du temps, après ces lectures, était employé à chanter des couplets et à lire des épigrammes qui devaient toujours être faites sur l'un des membres du Caveau. L'épigramme était-elle trouvée de bon aloi, celui qui l'avait inspirée buvait un verre d'eau pendant que les autres convives vidaient un verre de vin; le contraire avait-il lieu, l'auteur de l'épigramme *injuste* ou *niaise*, buvait le verre d'eau. Si le vin n'était pas toujours excellent, on le chantait du moins avec une ferveur et une ampleur que le nom et le verre de Panard ne permettent pas d'oublier.

On a prétendu que Panard n'était point l'un des fondateurs du Caveau, qu'il n'y était entré que tardive-

ment. Cette erreur vient de ce que *la Clé du Caveau* de Capelle, dit que Piron, Crébillon fils et Collé, fondèrent la *Société des dîners du Caveau*. Mais outre que le même Capelle, dans le *Caveau moderne* ou le *Rocher de Cancale*, publié en 1807, écrit : « Tout le monde sait « que les dîners de l'*ancien Caveau* furent fondés par « Piron, Collé, *Panard,* Gallet, Saurin, Favart et autres « auteurs de bonne humeur : » toutes les publications antérieures et postérieures parlent de Panard comme de l'un des pères du Caveau. Béranger, qui n'avait point l'habitude de parler sans savoir, écrit dans sa *Biographie :* — « En 1813, existait depuis plusieurs « années une réunion de chansonniers et de littéra- « teurs qui avaient pris le nom de *Caveau,* en mémoire « du Caveau illustré par Piron, *Panard,* Collé et Cré- « billon, père et fils. » Enfin, le *Bréviaire du chansonnier* d'Émile Debraux et Dauphin constate ainsi le fait : « Grâce à Collé et *Panard,* grâce aussi aux Piron, Cré- « billon jeune, Beaumarchais et Gallet, l'ancien Caveau « obtint une réputation aussi brillante que méritée. »

Et d'ailleurs comment supposer que Collé, qui, dans son *Journal,* dit avoir appris de Panard et de Gallet à faire des chansons, aurait fondé ces dîners du Caveau sans celui qu'il a surnommé le *Dieu du Vaudeville,* c'est-à-dire le *Dieu de la Chanson !* Charles Vincent a donc bien fait de commencer par la bonne et franche figure de Panard, ses toasts, qui sont un hommage aux célébrités de notre Société.

Revenons à notre historique. Le Caveau ayant été interrompu en 1742, le fameux fermier-général Pel-

letier essaya, en 1759, de le reconstituer, mais sans succès; cela vient, dit Laujon, de ce que Pelletier invitait quelques-uns de ses amis personnels à ces dîners, ce qui rompait l'intimité des membres.

En 1762, Piron, Crébillon fils et Gentil-Bernard, assistés de Panard déjà vieux, mais qui par sa verve mérita d'être surnommé le Père du Caveau, parvinrent à réinstaller l'ancien Caveau. Crébillon fils présidait. Voici les noms des membres : Favart, Laujon, les académiciens Lemierre, Colardeau, le traducteur anglais Laplace, le compositeur Saliéri, l'auteur des *Danaïdes,* Goldoni, l'auteur du *Bourru bienfaisant*, Rochon de Chabannes qui a fait jouer *Le Jaloux* aux Français et *Alcindor* à l'Opéra-Comique, le marquis de Pezai, l'auteur des *Œuvres agréables et morales;* le critique Fréron, les poètes Delille et Dorat, le musicien et fameux joueur d'échecs Philidor, le peintre Joseph Vernet, les abbés Voisenon et de L'Atteignant, le cardinal de Bernis, le chevalier de Boufflers et Parny.

Interrompu en 1792, le Caveau reprend ses séances en 1793. A cette époque orageuse il reparaît comme un arc-en-ciel, puis s'efface pour renaître en 1796, sous le titre de *Dîners du Vaudeville;* mais ce sont bien tous des membres du vieux Caveau, sous la présidence de Laujon, devenu académicien, qui agitent gaîment le grelot de Collé jusqu'au 2 Nivôse, an X (22 octobre 1801). A ces réunions où les sujets de chansons étaient tirés au sort, comme au Caveau actuel les *mots donnés*, on voit figurer Armand Gouffé, Barré, Dupaty, les Ségur,

Philipon de la Madelaine, J.-E. Despréaux, célèbre danseur, qui épousa Mlle Guimard et fut jusqu'en 1787 maître des ballets de la Cour, puis directeur de l'Opéra en 1792. Cette Sòciété fut remplacée par celle des *Déjeuners des garçons de bonne humeur*, où figurent Désaugiers, Etienne, Sewrin et Martainville.

Nouvelle interruption; le Caveau moderne reparaît en 1806 avec Armand Gouffé, un des maîtres de la chanson, dont il a été dit plus tard : « Désaugiers « fait des ponts-neufs, Béranger des odes et Gouffé des « chansons. »

Ce Caveau moderne s'ouvre par une chanson à boire de Gouffé :

Buvons, disait Anacréon,
Buvons, disait Horace;
Les Grecs, les Romains du bon ton
Les suivaient à la trace.
Pour nous réchauffer le cerveau,
Pour bannir l'humeur noire,
Invoquons de nouveau
Le Caveau
Et les chansons à boire.

C'est chez Balaine, au restaurant du Rocher de Cancale, rue Montorgueil, que s'installe, sous la présidence de Piis, le nouveau Caveau dont le bureau se constitue ainsi : Laujon, président, Piis et Philipon de la Madelaine, vice-présidents — ce dernier signait : *des Académies de Besançon et de Lyon;* — Armand Gouffé, secrétaire

perpétuel; Alissan de Chazet, secrétaire adjoint. Grimod de la Reynière et Révellière sont les professeurs de gastronomie de la société, et les docteurs Saint-Ursin et Cadet-Gassicourt les hygiénistes de la table; Capelle le maître des cérémonies et Balaine le maître d'hôtel. C'est au libraire Capelle que revient l'honneur de cette réorganisation. Il était à la fois, par acte signé le 25 décembre 1805, le gérant et l'amphitryon de la Société. Chacun des membres du Caveau s'obligeait à solder le dîner, qui avait lieu le 20 de chaque mois, par des chansons, des vers ou de la prose, qui devenaient la propriété de l'éditeur de *la Clé du Caveau*. Le Caveau ne recevait à sa table que deux invités par mois, et encore leurs noms devaient-ils être publiés à l'avance; il suffisait de la volonté d'un des membres pour que les invités ne fussent pas admis.

Les autres membres fondateurs furent : Désaugiers, Antignac, Jouy, Dupaty, l'historien Gallois, J.-M. Deschamps, le fidèle secrétaire des Commandements de l'Impératrice Joséphine, et le comte de Ségur qui, plus tard grand dignitaire de l'empire, accepta la présidence d'honneur, ce que Capelle constate comme un événement.

A la fois *grand maître des cérémonies* et *sénateur de l'empire*, le comte de Ségur composa pour le Caveau cette chanson :

Rions, chantons, aimons, buvons :
En quatre points c'est ma morale,

dont Désaugiers fut l'interprète, comme il le fut plus tard des chansons de Béranger qui manquait de voix,

mais qui, en petit comité, disait avec un goût exquis. Cette chanson du comte de Ségur a eu son heure de popularité, et deux de ses vers sont encore dans toutes les mémoires :

Tous les méchants sont buveurs d'eau,
C'est bien prouvé par le déluge.

Le vicomte de Ségur, l'auteur du *Voyage de l'Amour et du Temps*, mis en musique par Solié, signait, pour se distinguer de son frère : *de Ségur sans cérémonie.*

Là aussi, l'élégiaque Millevoye, l'auteur célèbre de *la Chute des feuilles*, entonna un *Délire Bachique* qui rappelle maître Adam.

Ce Caveau fut bientôt célèbre, et non seulement il se fonda, en province, des Caveaux dont les officiers étaient nommés par le Caveau de Paris, mais encore l'étranger (jusqu'au Nouveau-Monde) tint à honneur d'avoir des Sociétés correspondantes du Caveau. On trouvait, dit Jules Lagarde dans un manuscrit déposé aux archives de la Société, des Caveaux *minores* à Pondichéry, à Bourbon. L'Ile-de-France en possédait un qui portait le titre singulier de *Table ovale*. La Table ovale fraternisa par ambassade avec la Table mère le 20 octobre 1809.

C'est Armand Gouffé qui appela au Caveau le joyeux Désaugiers, lequel faisait partie de la Société des *Epicuriens Français* et que le Caveau devait prendre bientôt pour président perpétuel; ce Désaugiers dont la figure rayonne encore sur la chanson moderne par la franchise et la rondeur de sa verve inépuisable.

De même que Gouffé y avait appelé Désaugiers, celui-ci, en 1813, y amena Béranger. Quoique son caractère se pliât peu aux règles d'une Société, l'auteur du *Roi d'Yvetot* devint, en 1814, secrétaire perpétuel du Caveau en remplacement de Gouffé; mais, mieux que des procès-verbaux, cette Compagnie lui doit, entre autres chansons, *les Infidélités de Lisette, la Gaudriole, la Bacchante, le Roi d'Yvetot, Madame Grégoire, Ma Grand'-Mère, Frétillon, la Grande Orgie* et maints petits chefs-d'œuvre, tels que *Plus de politique*, ce qui prouve qu'on s'en occupait trop : aussi 1816 vit-il encore une fois sombrer le Caveau. Ses membres vont se réfugier aux *Soupers de Momus*, où chantaient avec verve Frédéric de Courcy, Justin Cabassol, Dartois, Carmouche, Brazier, Barré, Radet, Desfontaines, Dieulafoy et d'autres joyeux chansonniers, parmi lesquels Ducray-Duminil, qui n'était pas seulement un romancier connu, mais aussi un chansonnier émérite.

A propos de Ducray-Duminil, on lui attribue le don du verre de Panard au Caveau; cette erreur a été propagée par M. Giraud, un des anciens secrétaires-archivistes de la Société.

L'inauguration du verre de Panard a été faite au banquet du 4 août 1843.

Le fait est constaté dans le volume du Caveau de 1844 par la note que voici, page 289 :

« Au banquet du 4 août 1843, M. Roll, compositeur « de musique, a fait hommage au Caveau du verre de « Panard. Ce verre avait été transmis successivement,

« d'abord à Laujon, puis à Ducray-Duminil, des mains « duquel il a passé à M. Roll. »

Et l'on chanta, sur l'air : *Tout le long, le long de la rivière,* ce refrain :

Il faut qu'ici cette coupe circule,
Comme circulait jadis celle d'Hercule,
Comme circulait celle d'Hercule.

Les visiteurs qui fréquentèrent le plus souvent le Caveau de cette époque furent : Boufflers, Parny, Andrieux, Brillat-Savarin, Méhul, Isabey, Hennequin, l'avocat général Bourguignon, les peintres Carle et Horace Vernet, le célèbre docteur Gall, Mercier, l'auteur des *Tableaux de Paris;* Régnault de Saint-Jean d'Angely, Duroc, Junot, etc.; hommes politiques, littérateurs, militaires, savants et artistes s'y donnaient rendez-vous, chez Balaine le restaurateur célèbre qui se retira avec quarante mille livres de rente, ce que fait remarquer non sans amertume l'éditeur Capelle, moins heureux, hélas[1] !

Le Caveau moderne a laissé onze volumes de chansons.

En 1825, encore à l'instigation du libraire Capelle et sous la présidence de Désaugiers, la Société reparaît,

1. Les dîners du Caveau attiraient chez Balaine un grand nombre de curieux, comme le constate Paul de Kock dans ses *Mémoires* : « J'entrai avec Caigniez au *Rocher de Cancale,* res- « taurant sis au coin de la rue Mandar, que les dîners mensuels « du Caveau moderne avaient mis en vogue. C'était justement « le 20 du mois, jour de réunion des chansonniers. Pour les « entendre chanter à travers les cloisons, on se disputait les « cabinets avoisinant la salle réservée à ces messieurs. »

chez le traiteur Lemardelay, sous le titre de *Réveil du Caveau*. Une chanson de Piis le constate ainsi :

Mathieu Laensberg l'avait prévu
Dans ses infaillibles oracles,
L'an mil huit cent vingt-cinq a vu
S'opérer deux très grands miracles :
La politique a sommeillé
Et le Caveau s'est réveillé.

Mais ce réveil ne dura qu'un an, ne survivant pas à Désaugiers. On a de ce *Réveil du Caveau* un volume, avec airs notés, édité chez Alexis Emery. Les compositeurs de musique, membres de cette réunion, étaient Meissonnier, Charles Plantade et Romagnési.

Il est peut-être utile de protester ici contre une légende qui veut que Béranger et Désaugiers soient devenus de mortels ennemis et que la chanson de *Paillasse* ait été faite contre Désaugiers. Béranger le nie formellement. S'il a dû quitter le Caveau, c'est que : « lorsque arrivèrent les dernières convulsions de « l'Empire et surtout les *Cent jours*, la diversité des « opinions ne tarda pas à semer les mésintelligences « dans notre Société, et mon patriotisme ne put s'ar- « ranger longtemps de ce que je voyais et enten- « dais dans nos dîners. » Béranger avait quitté le Caveau depuis quelque temps déjà, lorsqu'il « célébrait « l'arrivée à la direction du Vaudeville de Désaugiers, « cet homme excellent dont il n'admirait pas seulement

« le talent, mais dont il aimait encore la personne. » La rupture entre les deux chansonniers ne s'effectua que plus tard et encore ne fut-elle jamais complète : les relations se ralentirent, voilà tout.

C'est le Caveau qui mit en lumière Béranger, dont les œuvres n'étaient connues que de quelques amateurs. Voici sur ce sujet comment parle Béranger : « Malgré mes préventions contre les associations plus « ou moins littéraires, je fus vivement touché de la « bienveillance et des applaudissements qui m'accueil- « lirent au Caveau. *Dès ce jour*, ma réputation de chan- « sonnier se répandit à Paris et dans toute la France. » C'est d'ailleurs ce qu'il disait à ses amis et ce que nous a confirmé le sociétaire du Caveau actuel, Duvelleroy qui, malgré ses quatre-vingts ans, chante avec une verve toujours entraînante et un esprit toujours jeune. C'est au même que Béranger expliquait l'importance de composer ses chansons sur des airs connus; il ajoutait : « Si je n'avais publié que les chansons mises « en musique par mes amis Wilhem, de Beauplan, « Panseron, Doche et d'autres hommes de grand ta- « lent, je serais parfaitement inconnu; car une chanson « si bien faite soit-elle, doit, pour obtenir le succès « qu'elle mérite, être chantée et non lue, et il conti- « nuait en souriant :

« *Les vers sont enfants de la Lyre,*
« *Il faut les chanter, non les dire.* »

Toujours est-il que Béranger après plus de deux

ans de séjour au Caveau; après y avoir rempli les fonctions de secrétaire-rédacteur et de trésorier, quitta cette Société en conservant assez de rancune contre certains de ses membres pour que nous retrouvions ces lignes dans une lettre inédite adressée à un membre de la *Société épicurienne* de Lyon : « J'ai pris avec moi-« même l'engagement de n'appartenir de ma vie à au-« cune association littéraire ou chantante. Ceci vous « semblera étrange sans doute, et il faudra peut-être tout « l'intérêt qu'on porte à une victime du pouvoir pour « me le faire pardonner. Il serait trop fastidieux de « vous rapporter toutes les raisons que j'ai eues de « faire un semblable vœu; qu'il vous suffise de savoir « que je me suis fait autrefois une espèce de violence « pour être du Caveau moderne et que c'est pour en « avoir été que j'ai pris la résolution qui vous paraîtra si « singulière; une nouvelle cause m'y fait persévérer. Je « ne puis être utile à aucune société. Par exemple, « vous me demandez des chansons pour votre recueil : « Eh bien, j'en aurais en portefeuille, que je ne pour-« rais vous en donner. Vous sentez, Monsieur, que, « continuellement en butte *à ce que nous appelons la* « *justice*, je ne puis faire courir à d'autres le risque « de la publication de mes œuvres. — *La Force*, le « 6 janvier 1829. »

Cette mauvaise humeur contre le Caveau doit être attribuée à l'incessante acrimonie du chansonnier Piis : « Le vieux chevalier de Piis, membre du Caveau, pro-« testa contre mon élection : les plus petites gloires « ont leurs jaloux. » Elle s'éteignit bientôt, car le

21 juillet 1834, lors de la renaissance du Caveau, Béranger écrivant à Ramond de la Croisette, tout en se retranchant sur sa vieillesse pour ne point reprendre une part active dans la Compagnie que l'on allait relever, terminait sa réponse par ces mots : « Agrée donc « mes excuses et fais-les agréer à ceux de tes collègues « qui ont pu, comme toi, garder mémoire de *notre* « *ancienne et bonne camaraderie*. Tout à toi de cœur, « Béranger. » Et pour ceux qui ont connu l'homme, nul doute que ces paroles ne fussent sincères.

Plus tard, Béranger eut encore l'occasion de manifester le bon souvenir que lui avait laissé le Caveau. M. Jules Lagarde, en 1849 président, fait la demande à Béranger d'une de ses chansons pour le volume de 1850. Béranger répond : « Malheureusement, monsieur, mes « traités avec mon libraire, qui ne font cependant pas « ma fortune, m'interdisent le droit de faire imprimer « aucune chanson nouvelle en dehors des recueils que « Perrotin publie. Je regrette, monsieur, de ne pou- « voir concourir à la publication que va faire le Caveau, « *Société qui a été si bienveillante pour moi,* etc. »

Enfin, en 1834, le vendredi 4 avril, chez le restaurateur Champeaux, place de la Bourse, et sous ce titre : *les Enfants du Caveau*, treize littérateurs relevèrent le drapeau de la Chanson; leurs noms méritent d'être conservés : Décour, Eug. Champeaux, Rauzet d'Orinière, Armand-Séville, Maréchalle, Salgat, Routier, Alphonse Salin, Ramond de la Croisette aîné, Leroy de Bacre, F. Chatelain, Audouin de Géronval et Gallemant de Marennes. Aux treize s'adjoignirent vingt-

sept membres, divisés en vingt membres titulaires et vingt membres associés. Depuis cette époque, ce Caveau fonctionna sans la moindre interruption, même pendant le siège, même pendant la Commune! Et, chaque année, cette Société, qui ne s'appelle plus que le *Caveau,* par décision du Comité en date du 28 décembre 1837, publie un volume de chansons qui conserve toujours et dignement la vieille et franche gaieté de nos pères, ce qui n'empêche pas que l'esprit moderne y tienne largement sa place. Cette année, 1881, a paru le 47e volume de chansons, sans compter celui des *mots donnés,* inaugurés en 1842, à Auteuil, chez Ferdinand Olivier, qui avait réuni les membres du Caveau dans une maison qu'il venait de faire construire.

Je voudrais pouvoir citer en entier le curieux *considérant* placé en tête du premier volume, publié en 1835, et dont voici quelques extraits :

« Considérant :

« — Que la Chanson est d'origine céleste, soit bi-
« blique, soit mythologique;

« — Que les anges chantent incessamment les can-
« tiques, *Hosanna* et *Gloria tibi Domine,* à la face de
« l'Éternel;

« — Qu'Apollon s'accompagne très agréablement sur
« son théorbe, en présence des dieux assemblés, qui ne
« se lassent point d'entendre :

Aussitôt que la lumière...

« ou :

Jupiter, prête-moi ta foudre;

« Que Thèbes fut bâtie aux sons de la guitare d'Am-
« phion, lequel répétait continuellement aux maçons
« pour leur édification :

C'est un péché que la paresse.

« — Que Tyrtée enflammait le courage de ses conci-
« toyens avec ces mots :

Allons, enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé;

« et :

Volons à la victoire.

« — Que Noé, qui n'a pas inventé la poudre, mais
« qui a planté la vigne, ce qui est infiniment plus mé-
« ritoire, entonnait sans cesse, en dégustant le jus
« divin :

Bon, bon, bon,
Que le vin est bon!
On n'en saurait trop boire;

« — Qu'Homère, devenu aveugle, râclait fort pro-

« prement sur son violon les plus jolis ponts-neufs du « temps, tels que :

Les gueux, les gueux
Sont des gens heureux...

« ou :

Quand on est mort, c'est pour longtemps.

« — Que Simonide, Hésiode, Horace, Térence, « Catulle, Properce, le sensible Tibulle et beaucoup « d'autres ont chanté, tour à tour, l'amour, le vin et « l'amitié.

« Considérant enfin, que ces considérants nous « conduiraient trop loin, et qu'en nous rapprochant « de notre époque, nous voyons que le roi Réné, Clé- « ment Marot, François Ier, Voiture, Thibaut, comte de « Champagne, maître Adam, Piron, Collé, Panard, « Chaulieu, Favar., Vadé, Gallet, L'Atteignant, Laujon, « et, qu'en dernier lieu, dans notre dix-neuvième siècle : « Boufflers, Piis, Radet, Léger, Barré, Ségur, Demau- « tort, Antignac, Casimir, Ménétrier, Moreau et le « plus gai des vaudevillistes, le roi modèle de la vraie « chanson, le bon *Désaugiers,* ont élevé les vieux flons- « flons et les refrains modernes à l'apogée de leur gloire,

« Nous, leurs survivants, leurs élèves, ou plutôt leurs « modestes fils,

« Avons arrêté et arrêtons ce qui suit :

« Une Société de bons vivants, de vrais amis et « de joyeux chansonniers est, à dater de ce jour,

« 4 avril 1834, fondée sous le titre de : *les Enfants du* « *Caveau.* »

Une table des vingt-six premiers volumes (de 1834 à 1860) a été publiée par G. Bouclier; cette table est précédée d'une spirituelle chanson de Clairville constatant la fécondité du Caveau :

« *Près de quatre mille chansons,*
« *Giraud et Bouclier l'affirment,*
« *Quatre mille chansons confirment*
« *La verve que nous dépensons.*
« *Creusant leurs fronts, usant leurs plumes,*
« *Deux cents rimeurs, joyeux garçons,*
« *Pour entasser vingt-six volumes,*
« *Ont fait quatre mille chansons !* »

La verve des membres du Caveau ne s'est pas ralentie, car aujourd'hui la bibliothèque de la Société compte au moins sept mille chansons.

Cette Société de bons vivants est toujours restée très soucieuse de sa dignité et nous avons en main un procès-verbal en date du huit mars 1812, signé de Piis, dont les fonctions de secrétaire général de la Préfecture de police n'altéraient en rien la joyeuse humeur, Moreau, Gentil, Ducray-Duminil, Dupaty, Désaugiers, Alissan de Chazet, Antignac, demandant la démission d'un de ses membres, négociant *en état de déconfiture.*

Nous avons dit plus haut que le Caveau a fonctionné sans interruption depuis 1834, la collection des chan-

sons du Caveau le constate; mais ayant trouvé un volume édité en 1839 par Quoy, libraire, boulevard Saint-Martin, 18, et portant le titre : *Le nouveau Caveau,* chansonnier pour l'année 1839, nous avons voulu savoir ce qui a motivé son apparition et nous avons recueilli les renseignements que voici. En 1838, les membres du Caveau délèguèrent quatre d'entre eux, dont Bordet, Décour et Lesueur, pour offrir à Béranger le dernier volume paru. Béranger demanda quel était le président futur? Lesueur lui désigna son camarade Décour. Béranger l'en félicita, mais il ajouta en souriant : « Je connais beaucoup l'un d'entre vous, Albert « Montémont, chansonnier si fécond qu'il dut changer « de logement afin de pouvoir y placer ses chansons. » Décour, Lesueur et Bordet s'en allèrent en riant beaucoup de ce que leur avait dit Béranger, à propos d'Albert Montémont. Bientôt les élections firent rentrer le rire dans la gorge des rieurs; contre toute attente, Albert Montémont fut nommé à un grand nombre de voix. Étonnement! Comment se fait-il? Enfin on apprit que le nouveau président avait rendu visite à chacun des membres du Caveau, ni plus ni moins que pour la grande Académie, en recommandant à chacun d'eux le silence sur cette démarche assez insolite. Cette nomination d'Albert Montémont décida quelques membres du Caveau : Bordet, Justin Cabassol, E. Décour, A. Rochefort, Lesueur et Amédée Tournet, à fonder *le nouveau Caveau,* qui ne dura qu'une année et revint se fondre avec le Caveau moderne.

Le Caveau, vers 1840, quitta le traiteur Champeaux

et s'installa *Au Banquet d'Anacréon;* le nom l'attirait sans doute, mais le boulevard Saint-Martin ne convenait point, paraît-il, à cette Société, qui élut domicile chez Grignon, passage Vivienne, et un peu plus tard planta définitivement sa tente chez Pestel, rue Saint-Honoré, au coin de la rue des *Frondeurs,* un nom qui semble prédestiné. Pestel construisit un local spécial pour cette joyeuse réunion qui, ayant élargi son cadre, ne pouvait plus vivre à l'aise dans une salle de dimensions ordinaires. Lorsque, sous M. Haussmann, le restaurant Pestel fut exproprié, le Caveau s'installa, le 3 juillet 1865, chez Douix, café Corazza, au Palais-Royal, appartenant aujourd'hui à M. Band, où la Société donne encore ses dîners le premier vendredi de chaque mois.

Parmi les noms des fondateurs du Caveau moderne, il en est quelques-uns qui sont restés populaires, comme ceux de Brazier, de Rougemont, de Donvé; d'autres qui mériteraient de l'être, comme Salgat, Désaugiers fils, Gentil et E. Salverte. Il en est qu'on ne peut oublier : Charles Nodier, le savant philologue, qui fut aussi un poète délicat et un romancier distingué. Citons encore, parmi les associés : l'excellent comédien Arnal; Altaroche, l'un des fondateurs du journal *le Charivari*, depuis député; Le Boullenger, qui fut plus tard président de *la Lice chansonnière;* et, parmi les honoraires et titulaires : de Calonne, Adrien Decourcelle, F. de Courcy, le baron Didelot, le docteur Duplanty, Alexandre Duval, Dupaty, de l'Académie française; Festeau, Charles Fournier, A. Giraud, Gis-

quet, l'ancien préfet de police; Héguin de Guerle, un des grands dignitaires de l'Université, qui porte encore vaillamment ses quatre-vingt-neuf ans; Mahiet de la Chesneraye, Hippolyte Marie, Rochefort, le critique Rolle, de Rougemont, Van Cleemputte, Poincloud et l'avoué Protat, plusieurs fois président du Caveau; Auguste de Vigny, fils de l'auteur des *Français,* Bouilly, Gréhan, le consul du roi de Siam; ce brave Salin, qui était encore, voilà trois ans à peine, le doyen du Caveau, et qui, malgré ses quatre-vingt-quatre ans, chantait, et non sans succès. On a vraiment tort de reprocher quelquefois à cette société l'âge de la plupart de ses membres : est-ce un malheur que la santé conserve ainsi ceux qui savent conserver en eux l'esprit français?

Parmi les membres correspondants et les visiteurs qui apportaient ou apportent encore au Caveau leur tribut de chansons, nous devons citer : les auteurs dramatiques, Ancelot et Scribe, membres de l'Académie française; Albert de la Fizelière, Benjamin Antier, le fidèle ami de Béranger; Biard, Bignon, le général Blein, l'ingénieur Chevalier, qui vint y chanter le *thermomètre;* Crevel de Charlemagne, Maxime Ducamp, Hippolyte Guérin, le savant Jobard, le chansonnier belge Antoine Clesse, Lachambeaudie, Nadot, Émilien Pacini, Pierre Dupont, Samson, de la Comédie-Française; Vanderbuch, l'auteur dramatique; Garnier, l'architecte de l'Opéra; le romancier Alexis Bouvier, E. Polo, Houssot, E. Imbert, Salvador, Albert Millaud, Lassalle, de l'Opéra; Carjat; l'historiographe du Caveau, Charles Coligny;

le chansonnier-philosophe Alfred Leconte, duputé de l'Indre; Réné Luguet, du Palais-Royal; Darcier, Collignon, Charles Monselet, François Coppée, Emmanuel Gonzalès, Jules Claretie, Théodore de Banville; ce dernier n'a point laissé de trace écrite de sa visite, mais elle est signalée par une des plus jolies chansons de Grangé : *l'Ode chez la Chanson;* et tant d'autres appartenant au monde des lettres, des arts et de la politique.

Bien que le Caveau actuel compte, comme l'ancien, parmi ses membres, des académiciens, des députés et des hommes politiques, la Chanson y est le seul culte auquel on sacrifie. Toutefois, cette Société tenant à prouver son amour de la littérature, le Président doit appartenir au monde des lettres et prouver qu'il en est toujours digne en écrivant tous les mois un toast en vers qui se termine invariablement par un hommage à la Chanson. Et lorsque, comme Grangé, et Clairville, enlevé si tôt, hélas ! à nos joyeuses agapes, on a porté de cinquante à soixante toasts, ce n'est point chose facile que de varier ce thème unique. C'est pourtant ce que les Présidents du Caveau actuel savent faire ; ceux de l'ancien ne s'étaient point astreints à cette rude besogne. Mais ne sommes-nous pas dans le siècle de tous les progrès[1] ?

M. Abraham Dreyfus, qui écrit avec tant de verve la

1. C'est en 1862, en prenant la présidence du Caveau, que Clairville prononça le premier toast en vers ; tous les présidents suivirent son exemple, sauf Mahiet de la Chesneraye, qui ne prononça en vers que celui de janvier 1865, placé en tête du volume du Caveau de cette année.

Comédie parisienne, dans le *XIX*e *Siècle*, ayant fait comparaître devant ses lecteurs, après l'Académie, notre modeste Caveau, s'exprimait ainsi, en sortant d'un banquet de 1879 et à propos du dernier toast prononcé par ce cher Clairville :

« Au Caveau, il n'y a qu'un moment solennel : c'est « celui où le président se lève, avec tout le monde, « pour porter le toast à la Chanson.

« Ce toast se prononce au milieu du repas, quand « les estomacs ayant été satisfaits par un premier ser- « vice, les cœurs sont disposés au recueillement, voire « même à l'attendrissement. C'est toujours un toast en « vers — la prose n'a pas accès au Caveau — et au- « tant que possible en vers alexandrins, pour mieux « marquer la noblesse du discours. L'orateur peut va- « rier à sa fantaisie le fond de ce discours, mais il faut « qu'il le ramène à une péroraison constante : l'éloge « de la Chanson et sa santé portée d'une voix vibrante. « Tâche délicate, comme vous le pensez, car il n'est « pas facile de dire toutes les fois la même chose en « ayant l'air de ne jamais dire la même chose.

« Clairville excelle en ce genre. Il inaugurait l'autre « jour sa septième année de présidence, c'est-à-dire « qu'il prononçait son soixante-treizième toast; eh « bien! il avait encore trouvé le moyen de rajeunir « ce sujet trop épuisé. Il faut dire aussi que l'ingénio- « sité de Clairville a des ressources infinies.

« Eugène Grangé se tire avec non moins de bonheur « des tours de force poétiques imposés aux présidents. « Ses toasts sont aussi variés que ceux de Clairville; ils

« n'ont pas la même gaieté abondante et communica-
« tive, mais ils se distinguent par une verve sarcastique
« très originale.

« Charles Vincent, le troisième président du Caveau
« — car ils sont trois qui occupent chaque année le fau-
« teuil à tour de rôle, — jette dans ce concert de toasts
« une note très particulière. C'est la note émue, ardente,
« volontiers païenne à la façon de Parny et d'André Ché-
« nier. Charles Vincent chantera la Nature, le Vin, les
« Mois, le Soleil, le Renouveau, et surtout la Liberté,
« la Fraternité, deux grands mots qu'il emploie souvent,
« comme celui de Patrie, qui lui a dicté sa *Chanson*
« *française*, une ode débordante de passion et de foi. »

Ce qui frappe le plus les visiteurs du Caveau, c'est l'esprit de tolérance qui règne dans cette Société. Là, chacun exprime, comme il l'entend, pourvu que ce soit gaiement, l'opinion qu'il professe. La politique étant interdite au Caveau, de par son article 9, il est naturel que cet article trouve des opposants, les réglements en France étant, comme les constitutions, faits pour être violés. Mais au Caveau, même au plus fort des crises politiques, les choses se terminent joyeusement et si Béranger et Désaugiers se brouillèrent un instant, Clairville et Charles Vincent purent se dire les choses les plus vives sans cesser d'être amis, — jugez-en :

Nous sommes en Mars 1874, Clairville s'écrie : Ce qu'il faudrait, c'est de pouvoir

Du sol français, bannir les royalistes
Et, moins Vincent, tous les républicains.

Et Charles Vincent le mois suivant de lui répondre :

Loin de vouloir que de France on exile
Princes et rois, ni le moindre pékin,
Qu'ils restent tous, tous et même Clairville!
Voilà comment je suis républicain!

Ah! ils sont curieux à lire ces volumes du Caveau où, pendant ces dernières années, les mouvements politiques sont chansonnés avec verve souvent, avec esprit toujours.

Dans ces luttes courtoises, le président Eugène Grangé excelle, et si Montariol, Bourdelin, Eug. Petit, Vilmay, Jullien, J. Echalié, M. Ordonneau, lui donnent souvent la réplique, nul mieux que Grangé ne sait piquer sans blesser. Si l'ancien Caveau avait Jélyotte, Philidor et Fuzier, celui-ci a Garrault, de la Comédie-Française, que sa voix puissante et si bien timbrée pourrait faire admettre sur un théâtre lyrique; Saint-Germain, un de ces comédiens de race, qui détaille si admirablement l'esprit des autres, peut-être parce qu'il y met souvent du sien; Anatole Lionnet, à la fois compositeur de talent et chanteur délicat; son frère Hippolyte, et Duprez, dont le tonnerre n'a pas perdu tous ses éclats. Et parmi les maîtres chansonniers, Gustave Nadaud qui dit comme il compose, avec un esprit charmant; mais il faudrait citer ici trop de noms, je ne parlerai que du doyen Lesueur, ce membre de l'Institut qui, quoique octogénaire, chante de mémoire et avec une voix chaleureuse des couplets qu'on croirait écrits d'hier,

tant il est vrai que l'esprit, quand il est de bon aloi, ne vieillit jamais.

Le Caveau tient chaque mois deux séances particulières, avons-nous dit plus haut; là, ne sont admis que les membres titulaires : on y discute le mérite des chansons, et celles qui obtiennent la majorité des voix sont acceptées pour le volume annuel. Une autre séance a encore lieu le dernier vendredi du mois; on y revoit les épreuves des chansons reçues et, comme dans la séance précédente, il s'élève naturellement des discussions fort intéressantes sur l'art de la chanson; les difficultés nombreuses que présente cette forme si légère d'apparence, sont résolues et font loi pour l'avenir. Je dis *d'apparence,* car si rien n'est facile comme de faire de mauvaises chansons, il est très difficile d'en écrire de bonnes. C'est l'opinion de Plutarque que rappelle, dans un article publié sur la Chanson, le Dictionnaire de MM. P. Leroux et J. Raynaud. Et j'ai tout lieu de croire que c'était aussi celle de Béranger qui, dans une lettre inédite, renvoie à cette Encyclopédie un écrivain lui demandant des notes sur la Chanson : « Un jeune « homme de mes amis m'ayant forcé de lui fournir « quelques renseignements, je lui envoyai une nomen- « clature des plus célèbres chansonniers français, avec « quelques autres détails en rapport avec ce sujet, et il « en a tiré parti pour un article que je n'ose louer, « mais que vous trouverez, Monsieur, sous le titre « *Chanson,* dans l'Encyclopédie nouvelle. »

Le Caveau a conservé une habitude dont, pour ma

part, je le félicite très chaudement, c'est celle de se réunir *extra muros* une fois par an, pendant la belle saison, pour y chanter les *mots donnés*. Ces mots se donnent ainsi : on choisit une série, une des dernières était *les Peuples;* autant de nations que de membres sont inscrits sur des papiers que l'on plie avec soin et que l'on place dans une urne. Encore une allocution rimée à faire pour le président. On le voit, la présidence du Caveau n'est pas une sinécure. Voici le dernier quatrain de Charles Vincent sur ce sujet, choisi en raison de l'Exposition universelle :

De fleurs couronnons donc nos têtes,
Mélangeons drapeaux, écussons.
Des peuples préparons les fêtes
Par notre exemple et nos chansons.

Ce tirage au sort a parfois des hasards curieux; il y a trois ans la série était *les Chansonniers morts*. C'est Garraud qui tira les mots et il appela tout d'abord les trois présidents. Sur une soixantaine de noms, Grangé reçut Béranger, Clairville Désaugiers et Charles Vincent Rouget de l'Isle. S'il n'y avait pas eu là une douzaine de témoins on ne l'eût pas voulu croire. Dans le choix des chansons que j'ai dû faire pour ce volume, j'ai pris plusieurs de ces *mots donnés,* genre où, selon moi, Charles Vincent est particulièrement heureux, de même que j'ai fait noter quelques-uns des airs qu'il a composés en même temps que les paroles. Son *Rouget de l'Isle* ne l'empêcha point de chanter *Pierre Dupont* et *Gustave Mathieu*, qu'il ap-

pelle volontiers ses maîtres. On sent bien, en effet, que Charles Vincent s'est imprégné de l'œuvre de ces deux écrivains dont il fut l'émule et l'ami; on procède toujours de quelqu'un. Cette impression se manifeste surtout dans *les Mois,* où la nature est étudiée avec art, mais où le côté humain n'est jamais oublié, car le poète, chez Charles Vincent, est toujours doublé du chansonnier. Mais nous pensons avec Coligny que « si *les Fils du soleil* révélèrent au public que « Pierre Dupont et Gustave Mathieu avaient un frère ca- « det, ce frère cadet était peut-être moins poète qu'eux, « mais plus chansonnier. » Charles Coligny ajoutait :

« C'est une chanson nouvelle qui apparaît simple, « réaliste, mais imagée... Aujourd'hui Charles Vincent « est une physionomie du renouveau dans la chanson. »

Je trouve que la chanson de Charles Vincent est surtout vivante, vibrante et toujours empreinte d'amour dans la plus large acception du mot.

« C'est un franc chansonnier aux vers solides, » a dit Jules Claretie. Ce chansonnier de *belle humeur,* ainsi que l'a surnommé Charles Monselet, est avant tout un patriote.

On se souvient peut-être de ces vigoureux couplets de l'*Invasion* que chanta, et avec tant de *furia,* pendant le siège, à la salle Valentino, cette pauvre Julia Hisson, de l'Opéra, alors que les obus éclataient près des Invalides. Quels transports! Julia Hisson fut littéralement portée en triomphe par les gardes nationaux qui

remplissaient la salle. Le lendemain le journal *la Guerre* publiait un sonnet adressé à la cantatrice et au chansonnier.

Cette chanson est de celles que les événements ne permettent pas de reproduire; en voici seulement un quatrain :

Debout tous! sans repos ni trève,
Jusqu'au grand devoir accompli.
Il vaut mieux mourir sous le glaive
Que de vivre en peuple avili.

On aura une idée de ce que peut faire Charles Vincent dans ce genre, par sa chanson sur *Rouget de l'Isle* et son *Pas d'abstention.*

Cette vigueur se fait sentir même dans les chansons d'amour, dans : *Je t'aime,* par exemple. Ce qui ne l'empêche point de manier l'ironie avec finesse. MM. Saint-Étienne et Leconte, en signalant *la Lettre d'un nouveau Conservateur à un ancien Satisfait,* que l'on trouvera dans ce volume, écrivent : « Le mot est piquant, et « comme une flèche bien lancée, il arrive droit au but. « On dirait qu'un Béranger tenait l'arc et visait. ».

« Béranger aimait la forme de notre chansonnier, » disait Léo Lespès, dans l'*Événement* (actualités parisiennes), lors de la réception de Charles Vincent au Caveau, et il ajoutait d'après les journaux du temps :

« A la mort de Béranger, M. Bonvalet et M. La- « marche, du *Siècle*, entrèrent, conduits par Antier

« auprès de l'illustre mort. Au milieu des fioles phar-
« maceutiques, on trouva une chanson de Charles
« Vincent sur *le Vin*. C'est la dernière chose lue par
« notre ami, dit Benjamin Antier, en remettant ces
« couplets détachés d'un journal à M. Bonvalet, qui les
« garda comme des reliques. »

On trouvera ce chant du *Vin* dans ce livre, et l'on verra, en effet, qu'il y a déjà là en germe une forme nouvelle de la chanson : c'est sans doute ce qui avait attiré l'attention de Béranger.

Il y a trois ans, M. Henry Lecomte fonda, avec M. Patay, un journal *la Chanson*. Charles Vincent présidait le Caveau cette année-là; c'est par lui qu'on commença la publication. M. Henry Lecomte, qui ne connaissait pas alors le chansonnier, composa une biographie impartiale et inspirée par les œuvres déjà publiées, notamment les *Refrains du Dimanche*, écrits voilà bien longtemps déjà avec Édouard Plouvier; cette biographie se termine ainsi :

« Nous touchons à la fin de notre tâche. La place
« nous a fait défaut pour multiplier, comme nous l'au-
« rions désiré, les citations. Charles Vincent a touché
« à tous les genres de la chanson : politique, satire,
« patriotisme, plaisanterie. Sa muse a tout célébré avec
« un bonheur égal. Il aime la liberté, le travail, l'amour,
« le vin, et les chante sans emphase, avec une gaîté
« vive et saine.

« Plein d'énergie ou de tendresse, son vers, avec

« des mots justes, peint des sentiments vrais. Il est « surtout original, jeune, et, sous un apparent aban- « don, d'une correction exquise. » Original, c'est bien le mot : sa *Chanson française, Les Vins de l'espérance, Mon âge, Madrigal, Regain d'amour, Les Rois de la terre, Je t'aime, Le Mois où je suis né, L'Amour au Caveau,* sont des notes bien particulières, et dont on ne trouverait d'analogie chez aucun autre maître de la chanson.

Mais Charles Vincent n'a pas besoin d'être présenté au lecteur : peu d'écrivains sont aussi populaires et les journaux spéciaux qu'il a fondés et qu'il rédige depuis plus de vingt ans ont, autant que ses chansons, concouru à sa réputation. Revenons donc au Caveau dont Charles Vincent vient de reprendre la présidence.

Le Caveau proprement dit se compose de quarante membres, dont vingt titulaires qui administrent la Société, de vingt membres associés et de membres honoraires. Depuis quelques années, cette compagnie a ouvert ses portes à des membres libres, amateurs ou chansonniers, dont le nombre n'est pas limité.

Tous les membres sont rééligibles aux fonctions diverses du Caveau ; seul, le Président doit changer tous les ans. Cette mesure est nécessitée par les toasts en vers qui sont devenus obligatoires ; on a cru nécessaire de les varier ainsi, car si fertile que soit le cerveau d'un écrivain, il a toujours une note qu'il affectionne et au Caveau il faut avant tout de la variété. Les membres titulaires se recrutent, d'ordinaire, parmi les membres associés ; cependant le règlement autorise les nominations d'emblée au titulariat, lorsqu'il s'agit

d'un chansonnier connu, mais alors il faut que le candidat réunisse l'unanimité des voix ; ainsi est-il arrivé pour Eugène Grangé et pour Charles Vincent et vient-il d'être fait pour Liorat et Burani.

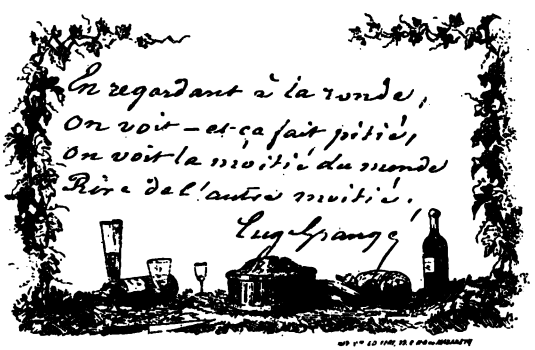
Arrivons au cérémonial du Caveau : Associés et titulaires doivent s'y tutoyer ; le Président doit revêtir l'habit noir et la cravate blanche, mais il est seul astreint à cet usage. De même il a seul droit à un fauteuil. Sur la table, devant lui, sont le verre de Panard et le grelot de Collé, insignes dont l'authenticité est incontestable. Le verre risque peu, car on n'y boit guère, et ce ne fut pas sans une vive surprise qu'on vit Charles Vincent le vider d'un trait ; Poullain et Mouton-Dufraisse rimèrent cet événement ! Le grelot sert plus souvent, moins pour réclamer le silence que pour annoncer la chanson que l'on va entendre et le nom de l'auteur.

Après le premier service on verse le madère ; c'est le signal attendu par le Président qui se lève et prie les convives de vouloir bien en faire autant pour entendre le *Toast à la Chanson*. Ce toast dit, on se rassied et le dîner continue. Vers huit heures et demie, on sert le café, et un peu après le Président déclare la séance des chants ouverte.

Comme, en entrant, chaque membre du Caveau a inscrit sur un registre la ou les chansons qu'il doit dire et que MM. les visiteurs ont dû également se conformer à cet usage, le secrétaire a relevé cette liste et le président, pendant le dîner, a établi l'ordre des chants. On appelle le chansonnier, celui-ci se lève et chante. Il est permis d'applaudir mais non de bisser ;

on évite ainsi une perte de temps et des redites qui, en se multipliant, pourraient ennuyer les visiteurs; c'est aussi pourquoi les membres du Caveau doivent être autorisés par le président, s'ils veulent dire une chanson qui ne soit point inédite. On n'a pas la même rigueur pour les visiteurs et quand Lassalle rend visite au Caveau, on est certain d'y entendre la *Chanson Française* que, d'ailleurs, il chante et dit dans la perfection.

Le visiteur, comme le membre du Caveau, inscrit son nom sur un registre; le visiteur n'est admis que sur le vu d'une lettre où le nom de celui qui le présente est également inscrit. Contre la somme de huit francs, prix du banquet, tous reçoivent, visiteurs et membres du Caveau, un petit carton sur lequel est écrit, de la main même de l'auteur, un quatrain emprunté à une chanson et dont voici un *fac-similé :*



Ce carton est réclamé par l'un des maîtres des cérémonies pendant le cours du dîner. Souvent certains de

ces cartons disparaissent, dans ce cas, le prix du dîner doit être payé de nouveau; c'est ainsi que moyennant huit francs quelques visiteurs se procurent un autographe. Comme la caisse du Caveau en profite et que les académiciens de la Chanson n'estiment pas à si haut prix leurs vers, on feint volontiers de ne pas s'apercevoir de la petite supercherie dont le produit vient le plus souvent en aide à quelques vieux chansonniers en détresse qui adressent au Caveau des demandes de secours.

La séance se termine entre onze heures et onze heures et demie. En janvier il n'est point rare de la voir se prolonger jusqu'à minuit; il y a cette fois un toast en vers de plus, celui du doyen d'âge qui occupe le fauteuil et installe le nouveau président, et des chansons à son adresse.

On trouvera à la fin de ce volume les douze toasts présidentiels de Charles Vincent. En donnant ici un de ceux du doyen d'âge, on aura une idée complète de ce qui se passe à la première séance de l'année.

L'installation de Charles Vincent fut faite, en 1878, par Ripault, doyen d'âge des membres titulaires, et avec le rondeau suivant :

« Pour gouverner tour à tour le Caveau,
« Du gai savoir il nous fallait trois maîtres ;
« Aussi vient-on d'en choisir un nouveau
« Pour gouverner tour à tour le Caveau.

« A nos refrains qu'il fasse un renouveau,
« Et la Chanson aura ses trois grands prêtres...
« Pour gouverner tour à tour le Caveau,
« Du gai savoir il nous fallait trois maîtres.

« Du dieu du Pinde il a reçu les dons,
« Celui qui va présider cette année;
« D'avance ici de lui nous répondons,
« Du dieu du Pinde il a reçu les dons.
« Pour raviver nos antiques fredons,
« Dont la fraîcheur serait un peu fanée,
« Du dieu du Pinde il a reçu les dons,
« Celui qui doit présider cette année.

« En vrai poète il a chanté *les Mois*,
« En imitant la grâce de Tibulle;
« De la nature en écoutant les voix,
« En vrai poète il a chanté *les Mois*.
« S'il l'eut un jour pour disciple autrefois,
« Pierre Dupont trouve en lui son émule...
« En vrai poète il a chanté *les Mois*,
« En imitant la grâce de Tibulle.

« Prends donc en main le glorieux grelot,
« Chantre inspiré de *la Chanson française*,
« Puisque ta muse a gagné le gros lot,
« Prends donc en main le glorieux grelot!
« De la Chanson fais avancer le flot,
« Et devant nous que *ta lèvre la baise*...
« Prends donc en main le glorieux grelot,
« Chantre inspiré de *la Chanson française!* »

Le Président prend alors le grelot, prononce le toast et proclame les membres du bureau. Puis tout se passe comme aux séances ordinaires.

Les séances publiques du Caveau ont lieu tous les premiers vendredis du mois.

Maintenant que j'ai essayé de faire connaître ce qu'était et ce qu'est le Caveau, je me permettrai de dire que, sans vouloir le ramener à sa première phase, où tous les arts tenaient à y briller, il me semble que la Société ne pourrait que gagner à ouvrir plus largement ses portes, afin qu'à côté de ses chansonniers de race, tous les lettrés, quel que soit leur genre, pussent s'y faire admettre. Au besoin, chacun d'eux ferait son couplet; après tout, Jules Janin, qui fut le dernier président d'honneur, n'a point fait, que je sache, beaucoup de chansons, et cependant le Caveau était heureux de son patronage.

Autre chose : les dames, même les plus célèbres dans les arts, n'ont jamais pu être reçues membres du Caveau. Une seule exception fut faite pour Déjazet. Au déclin de sa vie, cette charmante femme, qui fut une artiste d'élite, témoigna aux frères Lionnet son désir de venir à nos réunions; la demande fut acceptée; elle vint, chanta, vainquit, et on l'acclama présidente d'honneur. Mais c'était là, il faut bien le dire, plutôt un titre gracieux qu'un titre réel. Or, sans demander que le Caveau ouvre son salon aux dames, pourquoi n'aurait-il pas tous les ans un banquet où les femmes des sociétaires seraient admises?

Ce n'est là que le vœu modeste d'un éditeur qui a publié souvent des pages écrites par ce sexe que l'on appelle improprement le sexe faible, puisqu'il est, et de beaucoup, plus fort que le nôtre, j'en demande bien pardon à mes confrères du Caveau.

E. DENTU.

LA CHANSON FRANÇAISE *

Janvier 1873.

Air noté.

Je veux vous chanter aujourd'hui
Ma plus belle maîtresse,
Celle qui me caresse
Lorsqu'en moi le soleil a lui!
Comme elle est femme,
Elle a dans l'âme
De la tendresse, et surtout de la flamme!
Tous mes vœux sont réalisés
Quand nous échangeons nos baisers
Et que d'amour nos cœurs sont embrasés!

C'est toi, Chanson française!
Pour t'aimer à mon aise,
Viens dans mes bras, que ma lèvre te baise!

Elle a le charme et la beauté,
La souplesse et la force;
Sous l'ampleur de son torse
On sent circuler la santé.
Je voudrais être
Un peintre, un maître,
Et triomphante on la verrait paraître!
Mais pour la bien peindre, je crois
Qu'il me faudrait être à la fois
Titien, Rubens, Ingres et Delacroix!

Viens donc, Chanson française!
Pour t'aimer à mon aise,
Viens dans mes bras, que ma lèvre te baise!

Viens, Chanson, qui sèches les pleurs!
Et non pas la romance,
Née un jour d'indolence
D'amoureux aux pâles couleurs;
De la goguette
La chansonnette
Serait de toi plutôt la sœur cadette.
Viens, Chanson du gai boute-en-train,
Fine au couplet, franche au refrain,
Et dont la rime a le son de l'airain!

Viens donc, Chanson française!
Pour t'aimer à mon aise,
Viens dans mes bras, que ma lèvre te baise!

Partout on chante, on chantera;
Mais, à tous n'en déplaise,
Notre Chanson française
Est la seule qui restera!
Fille de race,
Elle a la grâce
D'Anacréon, la satire d'Horace;
Elle a de plus notre fierté,
Notre amour de la liberté,
Et du Gaulois l'esprit et la gaîté!

Viens donc, Chanson française!
Pour t'aimer à mon aise,
Viens dans mes bras, que ma lèvre te baise!

Chanson d'espoir, d'amour, de vin,
Quand tout pleure ou soupire,
Si de toi je m'inspire
C'est que je suis un peu chauvin.
Sachons attendre;
On peut nous prendre
Notre or, et puis... ce qu'il faudra nous rendre!
Par force, ruse ou trahison,
On met une armée en prison,
Mais qui pourrait nous ravir la Chanson?

Que ta lèvre me baise!
Pour t'aimer à mon aise,
Viens dans mes bras, ah! viens, Chanson française!

JEAN-BLÉ-MUR

Musique de Magnus Durer et Félicien David (Gérard et Cie).

TOUTE la nature est en fête,
L'alouette a des chants nouveaux,
Paysan, relève la tête,
Le soleil bénit tes travaux.
De ton labeur et de ta peine
Il a fécondé le plus pur :
La terre, sous sa chaude haleine,
Enfante pour tous Jean-Blé-Mûr.

Jean-Blé-Mûr, sous sa blonde écorce,
Nous apporte le grain;
C'est la vie et la force,
C'est le pain!

De sa mission en ce monde
Jean-Blé-Mûr se sent orgueilleux,
Son corps frêle et sa tête blonde
S'élancent fièrement aux cieux;

Et joyeux comme l'abondance,
De la terre ce fils aîné
Dans le vent mollement balance
Son front de bleuets couronné.

Jean-Blé-Mûr, sous sa blonde écorce,
Nous apporte le grain;
C'est la vie et la force,
C'est le pain!

C'est grâce à lui que nos ancêtres,
Sauvages, errants ou pasteurs,
Ont fixé leurs abris champêtres
Et se sont faits cultivateurs.
Par Jean-Blé-Mûr alors tout change :
Pour garder son grain récolté,
On construit la ferme et la grange,
Puis le hameau, puis la cité!

Jean-Blé-Mûr, sous sa blonde écorce,
Nous apporte le grain;
C'est la vie et la force,
C'est le pain!

L'été, dans les nuits parfumées,
Il offre un asile à l'amour.
Les amants et leurs bien-aimées
Dans ses bras chantent jusqu'au jour.
Mais bientôt luisent les faucilles,
Jean-Blé-Mûr, sous leurs coups aigus,
Tombe brisé... Garçons et filles
Dans ses bras ne chanteront plus!

Jean-Blé-Mûr, sous sa blonde écorce,
Nous apporte le grain;
C'est la vie et la force,
C'est le pain!

Pour l'homme, plus de son ni d'orge,
La terre est vaste, ouvrons son flanc!
Et que sa mamelle regorge
Des épis qui font le pain blanc.
Les maux qu'engendre la misère
Sous ces épis disparaîtront;
Et tous les peuples de la terre
Par Jean-Blé-Mûr communîront!

Jean-Blé-Mûr, sous sa blonde écorce,
Nous apporte le grain;
C'est la vie et la force,
C'est le pain!

MADRIGAL

AIR : *Non licet omnibus adire Corinthum,* de Brousmiche.

On dit que lorsqu'on boit dans le verre d'un autre,
C'est pour l'autre, Madame, un des plus grands affronts ;
Vous avez, par erreur, pris le mien, moi le vôtre,
Et la honte pourtant n'a point rougi nos fronts.
J'ai, depuis cette erreur, de langoureuses fièvres,
Et si je ne craignais de vous scandaliser,
Je vous dirais : « Mon verre appelle encor vos lèvres ;
« Où vos lèvres ont bu, moi, je bois un baiser. »

On dit que lorsqu'on boit dans le verre d'un autre,
On connaît sa pensée en buvant jusqu'au fond ;
Quand vous vidiez le mien, moi je vidais le vôtre !
Savons-nous de nos cœurs le sentiment profond !
Je sais que je ressens de langoureuses fièvres,
Et si je ne craignais de vous scandaliser,
Je vous dirais : « Mon verre appelle encor vos lèvres,
« Où vos lèvres ont bu, moi, je bois un baiser. »

On dit que lorsqu'on boit dans le verre d'un autre,
Il nous pousse à la lèvre un tout petit bouton ;
Ayant bu dans mon verre, ayant bu dans le vôtre,
Nos lèvres cependant font mentir ce dicton.
Seul, mon cœur a gardé de langoureuses fièvres,
Et si je ne craignais de vous scandaliser,
Je vous dirais : « Un verre est de trop pour nos lèvres,
« Madame, il faut, sans lui, tous deux boire un baiser. »

UN BON CURÉ

—

A RABELAIS

Musique de Darcier (Choudens).

VOYEZ venir sur le chemin
Cet homme à la mine riante,
Il tient un livre dans la main,
Tout en se promenant, il chante.
Il est vermeil, gras et dispos,
Et, malgré sa soutane usée,
On voit qu'il se sent l'âme aisée :
Le bon curé vit en repos.

Les enfants l'appellent : « Mon père ! »
Et s'abritent sous son œil bleu,
On dirait vraiment le bon Dieu
Venu sur terre.

Jamais on ne l'implore en vain :
Partageant sa bourse et sa table,
Il a toujours un coup de vin
Qu'il vous verse d'un air affable.
Le jour de sa fête arrivé,
Tout le village au presbytère
Doit, dit-on, porter un grand verre
Sur lequel son nom est gravé.

Les enfants l'appellent : « Mon père ! »
Et s'abritent sous son œil bleu ;
On dirait vraiment le bon Dieu
Venu sur terre !

Quand il unit deux amoureux,
Point de long sermon inutile :
« Aimez-vous bien, pour être heureux ;
« Telle est la loi de l'Évangile. »
Aux noces toujours invité,
Jamais il n'y gêne personne ;
Le premier toujours il entonne
Un refrain qui met en gaîté.

Les enfants l'appellent : « Mon père ! »
Et s'abritent sous son œil bleu.
On dirait vraiment le bon Dieu
Venu sur terre !

Il en est qui prêchent la peur ;
Mais sa méthode est bien plus sage :
A tous il montre le bonheur,
Dont l'amour sur terre est l'image.

Plus de damnés, plus de maudits !
Dieu, c'est le pardon, l'espérance !
Sa voix, si douce à la souffrance,
Ne parle que du paradis.

Les enfants l'appellent : Mon père !
Et s'abritent sous son œil bleu.
On dirait vraiment le bon Dieu
Venu sur terre !

LA CHANSON DE L'ABONDANCE

AIR :

HONNEUR et joie aux nations
Où l'on fête l'agriculture !
Que nos saintes ambitions
Soient un hommage à la nature !
Hommes des villes et des champs,
Il est temps de briser le glaive ;
Entonnez vos plus joyeux chants,
Et que de vos accords touchants
Un immense hosanna s'élève !

Peuples, chantez ! Que jusqu'au ciel
S'élèvent vos louanges !
Préparez les celliers, les granges,
Voici le pain, le vin, le miel !

Pleins d'espérance,
Peuples, à l'unisson,
Entonnez la chanson
De l'abondance !

L'homme sera digne de Dieu
Quand, rompant sa dernière chaîne,
Il soumettra l'eau, l'air, le feu
Par la science souveraine.
Alors, tout le globe habité
Sera libre, et pour tous fertile !
Temps d'amour et d'égalité
Où, seul enfin, sera fêté
Le meilleur et le plus utile.

Peuples, chantez ! Que jusqu'au ciel
S'élèvent vos louanges !
Préparez les celliers, les granges,
Voici le pain, le vin, le miel !
Pleins d'espérance,
Peuples, à l'unisson,
Entonnez la chanson
De l'abondance !

Peuples, dans un prompt avenir
Dieu nous dira : « Je vous délivre ! »
Sa main s'étend pour vous bénir,
Heureux et fiers vous pourrez vivre !

Préparez les mondes nouveaux
Chassez ignorance et misère :
Unissez vos nobles travaux,
Vous qui fécondez les cerveaux,
Et vous qui fécondez la terre ! »

Peuples, chantez ! Que jusqu'au ciel
S'élèvent vos louanges !
Préparez les celliers, les granges,
Voici le pain, le vin, le miel !
Pleins d'espérance,
Peuples, à l'unisson,
Entonnez la chanson
De l'abondance !

UN VIEUX GARÇON

AIR : *Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.*

J'AI soixante ans, j'ai l'humeur agréable,
Le teint rosé, malgré mes cheveux gris,
J'aime toujours le plaisir et la table,
Du sexe encor, parfois, je suis épris;
J'ai de l'aisance et, bon propriétaire,
Je pourrais vivre heureux dans ma maison...
Mais il n'est pas de bonheur sur la terre,
Mes chers amis, quand on est vieux garçon.
O mes amis, plaignez le vieux garçon!

J'avais jadis le regard plein de flammes,
D'un seul coup-d'œil j'enlevais tous les cœurs;
Je ne puis plus, aujourd'hui, de ces dames,
Même obtenir les plus minces faveurs.

A mes efforts, je le vois bien, pour plaire,
De mon argent on préfère le son;
L'amour n'est plus qu'une mise à l'enchère,
Mes chers amis, quand on est vieux garçon.
O mes amis, plaignez le vieux garçon!

Las de subir les femmes de ménage
Dont le cabas ne m'aurait laissé rien,
J'allai chercher, dans un petit village,
Une servante au modeste maintien.
Mais je la trouve, au retour d'un voyage,
Sur les genoux d'un jeune polisson
Qui, sans pudeur, met ma cave au pillage...
Voilà comment on sert un vieux garçon.
O mes amis, plaignez le vieux garçon!

Quand, fatigué du bruit de la journée,
Le soir, chez moi, triste je rentre seul,
En se sentant au vide condamnée,
Mon âme, hélas! se croit dans un linceul.
Que n'ai-je un fils pour me sentir revivre!
Il m'égairait par sa jeune chanson...
La vie est longue et difficile à suivre,
Mes chers amis, quand on est vieux garçon!
O mes amis, plaignez le vieux garçon!

Songez-y bien, tout se paye en ce monde,
Et, tôt ou tard, l'égoïsme est puni.
Celui par qui tourne la terre ronde
Créa l'amour pour échauffer le nid.

Mais l'amour vrai n'est pas celui qui semble
Ne s'inspirer qu'en changeant de buisson;
Choisir sa femme, aimer, vieillir ensemble,
C'est le bonheur que fuit le vieux garçon.
O mes amis, plaignez le vieux garçon!

Ma blanchisseuse eut foi dans la promesse
D'un jeune ingrat qui lui laisse un... enfant.
Je me souviens qu'en ma folle jeunesse
Un tel exploit m'eût semblé triomphant.
Plus d'un des miens a dû trouver un père;
Des torts passés pour solder la rançon,
Je prends l'enfant et j'épouse la mère...
Mes chers amis, je ne suis plus garçon.
Je suis heureux, je ne suis plus garçon!

AIMONS !

AIR :

AIMONS ! a dit le saint Prophète.
L'amour, seul, met les cœurs en fête ;
L'amour tient l'Univers en feu,
Sous le ciel bleu.
Aimons ! Du souffle de nos âmes,
Vont jaillir de fécondes flammes,
Et naître, des cœurs embrasés,
De chauds baisers...
Aimons !

Aimons ! la plus douce des choses,
Sur la terre où croissent les roses,
C'est de sentir l'enivrement
D'un cœur aimant.

Dans l'amour il n'est que des charmes :
Douleurs, chagrins, soupirs et larmes
Sont, pour les amants attristés,
Des voluptés...
Aimons !

Aimons ! C'est la raison suprême !
Et jurons, puisqu'il faut qu'on aime,
Que, tant que nous respirerons,
Nous aimerons !
Que l'amour dans nos âmes vibre !
Et que de nos cœurs chaque fibre
Tressaille, la nuit et le jour,
Au nom d'amour...
Aimons !

LA VIEILLE CHANSON*

Chantée dans *l'Enfant du Tour de France*,

Musique de Darcier (Labbé).

La vieille chanson, mes amis,
Est une bonne fille;
Qui sait l'aimer est vite admis
Dans sa grande famille.
Mais il lui faut des boute-en-train,
Ayant Bacchus pour guide,
Qui puissent à chaque refrain
Lever gaîment un verre plein
Et le reposer vide !

Française de mœurs et d'allure,
Tous les ans, la vieille chanson
Rajeunit sa voix, sa figure
Dans la vendange et la moisson.
Salut à la vieille chanson !

Dame ! elle n'a pas les grands airs
De la triste romance,
Elle n'a pleuré qu'aux revers
De notre belle France.
Vint le succès, plus de chagrin :
Sans faire la grimace
C'est elle qui chanta Catin,
La vivandière à l'œil mutin,
Que la Victoire embrasse

Française de mœurs et d'allure,
Tous les ans, la vieille chanson
Rajeunit sa voix, sa figure
Dans la vendange et la moisson,
Salut à la vieille chanson !

Quand ses premiers maris sont morts,
Entonnant une ronde :
« Partez, dit-elle, et sans remords
« Aimez dans l'autre monde ! »
La mort a pu sans effrayer
Cette joyeuse épouse
Lui prendre Panard, Désaugier...
Béranger sera le premier
Qui la rendra jalouse !

Française de mœurs et d'allure,
Tous les ans, la vieille chanson
Rajeunit sa voix, sa figure
Dans la vendange et la moisson,
Salut à la vieille chanson !

La vieille chanson aujourd'hui
Se voile et se lamente,
C'est que Béranger s'est enfui
Des bras de son amante !
Plus d'un, voulant sécher ses yeux,
En vain court auprès d'elle,
Offrir son hommage et ses vœux :
« Non, dit-elle, au chantre des gueux
« Je resterai fidèle ! »

Baissant tristement la figure,
Aujourd'hui, la vieille chanson
Remplace son joyeux murmure
Par ce refrain au triste son :
« Salut à la veuve chanson ! »

LA RONDE DES CORDONNIERS*

Chantée dans *l'Enfant du Tour de France,*

Musique de Darcier (Labbé).

PARS donc, cordonnier dévorant !
Va chausser à la ronde
Le petit et le grand,
Et la brune et la blonde !

Amis, quel séduisant métier,
Quand femme d'aimable tournure
Vous dit : « Monsieur le cordonnier,
« Veuillez bien me prendre mesure... »
A deux genoux, comme un amant,
Près d'elle aussitôt il se pose
Et prend un pied dont le bas blanc
Laisse voir une jambe rose.

Pars donc, cordonnier dévorant !
Va chausser à la ronde
Le petit et le grand,
Et la brune et la blonde !

A chacun chaussure à son pied,
Du cordonnier c'est le proverbe :
Brodequin solide au troupier ;
Soulier glissant pour fouler l'herbe ;
Soulier fermé pour le couvent ;
Aux chasseurs des guêtres bouclées ;
Mais aux poètes, moins souvent,
De vieilles bottes éculées !

Pars donc, cordonnier dévorant !
Va chausser à la ronde
Le petit et le grand,
Et la brune et la blonde !

Pas de *cheville* aux chansonniers ;
Des *pointes* aux vaudevillistes ;
Du *prêtant* pour les usuriers ;
Des *claques* pour les égoïstes ;
La botte *juste* aux magistrats ;
La botte *large* à la finance ;
Pas de talon pour les *pieds-plats* ;
Du *cou-de-pied* à l'arrogance.

Pars donc, cordonnier dévorant !
Va chausser à la ronde
Le petit et le grand,
Et la brune et la blonde !

Chaussure *élastique* aux flatteurs ;
L'escarpin *souple* au diplomate ;
Le soulier *Molière* aux auteurs ;
A nos faubouriens la *savate* ;
Pas trop de *cuirs* aux orateurs ;
Pas trop de *clous* pour l'indolence ;
Pas de *quartier* aux imposteurs,
Et plus de *revers* pour la France.

Pars donc, cordonnier dévorant !
Va chausser à la ronde
Le petit et le grand,
Et la brune et la blonde.

LES

COMPAGNONS DU TOUR DE FRANCE*

Ronde chantée dans *l'Enfant du Tour de France*,
Musique de Darcier (Labbé).

QUAND nous sentons sourdre la force
Dans nos bras et dans nos cerveaux,
De l'enfance en brisant l'écorce,
Courons tous à tous les travaux.
Mais il faut, avant d'être maître,
D'aspirant passer compagnon ;
Travaillons, et bientôt peut-être
Nous illustrerons notre nom !

Gais compagnons du tour de France,
Pour nous la terre est un vaste atelier ;
Le travail est notre espérance ;
Soyons donc fiers de travailler ;
C'est Dieu qui fut le premier ouvrier.

Surtout pas de sombres querelles
Où se verse en vain notre sang.
Soumis à des lois fraternelles,
Le compagnonnage est puissant.
Frères, imitons les abeilles :
Dans le travail soutenons-nous ;
Le labeur des jours et des veilles
Doit servir au bonheur de tous.

Gais compagnons du tour de France,
Pour nous la terre est un vaste atelier ;
Le travail est notre espérance ;
Soyons donc fiers de travailler ;
C'est Dieu qui fut le premier ouvrier.

Que partout où notre pied passe,
Soit l'empreinte de nos hauts faits.
Hardiment dressons dans l'espace
Les mansardes et les palais.
Sur bois, sur cuirs, métaux et pierres,
Exerçons nos mille talents ;
Jusqu'aux plus lointaines frontières,
Portons tous nos pas de géants !

Gais compagnons du tour de France,
Pour nous la terre est un vaste atelier ;
Le travail est notre espérance,
Soyons donc fiers de travailler ;
C'est Dieu qui fut le premier ouvrier.

Le travail, que parfois on raille,
Pour l'homme est le suprême bien.
Honneur à celui qui travaille !
Honte à celui qui ne fait rien !
Artiste, savant, prolétaire,
Le travail seul peut nous unir,
Il fait de nous sur cette terre
Les éclaireurs de l'avenir !

Gais compagnons du tour de France,
Pour nous la terre est un vaste atelier ;
Le travail est notre espérance,
Soyons donc fiers de travailler ;
C'est Dieu qui fut le premier ouvrier.

LE VIN

AIR :

ASSEZ de chants pour les ivrognes !
Jetons ces refrains à l'égout;
Toutes les boutonneuses trognes
Soulèvent nos cœurs de dégoût !
Le temps n'est plus à la folie,
Et Momus chanterait en vain ;
Ne nous vautrons pas dans la lie,
Croyant nous inspirer du vin.

Le vin aide à porter nos peines ;
Si je le chante avec fierté,
C'est qu'il fait passer dans nos veines
L'espoir, l'amour et la santé !

Quand, lassé, l'homme, triste et sombre,
N'aperçoit qu'un horizon noir,
En chassant la tristesse et l'ombre
C'est le vin qui lui rend l'espoir.
Si cette liqueur salutaire
Autour de nous fait tout vermeil,
C'est que, fils béni de la terre,
En lui le vin a du soleil.

Le vin aide à porter nos peines;
Si je le chante avec fierté,
C'est qu'il fait passer dans nos veines
L'espoir, l'amour et la santé!

Du sol français, la vigne est l'âme;
Chaque flot de son vin puissant
Aux cœurs attiédis rend la flamme,
Et la vigueur à notre sang.
Bourgogne, Bordeaux et Champagne,
Versez-moi la chaude liqueur;
Rendez plus tendre ma compagne,
Rendez plus généreux mon cœur!

Le vin aide à porter nos peines;
Si je le chante avec fierté,
C'est qu'il fait passer dans nos veines
L'espoir, l'amour et la santé!

Mais, hélas! on fume les vignes,
Des traîtres frelatent le vin,

Nous sommes donc deux fois indignes
De ce trésor vraiment divin.
Honteux de tant d'ignominie,
Le soleil s'éloigne de nous ;
Les vignes ont la maladie !...
Homme et raisin, guérissez-vous !

Le vin aide à porter nos peines ;
Si je le chante avec fierté,
C'est qu'il fait passer dans nos veines
L'espoir, l'amour et la santé !

JE T'AIME!

AIR de l'Auteur des paroles *(Noté)*.

C'EST bien ton regard souverain
Qui m'agite et me passionne ;
Hier, j'étais sombre et chagrin,
Aujourd'hui je chante et rayonne !
Depuis que par toi je connais
L'amour et son ivresse extrême,
Il me semble que je renais :
Je t'aime,
Je t'aime,
Je t'aime et puis... je t'aime !

Par l'amour tout est transformé,
Devant l'amour vrai tout s'efface ;
Quand on aime et qu'on est aimé,
Parmi les élus on prend place.

L'amour pare les fronts aimants
De cet éclatant diadème
Qui fait pâlir les diamants !
Je t'aime,
Je t'aime,
Je t'aime et puis... je t'aime !

Je t'aimerai, c'est mon espoir,
Tant que respirera mon être !
Mais, unissons nos cœurs ce soir
Puisque demain n'est que peut-être !
Ton œil à la fois fier et doux
Me promet le bonheur suprême,
Tu m'aimes, je t'aime, aimons-nous !
Je t'aime,
Je t'aime,
Je t'aime et puis... je t'aime !

A qui t'aimerait mieux que moi
Je permets que tu t'abandonnes,
Mais, tant que je suis plein de toi,
Je ne veux pas que tu te donnes !
L'amour sur terre est le vrai bien,
Aimons-nous toujours et quand même !
J'ai pris ton cœur, garde le mien.
Je t'aime,
Je t'aime,
Je t'aime et puis... je t'aime !

LE COMMIS-VOYAGEUR

AIR :

Le commis-voyageur
Mène joyeuse vie ;
Partout le plaisir le convie ;
Un peu hâbleur et tapageur,
Voilà le commis-voyageur !

Il roule sur chaque chemin,
Sans s'occuper du lendemain ;
De fleurs sa route est parsemée ;
Du bout de son cigare en feu
Il lance gaîment au ciel bleu
Des flots odorants de fumée.
S'il s'ennuie, un refrain grivois,
Poussé dans l'air à pleine voix,
Dissipe son humeur morose ;
Comme l'oiseau dans les buissons
Il jette aux échos ses chansons,
Et pour lui tout redevient rose.

Le commis-voyageur
Mène joyeuse vie ;
Partout le plaisir le convie ;
Un peu hâbleur et tapageur,
Voilà le commis-voyageur !

Les coins des vagons, des coupés,
Par lui toujours sont occupés ;
Il lui faut la meilleure place,
Il se pose là sans façon ;
Comme un bourgeois dans sa maison,
Il s'y pavane, il s'y prélasse.
Puis, à l'hôtel, c'est pis encor :
Il règne en tyran, grâce à l'or
Qu'il jette à l'hôtelier avide.
A table toujours le premier,
Il en sort toujours le dernier,
Et toujours sa bouteille est vide.

Le commis-voyageur
Mène joyeuse vie ;
Partout le plaisir le convie ;
Un peu hâbleur et tapageur,
Voilà le commis-voyageur !

Plein d'aplomb, ne doutant de rien,
Caressant l'enfant et le chien,
Il complimente avec adresse ;
Au besoin parlant du Congo,
Pour vendre un suron d'indigo
Il est homme à chanter la messe.

Le soir, tout entier aux amours,
Il en prend partout et toujours ;
Pays nouveaux, amours nouvelles !
Mais pour être plus tôt vainqueur,
Sur chaque page de son cœur
Il n'inscrit jamais de cruelles !

Le commis-voyageur
Mène joyeuse vie ;
Partout le plaisir le convie ;
Un peu hâbleur et tapageur,
Voilà le commis-voyageur !

Ce perpétuel boute-en-train
De tout progrès est le parrain ;
Sa verve n'est jamais tarie,
Son rôle est fructueux et beau :
N'est-il pas le porte-drapeau
Du commerce et de l'industrie ?
Représentant, ambassadeur,
Courtier ou commis-voyageur,
Quel que soit le nom qu'il se donne,
Plus heureux que les potentats,
Il parcourt ses vastes États,
Ayant la gaîté pour couronne.

Le commis-voyageur
Mène joyeuse vie ;
Partout le plaisir le convie ;
Un peu hâbleur et tapageur,
Voilà le commis-voyageur !

SANTÉ, PROPRIÉTÉ, GAIETÉ

AIR : *Je veux finir comme j'ai commencé.*

MES chers amis, puisqu'il faudra mourir,
En attendant que l'on reporte en terre
Ce corps humain que Dieu seul sut pétrir,
Et dont notre âme est simple locataire,
Ah! par égard pour la propriété,
Gardons nos corps en joyeuse santé!

D'ailleurs, notre âme a le suprême droit
De réclamer un agréable gîte;
Pour la garder longtemps au même endroit,
Égayons donc le logis qu'elle habite!
Ah! par égard pour la propriété,
Gardons nos corps en joyeuse santé!

Loin de jeûner, de nous mortifier,
De nous soumettre à d'austères tortures,
Sachons jouir et nous fortifier;
Du Créateur soignons les créatures!
Ah! par égard pour la propriété,
Gardons nos corps en joyeuse santé!

Propriété, but de nombreux efforts,
Fruit du labeur, il n'est rien qui te vaille!
Pour t'acquérir sachons nous rendre forts;
Mieux il se porte, et mieux l'homme travaille!
Ah! par égard pour la propriété!
Gardons nos corps en joyeuse santé!

Infusons donc, même au plus pauvre sang,
Le vin, l'amour et les nobles pensées;
Et la gaîté, de son souffle puissant,
Rendra la verve aux âmes émoussées.
Ah! par égard pour la propriété,
Gardons nos corps en joyeuse santé!

L'IDÉE ET SES MARTYRS*

Sur la croix que son sang inonde
Un fou qui meurt nous lègue un dieu.
(BÉRANGER).

En prison fuct Sainct-Jhan décapité,
Pour avoir dict et presché vérité.
(LÉGENDE DE LA CATHÉDRALE D'AMIENS).

AIR :

MAITRISANT l'eau, l'air et le feu,
L'idée est la sève du monde.
Elle naît, rayonne et féconde,
C'est par elle que tout se fonde,
L'idée est un souffle de Dieu.

Quand ce souffle, à travers l'espace,
Sur un cerveau se fait sentir,
On dit : « C'est un rêveur qui passe. »
Mais trop souvent c'est un martyr !
Laissons-les marcher d'un pas ferme
Ceux qui, dans les champs du futur,

Où nous trouvons à peine un germe,
Pensent déjà voir l'épi mûr.
Que de grands cœurs, que de génies,
Dont on sait à peine le nom !
Combien, traînés aux gémonies,
Qui méritaient le Panthéon !

Maîtrisant l'eau, l'air et le feu,
L'idée est la sève du monde.
Elle naît, rayonne et féconde,
C'est par elle que tout se fonde,
L'idée est un souffle de Dieu.

Un jour un simple prolétaire
Ose prêcher l'Égalité;
Par ordre des grands de la terre
Ce prolétaire est arrêté.
Au supplice, un juge l'entraîne,
Chacun insulte à ses douleurs,
Et l'honneur de la race humaine
Va mourir entre deux voleurs.
Mais sa parole était féconde,
On ne put la mettre au tombeau !
Elle fit crouler le vieux monde,
Elle anime encor le nouveau !

Maîtrisant l'eau, l'air et le feu,
L'idée est la sève du monde.
Elle naît, rayonne et féconde,
C'est par elle que tout se fonde,
L'idée est un souffle de Dieu.

Malgré cet exemple terrible,
Tous les semeurs de vérité
Sont encore aujourd'hui la cible
Où vont frapper nos cruautés.
Tous les hommes de grande race,
Au front vaste, au regard perçant,
Ont laissé partout une trace
Qu'ils ont marquée avec leur sang.
Faut-il toujours que la souffrance
Soit le baptême des héros ?
Faisons la guerre à l'ignorance
Et nous n'aurons plus de bourreaux !

Maîtrisant l'eau, l'air et le feu,
L'idée est la sève du monde.
Elle naît, rayonne et féconde,
C'est par elle que tout se fonde,
L'idée est un souffle de Dieu.

FLAMME ET PARFUM

AIR : *Je t'aime (Noté).*

— DÉPART —

De tes bras tendres et nerveux,
Il le faut, j'arrache mon âme,
Et, jusqu'à ton retour je veux
En parfum transformer ma flamme.
De chaudes senteurs enivré,
Comme en une amoureuse fièvre,
En rêve au moins, je sentirai
Ma bouche,
Ma bouche,
Ma bouche sur ta lèvre !

— ATTENTE —

Quand ses baisers me reviendront,
Parfum, vous redeviendrez flamme.
Là, nos deux cœurs se confondront
Pour chanter leur épithalame.

Plus rapide dans ses plaisirs,
Que dans sa course folle un lièvre,
Qu'elle assouvira de désirs
Ma bouche;
Ma bouche,
Ma bouche sur ta lèvre !

— RETOUR —

Suzanne tarde à revenir;
Elle arrive enfin, mais son âme
Conserve à peine un souvenir
De ce qui fut parfum et flamme !
J'ai senti mon cœur se briser
Sous son baiser tardif et mièvre.
Non, non, je n'irai plus poser
Ma bouche,
Ma bouche,
Ma bouche sur sa lèvre !

JE CROIS

Musique de Faure (Heugel).

NON, je ne suis pas un savant,
J'ignore, hélas! beaucoup de choses;
Je ne sais pas d'où vient le vent
Ni comment fleurissent les roses.
Mais c'est si bon de croire un peu,
De croire même sans comprendre!...
O toi, qui ne peux rien m'apprendre,
Laisse-moi du moins croire en Dieu!

Je crois en Dieu qui créa tous ces mondes
Dont l'œil humain voit les points lumineux;
Sans pénétrer par quelles lois profondes
Tous ne font qu'un, se reliant entre eux,
Nature, je te vois,
Je t'admire et je crois!

Je ne sais ce que deviendra
L'âme à notre corps asservie;
Si, libre, elle s'envolera
Vers une autre et meilleure vie.
Dans ce bonheur j'espère un peu,
Tout heureux d'y pouvoir prétendre;
O toi, qui ne peux rien m'apprendre,
Laisse-moi du moins croire en Dieu!

Sans rechercher si la Toute-Puissance
De notre globe est plus près ou plus loin,
Je ne crois pas, dans l'univers immense,
Que tout soit fait pour notre petit coin!
Nature, je te vois,
Je t'admire et je crois!

Avant que du progrès ait lui
Sur nous le flambeau salutaire,
Ce que nous savons aujourd'hui
Pour nous n'était-il pas mystère?
En prenant patience un peu,
Du doute sachons nous défendre.
O toi, qui ne peux rien m'apprendre,
Laisse-moi du moins croire en Dieu!

Dieu n'apparaît à notre humain génie
Que par l'éclat de sublimes travaux!
En attendant que sa force infinie
Soit révélée à nos faibles cerveaux,
Nature, je te vois,
Je t'admire et je crois!

LE MATELOT

Musique de Darcier (Choudens).

Ou t'en vas-tu, beau matelot ?
Je vais faire le tour du monde;
Mon brick est bon, il suit le flot
Qui roule sur la mer profonde.
Chacun son goût, chacun son lot,
Moi, je me suis fait matelot !

— DÉPART —

Notre brick est un fin coureur;
Quand, par une manœuvre habile,
Au large et vent arrière il file,
Nous pouvons narguer la vapeur.
Le vent est bon, larguons les voiles,
Pour un départ, la belle nuit !
Impatient, sous les étoiles
Le brick se balance et s'enfuit...

Où t'en vas-tu, beau matelot ?
Je vais faire le tour du monde;
Mon brick est bon, il suit le flot
Qui roule sur la mer profonde.
Chacun son goût, chacun son lot,
Moi, je me suis fait matelot !

— BEAU TEMPS —

Le soleil, levé radieux
Donne à la mer un air de fête.
Passagers, marins, à tû-tête
Entonnent des refrains joyeux.
Ne pouvant nous suivre à la nage,
Les marsouins sont très étonnés,
Et les mousses de l'équipage
De loin leur font des pieds de nez.

Où t'en vas-tu, beau matelot?
Je vais faire le tour du monde;
Mon brick est bon, il suit le flot
Qui roule sur la mer profonde.
Chacun son goût, chacun son lot,
Moi, je me suis fait matelot !

— TEMPÊTE —

Le temps devient sombre et chagrin,
La foudre au ciel noir se tourmente,
Le brick sourdement se lamente;
Prenons les ris, voici le grain !

Et quand la tempête est venue,
Emportés par les flots géants,
Nous touchons le front de la nue
Et le fond des gouffres béants.

Où t'en vas-tu, beau matelot?
Je vais faire le tour du monde;
Mon brick est bon, il suit le flot
Qui roule sur la mer profonde.
Chacun son goût, chacun son lot,
Moi, je me suis fait matelot!

— REPOS —

Tout reprend son paisible cours,
Au ciel bleu luit la pleine lune;
Le gabier, seul, sur la grande hune
Songe au pays, à ses amours.
Sous le vent, la brise ou la flamme,
Pour l'homme est-il rien d'aussi beau
Que de sentir libre son âme
Rêver entre le ciel et l'eau!

Où t'en vas-tu, beau matelot?
Je vais faire le tour du monde;
Mon brick est bon, il suit le flot
Qui roule sur la mer profonde.
Chacun son goût, chacun son lot,
Moi, je me suis fait matelot!

LES FILS DU SOLEIL*

Musique de Darcier (Gérard et Cie).

FILS du soleil et de la terre,
De ces éternels amoureux
Jean Blé-Mûr, Jean Raisin son frère,
Sous l'œil d'en haut croissent tous deux.
Pour les fêter que de louanges !
Toute la nature en gaîté,
Dans les moissons et les vendanges
Nous crie : — Enfants, prospérité !

CELUI dont viennent toutes choses,
Sur nous étend sa large main ;
Relevons donc nos fronts moroses ;
Voici le vin et son frère le pain !

Des flancs de leur robuste mère,
Tous deux à peine ils sont sortis,
Que dans le vent, sous le tonnerre,
Ils portent droit bourgeons, épis.
Jean Blé-Mûr a la tête blonde,
Jean Raisin a le teint vermeil :
Ils s'en vont réjouir le monde,
Comme leur père, le Soleil.

Celui dont viennent toutes choses,
Sur nous étend sa large main ;
Relevons donc nos fronts moroses ;
Voici le vin et son frère le pain !

Pour Jean Blé-Mûr, pauvre, on se damne ;
Riche, on donnerait ses trésors.
Jean Blé-Mûr, c'est la sainte manne,
Qui nous prend faibles, nous rend forts.
Mais Jean Raisin, c'est l'espérance ;
Quand sa sève monte au cerveau,
Un mirage endort la souffrance,
Tout s'anime et nous semble beau.

Celui dont viennent toutes choses,
Sur nous étend sa large main;
Relevons donc nos fronts moroses ;
Voici le vin et son frère le pain !

Allons, Travail, fais des miracles,
Et, sur tous, répands tes bienfaits ;
Viens, renversant les obstacles,
Nous apporter la grande paix.

Qu'il naisse enfin le jour prospère
Où l'homme sera toujours sûr
D'avoir Jean Raisin dans son verre
Et sur sa table Jean Blé-Mûr !

Celui dont viennent toutes choses,
Sur nous étend sa large main ;
Relevons donc nos fronts moroses ;
Voici le vin et son frère la pain !

LE MAL DE DENTS

AIR du *Cabaret des Trois Lurons.*

Le destin répand sur les hommes,
Au hasard, bonheur et guignon;
Quand les uns vont croquer les pommes,
D'autres ont à peine un trognon.
Moi, ma félicité parfaite
Braverait tous les accidents,
Tous mes jours seraient jours de fête,
Si je n'avais pas mal aux dents!

J'estime un repas confortable;
Mais c'est pour moi trop cher plaisir.
Un ami m'offre-t-il sa table,
Je sens s'allumer mon désir.

Sachant combien cela me touche,
Les mets sont exquis, abondants ;
Déjà l'eau m'en vient à la bouche,
Et..... voilà que j'ai mal aux dents !

En amour j'ai de la constance,
Mais ma patience s'usait
A trop réclamer de Constance
Ce que Constance refusait.
Enfin sa tendresse tardive
Cède à mes vœux les plus ardents;
Au rendez-vous, heureux, j'arrive,
Et..... voilà que j'ai mal aux dents !

Sergent dans la garde civique,
On m'offre la croix, quel bonheur !
Mais ce n'est qu'en fête publique
Qu'on veut nous faire cet honneur.
« Que les lauréats soient en vue, »
Dit l'ordre de nos commandants ;
Je vais partir pour la revue,
Et..... voilà que j'ai mal aux dents !

Sans être un foudre d'éloquence,
Je parle avec facilité ;
Or, à la dernière vacance,
On veut me nommer député :
J'apporte au club préparatoire
Un long discours des plus mordants;
J'allais enlever l'auditoire,
Et..... voilà que j'ai mal aux dents !

Tombez toutes, une par une,
Dents qui m'empêchez d'être heureux !...
Le sort que ma plainte importune
Me les arrache, et deux par deux !
Quand à tout goûter je m'apprête,
Je comprends mes vœux imprudents,
Et, pauvre édenté, je regrette
Le temps où j'avais mal aux dents !

LE RÉVEIL DE LA CHANSON*

1865

AIR des *Trois Marteaux,* de Monpou,

Musique nouvelle de Darcier (Choudens).

REVIENS, chanson de nos pères,
Dérider nos fronts chagrins;
Nous voulons, avec nos verres,
Accompagner tes refrains.
Pour trouver un meilleur gîte,
Tu courrais le monde en vain;
Vieille chanson, reviens vite
Dans le pays du bon vin!

Ah! reviens, vieille chanson,
Au berceau de ton enfance!
Tu jetas le premier son
Sous le ciel de notre France.

Toi, qui rendais nos aïeux
Bons et joyeux,
Reviens, le front ceint de fleurs,
Sécher nos pleurs !

Au théâtre, à la fabrique,
On entend chanter encor ;
Mais c'est, en argot lubrique,
Le plaisir facile et l'or.
Sans pitié, jette à la porte
La louve entrée au bercail,
Et, d'une voix pure et forte,
Entonne un hymne au Travail !

Ah ! reviens, vieille chanson,
Au berceau de ton enfance !
Tu jetas le premier son
Sous le ciel de notre France.
Toi, qui rendais nos aïeux
Bons et joyeux,
Reviens, le front ceint de fleurs,
Sécher nos pleurs !

Pour que la chanson renaisse
Dans sa joie et sa fierté,
Qu'enfin l'argot disparaisse
Avec le vin frelaté !
La chanson, comme la vigne,
Veut l'air pur et le soleil;
Des deux, que l'homme soit digne,
Pour fêter le grand réveil !

Ah! reviens, vieille chanson,
Au berceau de ton enfance !
Tu jetas le premier son
Sous le ciel de notre France.
Toi, qui rendais nos aïeux
Bons et joyeux,
Reviens, le front ceint de fleurs,
Sécher nos pleurs !

Comme la harpe d'Éole
Qui résonne au moindre vent,
Que ta vibrante parole,
En nous, résonne souvent !
Sur le château, la chaumière,
Souffle ta saine gaîté :
Pour les puissants, sois Lumière !
Pour les peuples, Liberté !

Ah! reviens, vieille chanson,
Au berceau de ton enfance !
Tu jetas le premier son
Sous le ciel de notre France.
Toi, qui rendais nos aïeux
Bons et joyeux,
Reviens, le front ceint de fleurs,
Sécher nos pleurs !

LE CHANTEUR POPULAIRE

Musique de Collignon.

Fils aîné d'un vieux menuisier,
Au lieu de raboter des planches
Je remplissais tout l'atelier
De chansons joyeuses et franches.
Aussi, par un beau soir d'été,
Fuyant les paternels reproches,
Loin de la ville, en liberté,
J'allai dormir entre deux roches.

Depuis ce jour, sans hésiter,
A tous les échos ma voix vibre;
Tant que ma voix pourra chanter,
Et tant que mon chant sera libre,
Ainsi j'irai, sans m'arrêter.

A mon réveil les gouttes d'eau,
Sur les feuilles semblaient des perles,
Et pour animer ce tableau
Chantaient les linots et les merles.
Par ces chants d'oiseaux inspiré,
Je compris mon rôle sur terre :
Comme eux, pour tous je chanterai !
Je serai chanteur populaire.

Depuis ce jour, sans hésiter,
A tous les échos ma voix vibre ;
Tant que ma voix pourra chanter,
Et tant que mon chant sera libre,
Ainsi j'irai, sans m'arrêter.

Pour les uns je suis un vaurien,
Pour les autres, un inutile ;
A dire vrai, je n'en crois rien,
Car je me sens fier et tranquille.
Et, librement, guitare en main,
Comme autrefois le gai trouvère,
Je marche, égayant en chemin
Château, maisonnette et chaumière.

Depuis ce jour, sans hésiter,
A tous les échos ma voix vibre ;
Tant que ma voix pourra chanter,
Et tant que mon chant sera libre,
Ainsi j'irai, sans m'arrêter.

C'est mon bonheur de vivre ainsi,
Et puissé-je longtemps encore
Promener mon cœur sans souci
Et conserver ma voix sonore.
Puis, quand la mort pour moi viendra
Comme d'un instrument qu'on brise,
De mon gosier s'envolera
Une dernière vocalise.

En attendant, sans hésiter,
A tous les échos ma voix vibre;
Tant que ma voix pourra chanter,
Et tant que mon chant sera libre,
Ainsi j'irai, sans m'arrêter.

LES VRAIS BUVEURS*

Musique de Faure (Heugel).

Le bon vin naît sous l'œil de Dieu ;
Aussi, quand il coule en nos veines,
Il transforme la glace en feu ;
Par lui l'amour chasse les haines.
Les vrais buveurs sont des amants,
Les bouteilles sont leurs amantes,
Les plus vieux sont les plus aimants,
Les plus vieilles, les plus charmantes.

Nous les boirons lentement,
Nous les boirons tendrement,
Ton Clos-Vougeot, ton Romanée.
Par nous la sainte liqueur,
Qui réchauffe notre cœur,
Ne sera jamais profanée !

TAYLOR INST. OXFORD

Si le buveur n'est pas jaloux,
La bouteille n'est pas cruelle ;
Elle a ses plus tendres glouglous
Pour tous ceux qui sont dignes d'elle.
Cachant sa divine saveur
Aux gens à boutonneuses trognes,
Elle se livre au fin buveur,
Elle méprise les ivrognes !

Nous les boirons lentement,
Nous les boirons tendrement,
Ton Clos-Vougeot, ton Romanée.
Par nous la sainte liqueur,
Qui réchauffe notre cœur,
Ne sera jamais profanée !

Raisin du Vougeot, blanc ou noir,
Lorsque au pressoir on te tourmente,
Dans une cuve il fait beau voir
Ton sang qui bouillonne et fermente.
Gloire aux bons moines de Citeaux
Qui, pour ton plant, dans leur sagesse,
Ont choisi ces joyeux coteaux
Que toujours le soleil caresse !

Nous les boirons lentement,
Nous les boirons tendrement,
Ton Clos-Vougeot, ton Romanée.
Par nous la sainte liqueur,
Qui réchauffe notre cœur,
Ne sera jamais profanée !

Louis Onze, en rusé compagnon,
Pour faire un cellier à la France,
S'empara du sol bourguignon
Où croît en grappes l'Espérance.
Qu'on vante ce monarque adroit ;
Mais puisque les hommes sont frères,
Aux trésors du ciel tous ont droit,
De tous emplissons donc les verres !

Nous les boirons lentement,
Nous les boirons tendrement,
Ton Clos-Vougeot, ton Romanée.
Par nous la sainte liqueur,
Qui réchauffe notre cœur,
Ne sera jamais profanée !

PROFESSION DE FOI *

24 Février 1868.

AIR de l'Auteur des paroles.

JE ne suis pas un poète
Que le chant de l'alouette
Fait rêver matin et soir ;
Qui, pour les pleurs d'une blonde,
S'en va désoler le monde
Par des chants de désespoir.

Je ne suis pas un poète
Qu'un bon dîner met en fête,
Qui trinque à toute santé,
Et qui, joyeux virtuose,
Chante l'Univers en rose
Quand son ventre est en gaîté !

Je ne suis pas un poète
Que l'on gagne ou qu'on achète,
Qui, dans ses vers prosternés,
En rimes plates encense
La fastueuse puissance
De tous les fronts couronnés.

Si parfois je suis poète,
C'est quand, relevant la tête,
Et, las de servilité,
Le peuple enfin dit : « C'est l'heure !
« Il faut aujourd'hui qu'on meure
« Ou qu'on vive en liberté ! »

IL EST ARRIVÉ, LE SOLEIL!*

Avril 1870.

Musique de l'Auteur des paroles.

Nous l'avons enfin, le soleil!
Il a bu l'air froid et la brume,
Pour tout, pour tous, c'est le réveil;
Mon sang refroidi se rallume.
Malgré les mœurs de notre temps,
En proie à de malsaines fièvres,
Je sens au retour du printemps
La chanson qui me monte aux lèvres!

Amis, chantons, chantons encor,
Nous qu'un noble espoir passionne;
Quand d'autres fêtent le veau d'or,
Chantons, chantons, chantons encor
Tout ce qui vibre, aime et rayonne!

L'homme sombre et découragé,
La nature morne et flétrie,
Sous le soleil, tout s'est changé,
Comme en un décor de féerie!
A ses chauds rayons attardés
Le vieillard ouvre sa fenêtre,
Et les vieux arbres dénudés
Craquent de joie : ils vont renaître!

Amis, chantons, chantons encor,
Nous qu'un noble espoir passionne;
Quand d'autres fêtent le veau d'or,
Chantons, chantons, chantons encor
Tout ce qui vibre, aime et rayonne!

On croyait l'hiver éternel;
Mais le froid brouillard se dissipe,
Et dans un éclat solennel
Paraît le lumineux principe.
Le soleil semblait arrêté;
Il se montre et tout se féconde :
Ainsi fera la liberté
Quand elle éclairera le monde!

Amis, chantons, chantons encor,
Nous qu'un noble espoir passionne;
Quand d'autres fêtent le veau d'or,
Chantons, chantons, chantons encor
Tout ce qui vibre, aime et rayonne!

SALUT AU CAVEAU

AIR : *A genoux devant le soleil.*

A la chanson, qui nous rassemble,
J'ouvre ce soir mon cœur joyeux;
Nous allons donc pouvoir ensemble
Chanter les airs de nos aïeux.
Ils nous ont laissé des modèles
Qu'on ne consulte pas en vain;
Ils avaient pour muses fidèles
L'amitié, l'amour et le vin.

Saluons d'abord nos ancêtres :
Maître Adam, Panard et Collé;
Le rire franc de ces vieux maîtres
Ne s'est pas encore envolé.

On dit qu'avec le temps tout passe,
Mais cette aimable trinité
Sait nous prouver que rien n'efface
L'art vrai dans la simplicité.

La Chanson élargit ses ailes :
Rouget, Chénier, guidant son vol,
Ont, dans des strophes immortelles,
Défendu le peuple et le sol!
La paix, dans sa forme première,
Rend leurs refrains aux chansonniers :
Ils renaissent joie et lumière,
Vifs et francs avec Désaugiers!

Buvons à Debraux, muse fière;
A Gouffé, Brasier et Festeau;
Au chantre ému de *la Fermière,*
Le pauvre Hégésippe Moreau;
A Flan si gai, Mahiet si digne,
Esprit délicat et profond;
Au maître qui chanta *la Vigne,*
A mon ami Pierre Dupont!

A Béranger, grand philosophe,
Grand chansonnier, grand citoyen;
En lui, de tout ayant l'étoffe,
Il sut sagement n'être rien.
Il eut la suprême des choses :
Le bonheur dans la liberté;
Et c'est, endormi sur des roses,
Qu'il passe à l'immortalité!

Béranger fit la Chanson veuve!
Ici, membres et présidents,
Tous les mois fournissent la preuve
Que la veuve a des prétendants!
De ce Caveau fervents apôtres,
Vous m'offrez conseils et leçons :
Je mets mes deux mains dans les vôtres,
Et mes refrains dans vos chansons.

LES VINS DE L'ESPÉRANCE*

Février 1873.

AIR de la *Chanson française,*

Musique nouvelle de Faure (Heugel).

DES grands vins de tous les pays
On a pris cent bouteilles;
Pour juger ces merveilles
De fins buveurs sont réunis.
Pendant qu'on verse,
La controverse
Sur tous les crûs avec chaleur s'exerce.
Buveurs, trêve à nos discours vains,
Dégustons tous ces *jus divins*
Et proclamons bien haut les meilleurs vins!

Ah! garde l'espérance,
Mon vieux pays de France,
Tes vins, sur tous, auront la préférence!

Qu'on mette en ligne les vins blancs
D'Autriche et d'Allemagne,
D'Italie et d'Espagne,
Secs, liquoreux et pétillants;
Pour les combattre
Et les abattre
Trois vins français suffiront — non pas quatre!
Les concours à peine établis,
Des verres vidés et remplis,
Sortent vainqueurs : Yquem, Aï, Chablis!

Ah! garde l'espérance,
Mon vieux pays de France,
Tes vins, sur tous, auront la préférence!

Gloire au rouge crû bordelais,
Il a tous les suffrages!
Ce vin des longs voyages
Va, par l'Inde, au Russe, à l'Anglais.
Quant au bourgogne,
Lui, sans vergogne,
Laissant partir son frère de Gascogne,
Il est patriote à l'excès,
Et ne veut pas d'autre succès
Que d'être bu par des gosiers français!

Ah! garde l'espérance,
Mon vieux pays de France,
Tes vins, sur tous, auront la préférence!

Le vin, qu'il soit blanc ou vermeil,
C'est le baume à nos peines;
Avec lui, dans nos veines,
Coulent les rayons du soleil.
Liqueur suprême,
Par elle on aime!
Du sol le pampre est le vrai diadème!
Le peuple qui sent dans son cœur
Passer cette chaude liqueur,
Doit tôt ou tard redevenir vainqueur!

Buvons les vins de France :
Aux jours de la souffrance,
Ils sont, pour nous, les vins de l'espérance!

L'ADIEU DU MARIN*

Musique de Darcier (Choudens).

Sur la terre une seule femme
Pouvait me fixer à jamais;
Frère, elle t'a donné son âme,
Aime-la comme je l'aimais!
Que parles-tu de sacrifice,
Frère, n'es-tu pas jeune et beau?
Elle t'a choisi, c'est justice;
Le vieux marsouin retourne à l'eau.

Adieu! Comme l'oiseau qui passe
J'ai besoin de l'espace;
L'oiseau demande l'air
Je veux la mer!

Adieu! La terre est trop petite,
A mon cœur qui s'agite
Il faut les flots géants
Des vastes océans!

Frère, vois-tu, la terre ferme,
Ça n'aurait jamais pu m'aller;
Comme un vieil oiseau qu'on enferme
J'aurais fini par m'envoler.
D'ennui, je mourrais au village :
Toujours voir le toit des maisons!
Moi qui suis né pour le voyage
Et les immenses horizons!

Adieu! Comme l'oiseau qui passe
J'ai besoin de l'espace;
L'oiseau demande l'air
Je veux la mer!
Adieu! La terre est trop petite,
A mon cœur qui s'agite
Il faut les flots géants
Des vastes océans!

Refoulant en lui sa souffrance,
Le vieux marin semblait joyeux;
Mais dès que disparut la France
Des larmes mouillèrent ses yeux.
Allons, dit-il, mon cœur se brise;
Si vivre seul est trop amer,
Comme les doges de Venise,
Eh bien! j'épouserai la mer!

Adieu! Comme l'oiseau qui passe
J'ai besoin de l'espace;
L'oiseau demande l'air
Je veux la mer!
Adieu! La terre est trop petite,
A mon cœur qui s'agite
Il faut les flots géants
Des vastes océans!

CHANTEZ, HAVRAIS ! *

Réponse du Caveau à la *Chanson Havraise.*

« Oui, nous chantons, en pleine Normandie
Tout ce qu'on chante : Esprit, grâce et beauté. »
ROBERT LE MINIHY DE LA VILLEHERVÉ.

AIR : *Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.*

A deux battants nous vous ouvrons la porte
Qui donne accès au moderne Caveau ;
Vos francs couplets, qu'un des nôtres apporte,
Y sont reçus, et par plus d'un bravo.
Dissipez donc ce doute qui nous navre,
Venez à nous, franchement, sans façons.
Chantez, Havrais, nos gais refrains au Havre,
Nous chanterons, à Paris, vos chansons !

Chantez l'esprit, mais l'esprit qui raisonne,
Donnez l'essor au vieux bon sens gaulois;
Cet esprit-là, s'il ne blesse personne,
En France encor soumet tout à ses lois.
Raillez les sots, sans être trop sévères;
Pour que vos chants soient d'aimables leçons,
Chantez, Havrais, mais en choquant les verres,
Nous chanterons, à Paris, vos chansons!

On comprend bien, en ce Havre-de-Grâce,
Où tout respire élégance et gaîté,
Qu'avec l'esprit on chante aussi la grâce,
Et qu'avec grâce on chante la beauté.
Grâce et beauté font jaillir une flamme
Qui dissoudrait les plus épais glaçons.
Chantez, Havrais, les charmes de la femme,
Nous chanterons, à Paris, vos chansons!

Chantez aussi ce coteau d'Ingouville
D'où le regard flotte entre mer et cieux,
Chantez le Havre, industrieuse ville :
Pour le Pays, c'est un port précieux!
Rien n'est petit qui puissamment s'exerce;
Quand vos vaisseaux fouillent les horizons,
Chantez, Havrais, les grandeurs du commerce!
Nous chanterons, à Paris, vos chansons!

A vos refrains mêlez la poésie,
Pour adoucir notre regret amer!
Imprégnez-les, à défaut d'ambroisie,
Du chaud parfum des brises de la mer.

Quand la Patrie, en se voilant la face,
Nous montre, hélas! ses deux sanglants tronçons,
Chantez, Havrais, la Lorraine et l'Alsace!
Nous chanterons, à Paris, vos chansons!

Si la Chanson règne toujours en France,
C'est que sa muse a le ton libre et franc;
Chanson d'espoir, de joie ou de souffrance,
Des cœurs français elle est l'écho vibrant.
Vous désirez grossir notre phalange :
Mêlez vos chants à nos chaleureux sons!
Chantez, Havrais!... au nom du libre-échange,
Nous chanterons, à Paris, vos chansons!

RESTONS AMIS

Réponse rimée.

AIR :

DONC, vous ne m'aimez plus,
Et ce malheur, Madame,
Devient, dès à présent, le bonheur pour tous deux ;
Car vous ne m'aimez plus
Et je sens, de mon âme,
Que l'amour s'est enfui : nous voilà donc heureux !

Nous vivions enchaînés !
Et vous surtout, Madame,
Qui traîniez tristement le boulet de l'ennui ;
Nous vivions enchaînés
Car moi j'avais dans l'âme
Comme un poids oppresseur : je suis libre aujourd'hui !

Oublions le passé!
C'est facile, Madame,
Surtout à votre cœur qui n'aimait qu'à demi;
Oublions le passé
Et je sens que mon âme
N'a plus rien de l'amant; je reste votre ami.

Et cette amitié-là
Je vous jure, Madame,
De toujours la garder digne comme il convient;
Et cette amitié-là
Est éclose en mon âme
Puisque sans tressaillir mon âme se souvient.

L'amour nous a bénis,
Convenez-en, Madame,
Sur vous il tourne encor son regard le plus doux;
L'amour nous a bénis
Car il laisse mon âme
Empreinte d'un parfum plein de lui, plein de vous!

LE SAVETIER

AIR :

QUAND loin de nous l'hiver entraîne,
Les jours sombres et pluvieux,
A son village de Lorraine
Le savetier fait ses adieux.
Sur son dos jetant une hotte,
Relevant son grand tablier,
Un bâton à la main, il trotte
Et, gaîment, on l'entend crier :
Carr'leur soulier !

Ainsi le savetier traverse
Ville, bourg, village et hameau.
Pour braver la grêle et l'averse,
Sa hotte lui sert de manteau.

En été, dans les nuits superbes,
Pourquoi payer un hôtelier ?
Il s'étend dans les hautes herbes,
Sa hotte lui sert d'oreiller.
Carr'leur soulier !

Quand la fatigue du voyage
Pèse sur son front qui pâlit,
Pour la gaîté du voisinage
Dans une échoppe il s'établit.
Il a toujours le mot pour rire :
« En admirant mon atelier,
« Mes voisins ne pourront pas dire
« Que je fais hausser leur loyer. »
Carr'leur soulier !

Et pendant qu'il bat la semelle,
Près de l'échoppe, sous l'auvent,
Chacun vient chercher la nouvelle,
Car il est le journal vivant.
Il sait plus d'un petit mystère
Et dit, sans se faire prier,
Pourquoi tous les soirs le notaire...
Pourquoi la femme de l'huissier...
Carr'leur soulier !

Gai, philosophe et patriote,
A Jemmapes comme à Valmy,
C'est le savetier sans-culotte
Qui fit reculer l'ennemi.

France, dès qu'il faut te défendre,
Il charge comme un vieux troupier !
Puis, il va simplement reprendre
Son échoppe et son tire-pied.
Carr'leur soulier !

LE MOIS OU JE SUIS NÉ*

(Avril 1874)

AIR de l'Auteur des paroles *(Noté)*.

Je suis né le quinze d'avril,
Alors que le soleil superbe,
Délivré de cinq mois d'exil,
Vient, triomphant, jouer sur l'herbe;
Alors que déjà nous voyons
S'ouvrir la blanche pâquerette,
Et que, sous d'amoureux rayons,
La nature fait la coquette.

Je dois donc être pardonné,
Si mon cœur s'émeut et s'enflamme
Sous les chauds regards d'une femme :
Ça tient au mois où je suis né.

En octobre on me baptisa :
Tout était chansons et louanges ;
Mais par malheur on se grisa
En voulant goûter aux vendanges.
Quand se calmèrent les cerveaux,
Mon parrain, homme respectable,
Fit serment que les vins nouveaux
Ne paraîtraient plus sur sa table.

Je dois donc être pardonné,
Si le vin vieux seul peut me plaire :
Ça tient au serment salutaire
Du parrain que l'on m'a donné !

Pour fêter les jeunes chrétiens,
Un jour, l'Église nous rassemble,
Riches, gueux, nobles, plébéiens,
Et nous communions ensemble.
Cet exemple simple et puissant,
Où la sainte égalité brille,
Prouve que, nés d'un même sang,
Nous ne faisons qu'une famille.

Je dois donc être pardonné,
Si je ris de la noble race :
C'est qu'en moi reste encor la trace
De l'exemple qu'on m'a donné !

Je suis né dans Fontainebleau,
Près de la forêt qu'on admire,
Mais près aussi de ce château
D'où croula le premier Empire.

La forêt disait : Liberté !
Le château disait : Servitude !
Et j'abandonnai la cité
Pour les bois et leur solitude.

Je dois donc être pardonné,
Si des palais l'or et les marbres
Me plaisent moins que les grands arbres :
Ça tient au sol où je suis né !

Je suis né dans ce mois heureux
Où, sous les drapeaux de la France,
Pieds nus, mais le cœur valeureux,
Tous couraient à sa délivrance.
En vain, des rois gronde l'airain :
Emportés par la foi française,
Hoche et Moreau passent le Rhin
En entonnant la Marseillaise !

Je dois donc être pardonné,
Si ma muse patriotique
N'exalte que la République :
Ça tient au mois où je suis né !

A DEUX ABSENTS

Couplets chantés au Caveau le 8 janvier 1875.

AIR de *Renaudin de Caen.*

L'AN dernier, je vins, triomphant,
De ce Caveau chanter les charmes ;
Aujourd'hui, j'arrête mes larmes...
Je pleurerais comme un enfant !

C'est que, près de moi, reste vide
Un coin cher à mon amitié ;
Mon cœur, d'affection avide,
Ne peut pas aimer à moitié.

Je ne sais pourquoi, ni comment,
En nous l'amitié vint éclore ;
COLIGNY, je le cherche encore,
Fut-il le fer ? Fut-il l'aimant ?

Qu'importe, après tout, si l'on aime !
La cause vraie, elle avait lui,
Puisqu'il garde, ce cher bohême,
Un peu de mon âme avec lui.

Mais, au pays du *gai sçavoir,*
Chacun doit fermer sa blessure,
Le verre en main, qu'on se rassure,
Je vais chanter, c'est mon devoir.

Au Caveau, jamais on ne pleure
Chanson, tes adeptes fervents !
S'ils vont à la sombre demeure,
Dans nos cœurs sont toujours vivants !

Notre cher Président d'honneur,
JANIN, cet écrivain de race,
Est parti retrouver Horace :
Amis, buvons à son bonheur !

Du Caveau l'historiographe,
Nom que COLIGNY se donnait,
Ne doit avoir pour épitaphe
Qu'une chanson ou qu'un sonnet.

On le croyait sombre et chagrin ;
Mais, sous sa trompeuse enveloppe,
Pour dérider le misanthrope,
Il suffisait d'un gai refrain.

Poète, artiste et philosophe,
N'aimant que ce qui sait charmer,
Il fit de sa vie une strophe
Que l'art seul pouvait enflammer !

Avant d'aller vers l'inconnu,
Presque mourant, toujours poète,
Cherchant une dernière fête,
C'est au Caveau qu'il est venu.

Le vers sortait sonore et digne
De son poétique creuset :
Un rondeau fut le chant du cygne
Qu'il vint offrir à Déjazet.

Il voulut, se sentant finir,
Et par de trop réels présages,
Emporter, de nos gais visages,
Comme un rayonnant souvenir !

Buvons à ceux qui vont revivre
Au vaste champ de l'infini !
Que là-bas nous trouvions un livre
Signé : JANIN et COLIGNY !

En faisant vibrer nos accents,
Chassons la douleur de nos âmes ;
Unissons nos vivantes flammes
Aux flammes des amis absents !

LETTRE

D'UN NOUVEAU CONSERVATEUR

A UN ANCIEN SATISFAIT

(Février 1875.)

AIR de *Marianne.*

Mon opinion politique
N'est pas un mystère pour toi;
Elle fut toujours monarchique,
Chantant l'empereur ou le roi.
Destin étrange !
Hélas ! tout change :
Plus d'empereur ni de roi dans Paris !
Dois-je, par zèle,
Rester fidèle
A ce qui n'est maintenant que débris ?

Non, je veux me montrer stoïque,
Jusqu'au bout servir mon pays...
Et voilà pourquoi je t'écris :
Vive la République !

Je vantais l'ancien ministère
Soutien du pacte de Bordeaux;
Des traîtres le jettent par terre,
Mais moi... je lui tourne le dos...
Un autre arrive,
Il veut qu'on vive
En septennat ! A deux mains j'y souscris.
Dois-je, par zèle,
Rester fidèle
A ce qui n'est maintenant que débris ?

Non, je veux me montrer stoïque,
Jusqu'au bout servir mon pays...
Et voilà pourquoi je t'écris :
Vive la République !

Septennat ! C'est un mot superbe,
Né des lèvres d'un immortel;
Ah ! qu'il soit substantif ou verbe,
Personnel, neutre, impersonnel,
Je m'y rallie
Et suis Broglie;
Mais tous les deux succombent incompris !
Dois-je, par zèle,
Rester fidèle
A ce qui n'est maintenant que débris ?

Non, je veux me montrer stoïque,
Jusqu'au bout servir mon pays...
Et voilà pourquoi je t'écris :
Vive la République !

Ne voyant pas même une ébauche
De ce qu'elle attend, à bon droit,
La France réclame ; et la Gauche
Entraîne un peu du Centre droit.
Mais, fait unique,
La République
N'a qu'une voix ! et je reste indécis...
La voix m'appelle,
Chose nouvelle,
J'accepte un fait sans trop en être épris !

Il faut bien me montrer stoïque,
Jusqu'au bout servir mon pays...
Et voilà pourquoi je t'écris :
Vive la République !

Aujourd'hui que plus d'un l'acclame,
Cette République d'hier,
Te l'avoûrais-je, au fond de l'âme,
D'être citoyen je suis fier !
Rompant la glace,
Si j'entre en place,
Ma foi, mon cher, n'en sois pas trop surpris.
Dois-je, par zèle,
Rester fidèle,
A ce qui n'est maintenant que débris ?

Non, je veux me montrer stoïque,
Jusqu'au bout servir mon pays...
Et voilà pourquoi je t'écris :
Vive la République !

Je sais bien que des gens vont dire
Que je suis un caméléon ;
Que si demain trônait l'empire,
J'acclamerais Napoléon ;
Qu'orléanisme,
Légitimisme,
S'ils revenaient, par moi seraient servis.
Oui, je l'avoue,
Et je me loue
De suivre ainsi tous les vœux du pays.

L'homme fort doit rester stoïque,
Éteindre en lui le parti pris !
Et voilà pourquoi je t'écris :
Vive la République !

LE PSALTÉRION*

MOT DONNÉ

(Juin 1876.)

AIR de *Philoctète.*

CET instrument, que m'offrit le destin,
Je l'acceptai, mais sans reconnaissance,
Je comprenais que, dans mon impuissance,
A le chanter je perdrais mon latin.
La perte, amis, ne serait pas cruelle;
Car je vous dois cette confession :
Grec et latin, comme psaltérion
Sont de l'hébreu pour ma pauvre cervelle.

Pour rimer juste, ainsi que je le dois,
Des instruments prenant le moins sévère,
J'aurais de vins rempli l'harmoniverre
Et son cristal eût vibré sous mes doigts.

Il m'eût fourni au moins une ressource,
Pour me sauver de la déception
Que je subis près du psaltérion,
Celle d'aller m'inspirer à sa source.

Et pour trouver une bonne chanson,
Vidant un verre après chaque césure,
Le fin bordeaux m'eût donné la mesure,
Le fier champagne, et la fougue et le son.
Ayant en moi l'énergie et la flamme,
Sans être Hérold ni même Paul Henrion,
J'eusse entonné, mieux qu'un psaltérion,
Du vieux Caveau l'aimable et franche gamme.

En consultant Rich, Larousse et Littré,
Tout ignorant peut se tirer d'affaire;
Dans l'un, je vois : « Harpe triangulaire, »
L'autre me dit : « Psaltérion carré. »
Par tous j'apprends qu'aux temps les plus antiques,
Les bons Hébreux, dans leur religion,
S'accompagnant de ce psaltérion,
Jetaient au ciel l'encens de leurs cantiques.

Puis, il subit plus d'un scabreux cumul :
Il apparaît dans de païennes fêtes,
L'instrument saint des prêtres, des prophêtes
Par qui David sut apaiser Saül!
Des anciens Grecs la belle courtisane,
Des vieux Romains le malin histrion,
En s'emparant de ce psaltérion,
L'ont, du sacré, fait descendre au profane.

Au gai trouvère, au tendre troubadour,
Il passe enfin, changeant ses mélodies :
Ce ne sont plus de saintes psalmodies,
Mais des récits de combat et d'amour.
Est-ce un effet de la métempsychose ?
Ainsi qu'on dit : « Vous mettre au violon, »
C'était alors « mettre au psaltérion. »
Tant plus tout change et plus c'est même chose !

Nébel, Nubla, Santal, Psaltérium,
Autant de noms qui consacrent sa gloire ;
Un exemplaire atteste sa mémoire,
Londres le garde au British-Museum.
Consolons-nous en voyant aussi rare
Cet instrument, maître en vibration ;
Car sont sortis de ce psaltérion
Le violon, la basse et la guitare.

Avec des sons traduire tous accents,
C'est posséder la divine étincelle ;
C'est préparer la langue universelle
Qui nous fera meilleurs et plus puissants.
En attendant cette œuvre de génie,
Faisons cesser notre désunion ;
Prenant le droit pour tout psaltérion,
Rétablissons en France l'harmonie !

LA FÊTE DE SUZANNE

AIR de la *Famille de l'Apothicaire.*

Tu me demandais autrefois,
Quand venait le jour de ta fête,
Une simple fleur de nos bois,
Myosotis ou violette.
Mais aujourd'hui, quel changement :
Au lieu de ce modeste hommage,
Tu désires un diamant...
Que les goûts changent avec l'âge !

Tu me demandais autrefois,
Quand venait le jour de ta fête,
Pour souper, comme au jour des Rois,
Du vin blanc et de la galette.

Maintenant, au lieu de cela,
Il faut qu'un vin de l'Hermitage,
Arrose un somptueux gala...
Que les goûts changent avec l'âge !

Tu me demandais autrefois,
Quand venait le jour de ta fête,
Pour aller faire un tour au bois,
Un fiacre à la dure banquette.
Mais aujourd'hui, ce que tu veux,
C'est, avec un fin attelage,
La calèche aux coussins moelleux...
Que les goûts changent avec l'âge !

Tu me demandais autrefois,
Quand venait le jour de ta fête,
Le Gymnase aux fauteuils étroits.
Mais à la comédie honnête,
Si je t'offrais ce fauteuil-là,
Tu croirais à du persiflage ;
Tu veux ta loge à l'Opéra...
Que les goûts changent avec l'âge !

Tu me demandais autrefois,
Quand venait le jour de ta fête,
Plutôt quatre baisers que trois,
Souvent la sixaine complète.
Un seul te suffit désormais,
Encor le faut-il doux et sage,
Et nous ne le bissons jamais...
Que les goûts changent avec l'âge !

C'est que nous avions autrefois
La jeunesse éclairant nos fêtes,
Et qu'entre nous, déjà je vois
Quelques fils d'argent sur nos têtes.
Un rien nous semblait merveilleux,
Car ce rien avait l'avantage
De passer sous de jeunes yeux...
Et les goûts changent avec l'âge.

PIERRE DUPONT

AIR : *Non licet omnibus,* etc., de Brousmiche.

Musique nouvelle de Gustave Nadaud.

UN amoureux des champs, aimé de la nature,
Musicien, poète aux sons mélodieux,
Dont les vers ont l'attrait de la vieille sculpture,
Et charment à la fois notre cœur et nos yeux;
Dans le vague des bois un rêveur qui se plonge,
Ou qui suit du regard l'eau fuyant sous le pont,
C'est lui! Son réalisme a le charme du songe;
Mes amis, laissez-moi chanter Pierre Dupont!

Sa tête a de Jésus la douceur angélique;
Son grand œil bleu se perd dans le rêve cherché;
Sa lèvre est entr'ouverte, un peu mélancolique;
D'un nimbe son beau front semble être détaché.

On comprend que cet homme a l'amour de ses frères,
Qu'il fait passer son cœur dans ce regard profond,
Qu'il songe aux altérés quand on remplit les verres;
Mes amis, laissez-moi chanter Pierre Dupont!

Il marche insoucieux, rimant sa cantilène,
Ou *la Chanson des Prés,* ou *la Fille des Champs,*
Ou, traçant leurs sillons, *les Grands Bœufs* dans la plaine,
Car Tyrcis de Tyrtée ignore encor les chants.
Mais la muse d'airain le touche au front, de l'aile;
Le peuple, en quarante-huit, appelle! il lui répond;
Et ses refrains, bientôt, sont la Chanson nouvelle;
Mes amis, laissez-moi chanter Pierre Dupont!

Patriote avant tout, comme tous devraient l'être,
De sa muse, à moitié descendue au tombeau,
Sort un cri plein d'élan, car il a vu paraître
Sur les grands monts alpins, France, ton vieux drapeau!.
Ame républicaine, il pense à la Patrie,
Sans regarder qui règne, et, relevant le front,
Il chante nos soldats délivrant l'Italie;
Mes amis, laissez-moi chanter Pierre Dupont!

Mais il quitte bientôt les sanglantes conquêtes
Pour le creux des vallons, des forêts les hauteurs;
Le soleil et la nuit lui préparent ses fêtes :
De grands bois diaprés, d'odorantes senteurs.
Pour chanter la nature et ses métamorphoses,
La voix du rossignol à sa voix correspond,
Et ses derniers refrains sont les *Adieux aux Roses...*
Mes amis, laissez-moi chanter Pierre Dupont!

Darcier interpréta le chantre populaire,
Darcier, qui sait trouver dans l'âme du songeur
Tout ce qui peut vibrer : Espoir, Amour, Colère,
Puis le jette à l'écho, joyeux, tendre ou vengeur.
Le Pain, les Ouvriers, les Louis d'or, la Vigne,
Où le peintre au poëte, avec art, se confond,
Prouvent que leur auteur de l'avenir est digne;
Mes amis, laissez-moi chanter Pierre Dupont!

INDIGNATION !

—

(GUERRE D'ORIENT, 1876)

AIR de l'Auteur des paroles.

L'ÉGOISME le plus épais
S'est-il infiltré dans nos veines ?
Est-ce pour mieux jouir en paix
Que tant de plaintes restent vaines ;
Et que des soudards triomphants
Vont, livrant des pays aux flammes ;
Qu'ils frappent les vieillards, les femmes,
Qu'ils massacrent jusqu'aux enfants ?

Pourtant ce sont les tiens, c'est ta chair, ô vieux monde,
Qu'on martyrise ainsi par le fer et le feu !
Pourtant elle est chrétienne, elle adore ton Dieu,
Celle, qu'avant sa mort, flétrit un être immonde !

Un contre dix, ils sont debout;
Se comptent-ils jamais les braves,
Quand, en eux, la colère bout,
Et qu'ils sont las de vivre esclaves ?
De tout temps, pour ses libertés,
L'homme a pu provoquer des guerres;
Mais toujours les enfants, les mères,
Au foyer vivaient respectés !

Pourtant ce sont les tiens, c'est ta chair, ô vieux monde,
Qu'on martyrise ainsi par le fer et le feu !
Pourtant elle est chrétienne, elle adore ton Dieu,
Celle, qu'avant sa mort, flétrit un être immonde !

Les Cabinets européens
Écriront de longs protocoles,
Où pour tant de faits *inhumains*
Ils auront de *vertes paroles !*
Puis tous ces peuples soulevés,
Et pour la plus sainte des causes,
De nouveau, c'est l'ordre des choses,
A leurs colliers seront rivés !

Pourtant ce sont les tiens, c'est ta chair, ô vieux monde,
Qu'on martyrise ainsi par le fer et le feu !
Pourtant elle est chrétienne, elle adore ton Dieu,
Celle, qu'avant sa mort, flétrit un être immonde !

Nous sommes comme abasourdis...
En vain nous cherchons à comprendre,
En voyant devant ces bandits
L'Europe, l'arme au bras, attendre !

Ici tant qu'on sommeillera,
L'opprimé doit perdre espérance;
Mais au réveil de notre France,
L'humanité respirera!

Attendant ce réveil, laisseras-tu, vieux monde,
Martyriser les tiens par le fer et le feu?
Ah! tombe en décadence, abandonné de Dieu,
Si tu peux, sans frémir, voir cette guerre immonde!

IL FAUT BIEN EN PASSER PAR LA*

(Octobre 1876.)

AIR : *Les Cinq Codes que je me flatte.*

Il est des gens sur cette terre
Qui sont poursuivis par le sort :
L'un rêve d'une vie austère,
Qui des plaisirs jamais ne sort;
L'autre a l'horreur de la paresse,
Mais, héritant de ci, de là,
Sans rien faire, il boit, mange, engraisse...
Il faut bien en passer par là.

Chacun doit subir son épreuve :
Paul, ayant plus de quarante ans,
Désirait trouver une veuve,
Eût-elle même des enfants.

Il épouse une jeune fille
Belle, chaste, et qui, de plus, a
Grosse dot et peu de famille...
Il faut bien en passer par là.

Leconte est encor plus à plaindre :
Par les lettres il veut finir ;
Vient une élection dans l'Indre,
Leconte va la soutenir.
Mais le candidat qu'on propose
Accepte d'abord, puis s'en va;
Leconte hérite de la chose,
Il faut bien en passer par là.

Hier, un vieil ami m'invite
A manger quelques éperlans;
J'arrive, et lui dis au plus vite :
« Verse-nous des petits vins blancs.
Il me répond : « Le cas est grave,
« Ne va pas m'en vouloir pour ça,
« Je n'ai que de l'Yquem en cave... »
Il faut bien en passer par là.

Que de fois Prudhomme s'écrie :
« L'immoralité coule à flots,
« On rétablit la loterie
« En créant des valeurs à lots !... »
Sa femme ayant pris de la Ville
L'obligation qui gagna,
Il va toucher les deux cent mille...
Il faut bien en passer par là.

De Mac-Mahon chacun peut dire,
Sans même paraître taquin,
Que lorsque s'écroula l'Empire,
Il était peu républicain.
Mais un jour où tout se complique,
De par la Chambre le voilà
Président de la République...
Il faut bien en passer par là.

L'AVENIR EST RÉPUBLICAIN*

(Avril 1877.)

AIR : *Les Anguilles et les jeunes Filles.*

QUAND on a lu le manifeste
Qui nous arrive de Goritz,
On doit oublier tout le reste,
Quatre-vingt-neuf comme Austerlitz.
Mon cœur de joie enfin s'épanche ;
Car je vais sur mon baldaquin
Poser une cocarde blanche...
Je ne suis pas républicain.

Spéculant sur notre faiblesse,
Ce gouvernement saugrenu
Rêve d'abolir la noblesse
Et d'imposer le revenu.

Quoi ! je verrais ma seigneurie
Sujette aux lois comme un faquin ?
Palsambleu ! quelle effronterie !...
Je ne suis pas républicain.

Heureusement la chambre basse
Ne peut seule faire une loi ;
Le Sénat juge, amende, efface,
Puis en ordonne le renvoi.
Entre nous je ris à me tordre,
En voyant ce Sénat taquin
De l'ordre faire du désordre...
Je ne suis pas républicain.

Leur droit, qu'ils disent sans réplique,
Vient d'où ? du votè universel.
Le droit divin, le mot l'explique,
Part de plus haut, tombant du ciel.
Pour gouverner, quelle impudence !
Consulter le dernier pékin !
J'aime trop mon indépendance...
Je ne suis pas républicain.

Reviens donc, mon seigneur et maître,
Ton drapeau n'est pas un linceul ;
On dit, qu'en te voyant paraître,
Le chassepot partirait seul.
Il partirait pour ta victoire ;
Car, plus superbe que Tarquin,
Tu n'as rien fait... et c'est ta gloire...
Je ne suis pas républicain.

Allons, qu'on prépare une fête !
Que nos sujets soient jubilants !
Depuis trop longtemps elle est prête,
La voiture aux panaches blancs.
Voilà quatre ans que je fleuronne
D'or et de lys ton palanquin !
Cher Henri, reprends ta couronne !...
Je ne suis pas républicain.

—

Au passé l'homme se rattache
Vainement par croyance ou peur ;
Laissons regretter la patache
Et servons-nous de la vapeur !
Regretter n'est pas ridicule,
Garder sa foi n'est pas mesquin ;
Mais plaignons celui qui recule :
L'avenir est républicain !

GUSTAVE MATHIEU*

AIR : *Non licet omnibus,* etc., de Brousmiche.

Ou : *Pierre Dupont*, de Gustave Nadaud.

Ce fut un chansonnier, c'était un vrai poète,
Un satirique ardent, un peintre vigoureux;
Admirant la nature, il en fit sa conquête,
Et, buveur de soleil, il en avait les feux.
L'œil vif, le pied marin, jusqu'à la dernière heure,
Lorsqu'il eut fait sa tâche il partit sans regret,
D'avance ayant choisi pour suprême demeure,
A l'abri des vents d'Ouest, le bord d'une forêt.

Eût-on été cinq cents, c'était le gai convive :
Chacun le recherchait, le voulait pour voisin ;
Sa verve avait l'allure à la fois chaude et vive,
Il incarnait en lui l'esprit de *Jean Raisin*.

Il avait la gaîté, mais celle qui rayonne;
Il avait le mot juste aux traits fins et puissants;
Le sarcasme aiguisé pour tout ce qui bâillonne,
Et pour la liberté d'énergiques accents.

Dans les bois nivernais il passe sa jeunesse;
L'enfant devenu grand veut voir et comparer.
Il se dit : « C'est trop peu, pour l'homme, qu'il connaisse
« Le sol qui l'a vu naître et qu'il peut mesurer.
« Devant l'amour du grand dans mon cœur tout s'efface,
« Les horizons bornés feraient mes jours amers! »
Et, s'enfuyant au Havre, il crie : « A moi l'espace,
« Je vais connaître enfin l'immensité des mers! »

Sur un *Trois-Mâts*, il part vers ces chaudes contrées
Où, pour l'Européen, tout est vaste et nouveau.
Aux couchers du soleil, les villes empourprées,
Défilant sous ses yeux, enflammaient son cerveau.
Ouvrant l'œil au bossoir, quand sur le pont il veille,
Sous le ciel étoilé, quel magique tableau!
C'est ainsi que, voguant de merveille en merveille,
Le *Poète* naquit entre le ciel et l'eau.

Sous chaque latitude, au roulis de la vague,
Il a rhythmé des vers, mais son esprit profond,
Au souffle du réel en dissipant la vague,
Des mondes agités, lui découvre le fond.
Et, voyant que partout le cœur humain reflète
Les mêmes passions avec le même orgueil,
Il revient dans nos bois, cueillir la violette
Dont il s'est parfumé pour descendre au cercueil!

Dirai-je qu'il a fait plus d'une œuvre durable :
PARFUMS, CHANTS ET COULEURS : *Musa, l'Étang, le Coq*...
Des odes, des chansons à la forme admirable,
Que son vers d'acier pur cisela dans le roc !
Près de Pierre Dupont, il faut le reconnaître,
On doit faire une place à Gustave Mathieu ;
Son bagage est petit, mais c'est celui d'un maître :
Le poète est vivant ! A l'ami cet adieu !...

MON AGE

AIR de l'Auteur des paroles *(Noté)*.

Vous désirez savoir, Madame,
L'âge de votre chansonnier?
Près de vous mon être s'enflamme;
Je suis à l'âge printanier.
Je n'ai que vingt ans, tout l'atteste :
Mes sens émus, mon cœur troublé;
Je n'ai que vingt ans, car le reste
Sous vos regards s'est envolé.

Mais vous redoutez la folie
Et les ardeurs de ce printemps;
Un peu plus de mélancolie
Promettrait des feux plus constants.
Aux tendres langueurs de vos charmes
C'est trente ans qui conviendraient mieux :
Mouillant mes baisers dans des larmes,
J'ai trente ans, regardez mes yeux!

Quatre ou cinq ans de plus, peut-être,
En moi se font apercevoir,
Et l'âge qu'on laisse paraître
Est celui que l'on doit avoir.
Vous dites qu'on est plus aimable
A l'âge où vous me condamnez :
Allons, pour vous être agréable,
J'ai trente-cinq ans bien sonnés !

Mais d'où vous vient cette surprise ?
Pourquoi montrer ainsi mon front ?
Hélas ! c'est qu'une touffe grise
Vous en a dit un peu plus long.
C'est vrai ! si ma flamme est certaine,
Si mon cœur vous offre un trésor,
Mon front touche à la quarantaine.....
Et la coquette court encor !

Cette aventure eut une suite :
« Je craignais un cinquième aveu,
« Dit-elle, quand j'ai pris la fuite,
« J'eus tort... et le regrette... un peu. »
Pardonner était le plus sage,
Aussi répond-elle, à son tour,
Lorsqu'on lui demande mon âge :
« Il est dans l'âge de l'amour ! »

LE TAMBOUR

Musique d'Anatole Lionnet (Heugel).

VIVE le tambour !
Instrument de paix ou de guerre,
Il vient tour à tour
Fêter la victoire ou l'amour.
Vive le tambour !
Si le tambour semble vulgaire,
Est-il un beau jour
Sans que résonne le tambour ?

On le mêle à tout :
Héroïque dans nos conquêtes ;
Champêtre parfois,
Il nous fait danser dans les bois ;
Utile partout ;
Bruyant dans nos publiques fêtes,
On le trouvera
Harmonieux à l'Opéra.

Mais le tambour bat,
Soldats, debout ! c'est la diane.
Le tambour-major
Paraît plus tard chamarré d'or ;
Revue ou combat
Dès qu'il lève sa longue canne,
Un seul roulement
Commande à tout le régiment.

Vive le tambour !
Instrument de paix ou de guerre,
Il vient tour à tour
Fêter la victoire ou l'amour.
Vive le tambour !
Si le tambour semble vulgaire,
Est-il un beau jour
Sans que résonne le tambour ?

Quand il bat aux champs,
Il a le ton sonore et large ;
Et, moins solennel,
Il est plus vif dans le rappel;
Aux deuils, si touchants,
Ses accents vibrent dans la charge;
Quel son noble et beau
Quand, vainqueur, il bat au drapeau !
Ce n'est qu'un gamin,
Ce tambour à l'âme héroïque,
Ce petit Bara,
Qu'un jour David illustrera ;

Comme un vieux Romain,
Il affirme la République :
Immortalité,
A qui meurt pour la liberté !

Vive le tambour !
Instrument de paix ou de guerre,
Il vient tour à tour
Fêter la victoire ou l'amour.
Vive le tambour !
Si le tambour semble vulgaire,
Est-il un beau jour
Sans que résonne le tambour ?

D'autres sont venus :
Arcole a son tambour superbe,
Qui, baguette en main,
A la victoire ouvre un chemin.
Et, des inconnus
Qui dorment ignorés sous l'herbe,
Combien dont le nom
Serait digne du Panthéon !
Il faut les chanter,
Ces tambours simplement sublimes,
Ces petits *tapins*,
Qu'on a surnommés des *lapins* ;
Sans même lutter,
Ils vont au feu, tombent victimes,
Et, sans le savoir,
Sont les vrais héros du devoir.

Vive le tambour !
Instrument de paix ou de guerre,
Il vient tour à tour
Fêter la victoire ou l'amour.
Vive le tambour !
Si le tambour semble vulgaire,
Est-il un beau jour
Sans que résonne le tambour ?

PHILOSOPHIE

AIR des *Deux Sœurs de charité.*

PATIENCE,
Travail et science,
Et pour nous viendra le grand jour
De paix, d'abondance et d'amour!

Patience! Car en ce monde
Rien ne s'obtient facilement,
Et rien surtout, rien ne se fonde
S'il ne se produit lentement.
Patience! Autrefois nos pères
Ont dû subir tant de douleurs,
Que ce qu'on nomme nos misères
Leur eût semblé presque des fleurs.

Patience,
Travail et science,
Et pour nous viendra le grand jour
De paix, d'abondance et d'amour!

Travail! Puisque, par lui, sur terre,
Le pouvoir de l'homme s'accroît;
Que du puissant au prolétaire,
Par lui, l'homme affirme son droit.
Jamais un peuple ne recule,
S'il unit, sous un fier niveau,
Les efforts de ses bras d'Hercule
A ceux de son vaste cerveau.

Patience,
Travail et science,
Et pour nous viendra le grand jour
De paix, d'abondance et d'amour!

Science! Il nous faut tout soumettre
A son pénétrant examen;
Lumière qu'il faut seul admettre
Comme phare à l'esprit humain.
Science! Et ce qui se dérobe
A nos yeux, à demi-fermés,
Luira comme, sur notre globe,
Les rayons des cieux enflammés.

Patience,
Travail et science,
Et pour nous viendra le grand jour
De paix, d'abondance et d'amour!

Mais au-dessus de ces trois choses,
Se produisant en liberté,
Il faut la suprême des causes :
La féconde Fraternité.
Si, comme en un terrain stérile,
Sans elle rien ne peut germer,
Pour nous tout deviendra fertile,
Dès que nous saurons nous aimer.

Patience,
Travail et science,
Et pour nous viendra le grand jour
De paix, d'abondance et d'amour!

LÉGENDE BOURGUIGNONNE

Musique de Schanne.

En Bourgogne, au siècle sixième,
Au pied d'un inculte coteau,
Un jeune moine à face blême
Vivait de pain, de rave et d'eau.
Touché par la grâce divine,
D'aucuns disent par les démons,
Le moine change de cuisine,
Puis il entonne à pleins poumons :

Plus de règle austère !
Vivre heureux sur terre,
Chercher le bonheur,
C'est plaire au Seigneur !

Si Dieu créa l'homme et la femme,
L'amour est le doux instrument
Qui seul peut faire vibrer l'âme
De ce duo tendre et charmant.
L'Éternel fit la race humaine,
Devons-nous la laisser finir ?
Viens, Jeanne, aimons-nous, Dieu nous mène ;
Donnons des fils à l'avenir !

Plus de règle austère !
Vivre heureux sur terre,
Chercher le bonheur,
C'est plaire au Seigneur !

Croîtrait-il tant de bonnes choses
Pour narguer nos humains désirs ?
Mangeons les fruits, cueillons les roses,
Ouvrons nos cœurs aux doux plaisirs.
Les merveilles de la nature
Nous font admirer leur auteur ;
Mais, en fêtant la créature,
On rend hommage au Créateur.

Plus de règle austère !
Vivre heureux sur terre,
Chercher le bonheur,
C'est plaire au Seigneur !

Le Seigneur, par reconnaissance,
Leur donna filles et garçons.
Eux, saluaient chaque naissance
Par du travail et des chansons.

Toute la famille, en besogne,
Défricha ce sol sans pareil,
Et bientôt jaillit le bourgogne,
Vin fait d'amour et de soleil !

Foin des lois sévères !
S'il emplit nos verres,
C'est lui faire honneur
Que boire au Seigneur !

RESTONS JEUNES

AIR de l'Auteur des paroles.

On me dit que nous vieillissons,
Que malgré nos jeunes chansons
Il est temps d'être sages;
Qu'il ne faut pas être surpris
Si le temps fait nos cheveux gris
Et ride nos visages.

Plus de quarante ans sur nos fronts
Le temps a pu, sans trop d'affronts,
Poser sa main d'hercule;
Pour résister à ses efforts
Gardons nos cœurs ardents et forts,
Il faudra qu'il recule.

Sous la ride et les blancs cheveux
L'homme, au sang vif et généreux,
Peut conserver sa force.
Tout comme le vrai vin, le sang
Devient meilleur en vieillissant
Dans une bonne écorce.

N'ayons ni crainte, ni regrets,
Chantons le travail, le progrès,
La France fière et libre!
Jeune on reste, malgré les ans,
Tant que pour de nobles élans
On sent que son cœur vibre.

REGAIN D'AMOUR

AIR de l'Auteur des paroles *(Noté)*.

CHERCHE donc, mignonne,
Au fond de ton cœur,
S'il reste une fleur
De cette couronne
Que, sur nos printemps,
Effeuilla le temps.

Je sais bien, méchante,
Au regard charmant,
Que ton âme chante
Pour un autre amant.
Mais cet air si tendre
Qu'un soir je t'appris,
Je viens de l'entendre,
Et suis tout surpris...

Cherche donc, mignonne,
Au fond de ton cœur,
S'il reste une fleur
De cette couronne
Que, sur nos printemps,
Effeuilla le temps.

Je sais que, lui-même,
Mon cœur vagabond,
Partout où l'on aime
A fait plus d'un bond.
Mais d'une infidèle
Las de se venger,
Il revient près d'elle
Pour l'interroger.

Cherche donc, mignonne,
Au fond de ton cœur,
S'il reste une fleur
De cette couronne
Que, sur nos printemps,
Effeuilla le temps.

Tu réponds, superbe!
« Que tout doit finir,
« Que déjà croît l'herbe
« Sur mon souvenir. »
Mais avant qu'il meure,
Choisissons un jour
Pour revivre une heure
D'un regain d'amour!

Viens cueillir, mignonne,
Au fond de mon cœur,
La dernière fleur
De cette couronne
Que, sur nos printemps,
Effeuilla le temps!

LOUIS XIV

MOT DONNÉ.

AIR du *Sauvage*, de Pierre Dupont.

RÉPUBLICAIN, je dois ouvrir l'histoire
Pour vous chanter, de par les mots donnés,
Le plus grand nom et la plus haute gloire
Qu'on voit briller sur les fronts couronnés.
Soulevons donc, sans parti pris, ce règne
Dont bien et mal forment l'immense bloc;
Ce roi n'est pas de ceux que l'on dédaigne :
Louis Quatorze est taillé dans le roc !

Par lui la vieille monarchie
Devait éblouir et finir !
Par Quatre-vingt-neuf affranchie,
Vint la France de l'avenir.
Adieu donc, vieille monarchie !
Salut, France de l'avenir !

Le roi s'impose, et, malgré son jeune âge,
Il veut régner dès que meurt Mazarin ;
Le conquérant exige qu'à la nage,
L'épée aux dents, on traverse le Rhin.
Prince ou soldat, ce qui chauffait ses veines,
C'était alors le vieux sang des Gaulois ;
Palatinat, et vous, plus tard, Cévennes
Pourquoi souiller d'aussi vaillants exploits !

Par lui, la vieille monarchie
Devait éblouir et finir,
Par Quatre-vingt-neuf affranchie,
Vint la France de l'avenir.
Adieu donc, vieille monarchie !
Salut, France de l'avenir !

Partout surgit le grand, le beau, l'utile ;
La science aide un travail surhumain :
Pierre Riquet, à la France fertile,
Entre deux mers, ouvre un vaste chemin.
Tout refleurit ; art, commerce, industrie,
Grâce à Colbert, montent au premier rang ;
Mais le pouvoir a son idolâtrie :
Colbert s'efface et Louis seul est grand !

Par lui, la vieille monarchie
Devait éblouir et finir !
Par Quatre-vingt-neuf affranchie,
Vint la France de l'avenir.
Adieu donc, vieille monarchie !
Salut, France de l'avenir !

Sur mer, Duquesne a fait la France reine ;
Duguay, Jean-Bart, portent son pavillon ;
Sur terre, elle a Vauban, Condé, Turenne ;
L'Église entend Bossuet, Fénélon.
Forte, éloquente, elle est surtout lumière !
Parmi cent noms qui chauffent son foyer,
Elle a Corneille, et Racine, et Molière,
Que nous envie encor le monde entier !

Par lui, la vieille monarchie
Devait éblouir et finir !
Par Quatre-vingt-neuf affranchie
Vint la France de l'avenir.
Adieu donc, vieille monarchie !
Salut, France de l'avenir !

Nulle contrée, ô ma France bénie !
Ne vit jamais assemblage pareil.
Mais, confisquant ces rayons du génie,
Le roi Louis se fait le Roi-Soleil.
C'est vainement que tant d'orgueil éclate ;
Dieu des plus grands sait rabaisser le front ;
Ce roi si fier, rival d'un cul-de-jatte,
Prend en secret la veuve de Scarron !

Par lui, la vieille monarchie
Devait éblouir et finir !
Par Quatre-vingt-neuf affranchie
Vint la France de l'avenir.
Adieu donc, vieille monarchie !
Salut, France de l'avenir !

Et, c'en est fait des grandeurs surprenantes :
Le fanatisme a fait irruption.
Le roi, brisant le juste édit de Nantes,
Affaiblit tout : Travail et Nation.
Avoir Pascal, Descartes, Mallebranche,
Un d'Aguesseau, son éloquente voix,
Un La Fontaine à la raison si franche,
Pour n'écouter que le sombre Louvois !

Par lui, la vieille monarchie
Devait éblouir et finir !
Par Quatre-vingt-neuf affranchie
Vint la France de l'avenir !
Adieu donc, vieille monarchie !
Salut, France de l'avenir !

Louis vieillit ; Le Tellier le domine.
Au roi la France ayant livré ses droits,
Apprend trop tard que guerres et famine
Sont les présents même des plus grands rois.
Avec Louis, notre pays s'affaisse,
Et ce vieillard se lamente à genoux.
Mais c'est en vain qu'il prie et se confesse,
L'étranger vient, la famine est chez nous !

Par lui, la vieille monarchie
Devait éblouir et finir !
Par Quatre-vingt-neuf affranchie
Vint la France de l'avenir.
Adieu donc, vieille monarchie !
Salut, France de l'avenir !

Un géant seul pourrait finir l'ébauche
De ce long règne, et je ne suis qu'un nain ;
Car ce vieux roi, flétri par la débauche,
Redevient grand la veille de Denain.
Le prince Eugène et la sombre Allemagne,
Coalisés, venaient nous envahir :
« Partez, Villars, le roi vous accompagne,
« Avec la France, il faut vaincre ou périr ! »

Par lui, la vieille monarchie
Devait éblouir ou finir !
Par Quatre-vingt-neuf affranchie
Vint la France de l'avenir.
Adieu donc, vieille monarchie !
Salut, France de l'avenir !

Électrisé par cet élan sublime,
Villars, vainqueur, repousse l'étranger.
La paix d'Utrecht, enfin, comble l'abîme ;
Mais à quel prix ! mais après quels dangers !
Forte au début, la royauté caduque
Subit le sort de tout être mortel :
Elle n'est plus qu'une immense perruque,
Sur un front vide et toujours solennel.

Par lui, la vieille monarchie,
Devait éblouir et finir !
Par Quatre-vingt-neuf affranchie
Vint la France de l'avenir,
Adieu donc, vieille monarchie !
Salut, France de l'avenir !

Le grand roi meurt ; mais nul ne le regrette,
Et son tombeau qu'insultent les passants,
A Saint-Denis, la royale retraite,
N'est même pas suivi des courtisans !
Le peuple espère : il commence à comprendre
Que l'avenir n'est pas de ce côté ;
Le vrai bonheur, nous ne pouvons l'attendre
Que du travail et de la liberté !

Par lui, la vieille monarchie
Devait éblouir et finir !
Par Quatre-vingt-neuf affranchie
Vint la France de l'avenir.
Adieu donc, vieille monarchie !
Salut, France de l'avenir !

Saint avenir, toujours tu te rattaches,
Par des jalons, aux splendeurs du passé !
Le soleil luit, on ne voit plus ses taches ;
Le mal s'éteint, sous le bien effacé.
Et c'est ainsi sur l'océan des âges
Que l'œil humain, perçant la nuit des temps,
De ce long règne aux lumineux sillages,
Ne verra plus que les faits éclatants !

Laissant dans l'oubli nos misères,
Le progrès ne veut pour flambeau
Que ce qui fait les peuples frères :
Le bon, le bien, le grand, le beau !
Aimons donc, pour devenir frères,
Le bon, le bien, le grand, le beau !

UNE RÉCEPTION AU CAVEAU

(Celle de GARRAUD, de la Comédie-Française.)

AIR des *Trembleurs*.

CHER Garraud, mon camarade,
Puisque tu montes en grade
Retiens, comme une tirade,
Les conseils de ton parrain :
De ce Caveau séculaire
On t'a nommé titulaire;
Donc, tous les mois, pour nous plaire,
Apporte un nouveau refrain.

Mais dédaigne en politique
La virulente critique;
Sa rage rend frénétique
Qui veut n'être que moqueur.

Tel qui se croit la main sûre
Fait parfois, je te l'assure,
D'un seul trait, une blessure
Qui pénètre au fond du cœur.

Laisse la note plaintive;
En agréable convive,
Chante tout ce qui ravive,
Charme l'âme et plaît aux yeux.
Fais comme autrefois nos pères
Qui, dans nos banquets prospères,
Vidant lestement leurs verres,
Entonnaient des airs joyeux.

Ils avaient cet art suprême,
Pour intéresser quand même,
De rajeunir ce vieux thème :
Les amours et le bon vin.
Comme autrefois, c'est notoire,
Et quel que soit l'auditoire,
Qui sait aimer, qui sait boire,
Ne chante jamais en vain.

Mais Béranger inaugure
La forme à large envergure;
La chanson se transfigure,
Change son diapason.
Et du grand art limitrophe,
Venant d'un vrai philosophe,
On la voit, de strophe en strophe,
Élargir son horizon.

Dans cette sphère agrandie
Fais vibrer ta voix hardie ;
Cher Garraud, la Comédie
A façonné ton cerveau.
Tu pris la bonne filière :
Une muse familière,
De la maison de Molière,
Passe de droit au Caveau.

LA MISÈRE!

Tableaux.

AIR :

UNE mansarde délabrée
Close à peine et suintant l'eau ;
Une paillasse déchirée
Se pourrissant sur le carreau ;
Aux bras d'une femme amaigrie,
Grelotant, deux enfants fiévreux
Mordent sa mamelle tarie...
Le père est là, pleurant près d'eux.

Du travail! Du travail! Éteignons la misère;
Qui, tranquille aujourd'hui, peut se lever demain;
Et nous n'entendrons plus mugir le cri de guerre
Des soldats de la faim!

Le jour baisse, tout se fait sombre,
Le faubourg est silencieux;
Un homme s'y glisse dans l'ombre,
Tendant la main, baissant les yeux ;
Quelqu'un vient!.. Tout son corps frissonne;
Sa voix veut en vain supplier...
Son cœur a refusé l'aumône :
Mieux vaut mourir que mendier!

Du travail! Du travail! Éteignons la misère,
Qui, tranquille aujourd'hui, peut se lever demain;
Et nous n'entendrons plus mugir le cri de guerre
Des soldats de la faim!

Il tombe, épuisé, sur la pierre,
Son regard n'a plus rien d'humain;
Il n'a que ces mots pour prière :
Ma femme, mes enfants... du pain!...
Sur le pavé, mourant, il roule...
Son corps, par la roue, est brisé!
Et l'on entend dire à la foule :
« Ce n'est qu'un ivrogne écrasé!... »

Du travail! Du travail! Éteignons la misère,
Qui, tranquille aujourd'hui, peut se lever demain;
Et nous n'entendrons plus mugir le de guerre
Des soldats de la faim!

L'AMOUR AU CAVEAU*

AIR de *Philoctète.*

MOREAU nous dit de chanter les amours;
Il a raison! Aux amours faisons place!
Mettons Bacchus et Vénus face à face,
Buvons, aimons un peu, beaucoup, toujours!
Un chansonnier que la muse caresse
Porte les ans sans redouter l'affront,
Et, bien que chauve, il peut lever le front,
S'il a gardé dans son cœur la jeunesse!

MOREAU nous dit de chanter les amours;
A son appel que le Caveau réponde!
Puisque l'amour est la source féconde,
Buvons, aimons un peu, beaucoup, toujours!
Qu'il vienne à nous du ciel ou de la terre,
J'ai toujours soif de ce breuvage ardent;
Il n'est jamais pour moi trop abondant,
Car plus j'en bois, moins je me désaltère!

MOREAU nous dit de chanter les amours;
Chantons-les donc tendres, chastes ou libres,
De ce Caveau faisons vibrer les fibres,
Pour qu'il résonne un peu, beaucoup, toujours !
Chacun de nous ira chercher ses rimes
Dans ce qu'il a de plus puissant en lui ;
Si trop aimer semble un crime aujourd'hui,
Ne pas aimer est le plus grand des crimes !

Mais s'il est bon de chanter les amours,
L'amour de tous surpasse tous les autres ;
Il compte autant de martyrs que d'apôtres
Que l'on bafoue un peu, beaucoup, toujours !
Ah ! faisons mieux : pour que le jour se lève
Où tous leurs vœux seront réalisés,
A l'égoïsme opposons nos baisers,
Et, par l'amour, brisons enfin le glaive !

AIMONS-NOUS*

AIR : *La Grande Orgie*, de Béranger.

AIMONS, c'est le suprême bien :
Que l'on aime
Quand même!
S'il n'a pas l'amour pour soutien
L'homme en ce monde ne fait bien
Rien.

Aimons le vin.
Est-ce en vain
Que le soleil divin
A fait rougir la grappe.
Son chaud ferment
Rend aimant,
Ce seul médicament
Vaut tous ceux d'Esculape!

Aimons, c'est le suprême bien :
Que l'on aime
Quand même !
S'il n'a pas l'amour pour soutien
L'homme en ce monde ne fait bien
Rien.

Que notre essor
Prenne encor
La femme pour trésor,
Blonde, châtaine ou brune.
Mis aux abois
Par le choix
Aimons-les à la fois :
Mieux vaut trois que pas une !

Aimons, c'est le suprême bien :
Que l'on aime
Quand même !
S'il n'a pas l'amour pour soutien
L'homme en ce monde ne fait bien
Rien.

Chez nous au rang
Le plus grand
C'est l'amitié qui prend
La place solennelle.
On peut vieillir
Sans faiblir
Quand on a su cueillir
Cette fleur fraternelle !

Aimons c'est le suprême bien :
Que l'on aime
Quand même!
S'il n'a pas l'amour pour soutien
L'homme en ce monde ne fait bien
Rien.

Donc, aimez-vous,
Aimons-nous,
Ce sentiment chez tous
Elève et passionne !
Au genre humain,
Verre en main,
Enseignons le chemin
Qui mène ou tout rayonne !

Aimons c'est le suprême bien :
Que l'on aime
Quand même !
S'il n'a pas l'amour pour soutien
L'homme en ce monde ne fait bien
Rien.

Gloire et revers,
Dans nos vers,
Sont mots faux et pervers
Tant que le canon gronde !
Pour ranimer,
Pour charmer,
Que ces mots : Boire, Aimer,
Fassent le tour du monde !

Aimons, c'est le suprême bien :
Que l'on aime
Quand même !
S'il n'a pas l'amour pour soutien
L'homme en ce monde ne fait bien
Rien.

MA VICE-PRÉSIDENCE*

(Janvier 1877)

AIR de *la Femme à Barbe.*

Mes amis, j'ai tous les bonheurs,
Impossible que je le cache;
J'entre ce soir dans les honneurs,
Vous le voyez, on m'empanache.
Que l'on me parle avec égard,
Je serai président plus tard;
Et vice-président, en somme,
C'est bien la moitié d'un grand homme.

Ma foi, j'ai brûlé mes vaisseaux;
Je vais donc avoir des vassaux!
De votre président en herbe,
Messieurs, admirez la superbe :
J'ai l'esprit, la force et le verbe!

Je veux qu'on trouve mes chansons
Joyeuses, touchantes ou graves ;
Puis, quand je filerai des sons,
Qu'ils soient pour tous clairs et suaves.
Et que, sous chaque vers, enfin,
On souligne un mot juste et fin.
Si dans ma gorge un *chat* se glisse,
Pour l'étouffer, qu'on m'applaudisse !

Ma foi, j'ai brûlé mes vaisseaux ;
Je vais donc avoir des vassaux !
De votre président en herbe,
Messieurs, admirez la superbe :
J'ai l'esprit, la force et le verbe !

Puisque je vais le remplacer,
Il n'est plus rien, ce cher CLAIRVILLE ;
Mais d'un fauteuil peut se passer
Qui trône au théâtre, à la ville.
Puis on sait que chez nous, d'ailleurs,
Les fruits tombés renaissent fleurs,
Et que, n'ayant pas la pléiade,
Le Caveau créa la triade.

Ma foi, j'ai brûlé mes vaisseaux ;
Je vais donc avoir des vassaux !
De votre président en herbe,
Messieurs, admirez la superbe :
J'ai l'esprit, la force et le verbe !

Pour parler plus modestement,
Je ne crains rien pour cette année,
Où, dans un mutisme charmant,
Ma douce voix est enchaînée.
Mais pour les toasts, par quels émois
Je passerai, quand tous les mois,
Je devrai, bravant la critique,
Entonner le vers héroïque.

Ma foi, j'ai brûlé mes vaisseaux;
Je vais donc avoir des vassaux!
De votre président en herbe,
Messieurs, admirez la superbe :
J'ai l'esprit, la force et le verbe!

Mais ayons foi dans l'avenir;
S'il se montre pour moi sévère,
Je prendrai, pour me soutenir,
Du vieux Panard l'immense verre.
On dit que ce n'est pas en vain
Qu'on interroge le bon vin;
Or, si bien boire aide à la rime,
Je puis promettre du sublime.

Ma foi, j'ai brûlé mes vaisseaux;
Je vais donc avoir des vassaux!
De votre président en herbe,
Messieurs, admirez la superbe :
J'ai l'esprit, la force et le verbe!

ÉDOUARD PLOUVIER*

AIR : *Allons mon cœur, nous avons fait un rêve.*

(Édouard Plouvier et Arnaud).

Un écrivain dont le pays s'honore,
Esprit fécond et d'amour pénétré;
Tout imprégné du rose de l'aurore,
Un délicat, rêveur et fin lettré;
Un chevalier combattant pour la femme,
Un vrai poète, enfin, Édouard Plouvier!
Auteur comique et puissant dans le drame,
Il fut de plus un maître-chansonnier.

Que de couplets, de rondeaux, pour la scène
Il a rimés avec profusion,
Et dont l'accent toujours émeut, entraîne :
Avec le trait il a l'émotion.

Puis il chanta *Les Refrains du Dimanche,*
Duo d'amis, dont il fut le premier;
Là, par sa verve, à la fois tendre et franche,
Plouvier devint un maître chansonnier.

Dans ces *Refrains* paraît sa *Marguerite,*
Et ce n'est point la femme ni la fleur :
C'est un outil que faisait *crier vite*
Le bras d'acier du jeune corroyeur;
Car, aux *Français,* lorsque l'auteur débute,
Il n'est encor qu'un modeste ouvrier.
Début brillant! Mais depuis, quelle lutte
A dû subir ce maître chansonnier!

Vaincu souvent, mais restant sur la brèche,
A tout théâtre il arrache un succès.
Semant l'idée, une plume pour bêche,
Il fouille un sol dont son âme est l'engrais.
Ce sol, c'est l'art! Pour lui s'il fut fertile,
Plouvier, bien cher a payé son laurier :
Presque épuisé, traînant un front stérile,
On vit languir ce maître chansonnier.

Mais revenons à cette forme aimable,
Où de beaucoup Plouvier fut le vainqueur.
Pour les salons son œuvre est innombrable,
Du *Beau nuage* aux *Quatre Ages du Cœur.*
Et que de fois il calma la souffrance
De *l'Exilé,* du triste prisonnier :
Qui n'a chanté *Vers les rives de France,*
Ces vers touchants d'un maître chansonnier?

Dans son cœur fier *les Amours et les Haines*
Ont su trouver la vigueur et le feu;
Puis, délivré de ces terrestres chaînes,
Sa voix s'élève au *Livre du bon Dieu.*
Ah! si trop tôt sa carrière est finie,
Plouvier du moins ne meurt pas tout entier :
Il eut en lui des éclairs de génie,
Honorons donc ce maître chansonnier!

RACHEL

MOT DONNÉ

AIR :

DANS l'art séduisant du théâtre,
On voit, de loin en loin, surgir
Un talent qu'un peuple idolâtre
Avec transport vient applaudir.
Mais, moins heureux que le poète
Qui peut traverser l'avenir,
Aussi grand que soit l'interprète,
Avec lui tout devra finir.

Devant cette loi générale
Tomba plus d'une ambition!
Seule à cette règle fatale,
Rachel a fait exception.

Elle avait chanté dans la rue :
Le peuple eut son premier succès,
Puis, bientôt, elle est apparue
Sur ce vieux Théâtre-Français.
Rachel parle et sa voix réveille
L'espoir du grand, l'amour du beau :
Par elle, Racine et Corneille
Sortent triomphants du tombeau.

Sa puissance fascinatrice
S'exerçant sur qui l'écoutait,
Rachel semblait la créatrice
Des œuvres qu'elle interprétait.

Elle eut le geste, elle eut la flamme,
Elle eut, souveraine beauté,
Toutes les grandeurs de la femme :
Tendresses, fureurs, chasteté!
Et quand, dans sa fougue hardie,
Sculptant la muse au sombre attrait,
Clésinger fit sa Tragédie,
De Rachel ce fut le portrait.

Il fallait ce modèle rare,
A la fois pur, fier, émouvant,
Pour que d'un marbre de Carrare
Sortit ce chef-d'œuvre vivant.

Son âme était une fournaise
Qu'animait le souffle d'un dieu,
Quand déclamant la *Marseillaise*
Rachel mit tout Paris en feu.

TAYLOR INST. OXFORD

Mais au théâtre où l'on se donne
Ame et corps pour rester vainqueur,
Elle paya chaque couronne
Avec un morceau de son cœur !

Bien jeune elle a cessé de vivre,
Mais son souvenir est resté :
Et l'Art l'inscrivit sur le livre
Qu'il lègue à la postérité.

LES SIX ÉTAGES

Réponse à la chanson des *Étages,* de M. Pierre Richard.

AIR de *L'Ours et le Pacha.*

Mon cher Richard, ah! croyez-moi,
Le plus grand plaisir en ce monde,
C'est de sentir un doux émoi
Près d'une femme brune ou blonde;
C'est de pouvoir, malgré le temps,
Qui sur nous a fait son ravage,
L'aimer, et, tout comme à vingt ans,
Le lui prouver à chaque étage.

Mais à Paris, que de maisons,
Où l'on monte ju qu'au sixième!
Ce voyage en toutes saisons,
Serait d'une fatigue extrême!

Alors, l'habile voyageur
Sait joindre l'adresse au courage,
Pour faire un voyage meilleur
Il stationne à chaque étage.

A vingt ans on court au premier,
Et la course paraît si douce
Que les marches de l'escalier
Semblent recouvertes de mousse.
Au second on grimpe en chantant :
« L'amour est un léger bagage ! »
Le pied dispos, le cœur content,
On arrive au troisième étage.

Le troisième à peine est franchi
Qu'on se sent déjà moins ingambe.
Si le jarret n'a pas fléchi
La fatigue alourdit la jambe.
Pour paraître vaillant et fort,
En plein corridor on s'engage,
Mais ce n'est pas sans un effort
Qu'on touche au quatrième étage.

Si bien qu'il y soit préparé,
Et malgré l'ardeur qui l'entraîne,
Au cinquième, bon gré, mal gré,
Le plus vaillant reprend haleine.
Sous le prétexte de goûter
Tous les charmes du voisinage,
Ah ! que j'en ai vu s'arrêter
Même avant le cinquième étage !

Je me tais, sans avoir fini;
De trop entreprendre il en coûte!
Le choix du sujet m'a puni,
Et ma muse me laisse en route.
L'insolente a dit, sans façon,
Que Richard et moi sommes d'âge
A ne plus prendre une maison
Où l'on monte au sixième étage.

L'EXPOSITION DE COMPIÈGNE*

(Août 1877)

IMPROVISATION

AIR : *Les Deux Sœurs de Charité,* de Béranger.

POUR Compiègne
C'est un nouveau règne,
Admirons dans ses vieux remparts,
Science, Industrie et Beaux-Arts.

Ancienne ville féodale,
Royale, impériale après,
C'eût été jadis un scandale
D'y voir ce temple du Progrès.

Sur les terrains de la couronne,
Qui donc eût dressé ce portail
Sous lequel un jury couronne
Tous les lauréats du Travail ?

Pour Compiègne
C'est un nouveau règne,
Admirons dans ses vieux remparts,
Science, Industrie et Beaux-Arts.

C'est ainsi que tout se transforme.
C'est pourquoi ne dédaignons rien ;
Ce serait une faute énorme
D'oublier du passé le bien.
Faisons que ce qui nous divise
Dans un baiser soit effacé.
La République a pour devise :
Honneur aux gloires du passé !

Pour Compiègne
C'est un nouveau règne,
Admirons dans ses vieux remparts,
Science, Industrie et Beaux-Arts.

Par le travail tout se nivelle;
Le travail est béni de Dieu.
Nous touchons à l'ère nouvelle;
Travaillons! Tout le reste est peu.
Et puisque aujourd'hui notre France
Par le seul progrès est conduit,
Entre nous plus de différence :
L'homme vaut selon qu'il produit.

Pour Compiègne
C'est un nouveau règne,
Admirons dans ses vieux remparts,
Science, Industrie et Beaux-Arts.

Fêter le travail nous rassure;
Récompensons tous les efforts,
Du pays fermons la blessure,
Redevenons vaillants et forts!
L'ouvrier, le savant, l'artiste
Dans ces concours viennent s'unir :
A l'examen ce qui résiste
Sert de jalon pour l'avenir.

Pour Compiègne
C'est un nouveau règne,
Admirons dans ses vieux remparts,
Science, Industrie et Beaux-Arts.

Dans l'antique cité gauloise,
Qui se nommait Carlopolis,
Dont les flancs se baignent dans l'Oise
Et qui fut fière de ses lys,
Aux chefs-d'œuvre de l'industrie
Mêler la science et l'art pur,
C'est apporter à la Patrie
Son contingent d'or et d'azur!

Pour Compiègne
C'est un nouveau règne;
Admirons, dans ses vieux remparts,
Science, Industrie et Beaux-Arts.

MON MANIFESTE*

(Janvier 1878)

AIR de la *Femme à Barbe.*

MESSIEURS, je suis républicain,
Cela ne surprendra personne;
Vous ne craignez donc d'un Tarquin
Ni le glaive, ni la couronne.
Mais, sachant que l'on peut avoir
L'esprit de vertige au pouvoir,
Et qu'en devenant chauve on aime
A se coiffer d'un diadème,

Je jure ici que mon orgueil
A pour limite ce fauteuil.
Je m'y pose, simple et modeste,
Prenant ces mots pour manifeste :
Pour un an j'y suis, et j'y reste!

En janvier, votre président
Doit vous apporter un message.
Moi, j'en ai deux, c'est plus prudent;
La prudence est le lot du sage.
Dans le premier, avec fierté,
Je soutiens mon autorité;
Au second je suis démocrate;
Vous le prendrez si l'autre rate.

Quoi qu'il en soit, tout mon orgueil
A pour limite ce fauteuil;
Je m'y pose, simple et modeste,
Prenant ces mots pour manifeste :
Pour un an j'y suis, et j'y reste!

Mieux vaut revenir, je le crois,
Au régime parlementaire,
Puisqu'il nous donne tous les droits,
Excepté celui de nous taire.
Car tous les mois les orateurs
Doivent apparaître en chanteurs.
Je veux dire : Il faut que tous chantent,
Et non pas que tous nous enchantent.

Moi-même, ayant bon pied, bon œil,
Emplissant ce large fauteuil,
Plus d'une fois, c'est manifeste,
Quand j'appelle ma voix *céleste,*
L'ingrate dans mon gosier reste!

Chantant bien ou mal, mon seul vœu,
C'est que, libres, tous puissent dire,
Même en se taquinant un peu,
Le mot qui fait rire ou sourire.
Qu'importe que Duvelleroy
Avec l'i grec chante son roy,
Si moi, son filleul, je réplique
En acclamant la République.

Chacun sa joie et son orgueil,
Et c'est pourquoi, de ce fauteuil,
Je dis : République modeste,
Qu'on t'accueille ou que l'on proteste,
Sois douce, aimable, et surtout... reste !

VIVE LE PRINTEMPS

AIR de *Manon*, de Collignon.

VOICI le printemps! Au fond de mon âme,
Se réveille enfin l'amour endormi.
Tout, dans la nature, ô soleil! t'acclame;
Ce qui languissait, d'espoir a frémi.
Et je te retrouve encor plus charmante,
Et ta vue émeut ma tête et mon cœur,
Je redeviens jeune et toi plus aimante,
L'amour, c'est donc vrai, du temps est vainqueur.

Vive le printemps! Il met tout en fête,
Nos fronts argentés semblent tout surpris;
Mais tant que le cœur emporte la tête
Que font après tout quelques cheveux gris?

Voici le printemps ! Il a fait renaître
L'amour qui semblait, pour tous deux, perdu.
A ses chauds rayons ouvrons la fenêtre,
Nos cœurs à l'amour qui nous est rendu.
Tant que nous sentons, en pleine lumière,
Nos cœurs amoureux battre à l'unisson,
Ne regrettons pas notre ardeur première :
L'air a pu changer, mais pas la chanson.

Vive le printemps ! Il met tout en fête,
Nos fronts argentés semblent tout surpris ;
Mais tant que le cœur emporte la tête,
Que font après tout quelques cheveux gris ?

Voici le printemps, et le bois superbe
Attire déjà les oiseaux chanteurs,
Et la violette apparaît sous l'herbe
Pour jeter dans l'air ses douces senteurs.
Déjà le soleil embrase la terre ;
Sous les chauds baisers de ces amoureux,
Tout est volupté, caresse et mystère :
Entre terre et ciel, faisons donc comme eux !

Vive le printemps ! Il met tout en fête,
Nos fronts argentés semblent tout surpris ;
Mais tant que le cœur emporte la tête
Que font après tout quelques cheveux gris ?

LA MOUETTE*

MOT DONNÉ

AIR :

Si l'aigle fixe le soleil,
Moi, je sais braver la tempête.
Je suis un voilier sans pareil;
Dans l'air jamais rien ne m'arrête.
C'est ainsi que l'on voit souvent
Petit corps porter grand courage,
L'aigle fuit les fureurs du vent,
Quand moi je fais face à l'orage.

Je ne suis pas le roi de l'air,
Je suis la petite mouette;
Mais, quand je plane sur la mer,
Dans l'ouragan noir et l'éclair,
Hardiment, je lève la tête!

Fréquentant le bord des îlots,
Et des océans le rivage,
Au besoin je coupe les flots,
Mes pieds sont palmés pour la nage.
Pour la pêche au vol, j'ai l'œil sûr;
Mon bec tranchant a pour curée
Tout ce que la mer, comme impur,
Rejette au flux de sa marée.

Je ne suis pas le roi de l'air,
Je suis la petite mouette;
Mais, quand je plane sur la mer,
Dans l'ouragan noir et l'éclair,
Hardiment, je lève la tête!

Je chasse entre le ciel et l'eau;
Je poursuis l'insecte qui passe;
Là, sous l'horizon, s'il fait beau,
Je suis comme un point dans l'espace.
En tout temps, sous tous les climats,
Je vole haut, plane ou m'élance;
Parfois, sur la vergue des mâts,
Je me repose ou me balance.

Je ne suis pas le roi de l'air,
Je suis la petite mouette;
Mais, quand je plane sur la mer,
Dans l'ouragan noir et l'éclair,
Hardiment, je lève la tête!

Pour mes œufs — il faut bien nicher :
Les oiseaux ont des lois communes, —
Je prends les fentes d'un rocher,
Ou le sable mouvant des dunes.
Même alors je séjourne peu,
Car je crains tant la solitude
Que, tournoyant sous le ciel bleu,
Je n'apparais qu'en multitude !

Je ne suis pas le roi de l'air,
Je suis la petite mouette ;
Mais, quand je plane sur la mer,
Dans l'ouragan noir et l'éclair,
Hardiment, je lève la tête !

Un savant, qu'on a cru profond,
Me dit lâche, ignoble et vorace.
Trop légèrement on confond
Avec ses chefs toute une race.
Les goëlands sont des vautours ;
Mais moi, je suis si peu cruelle
Que pour les matelots, toujours,
Des mers je serai l'hirondelle.

Je ne suis pas le roi de l'air,
Je suis la petite mouette ;
Mais, quand je plane sur la mer,
Dans l'ouragan noir et l'éclair,
Hardiment, je lève la tête !

Je ne veux pourtant pas cacher
Que je suis gourmande et colère.
Est-ce à l'homme à le reprocher,
Lui, qui boit tant... et fait la guerre ?
Oui, je babille avec fracas,
Et j'ai les amours passagères;
Mais l'homme a bien ses avocats...
Et même des femmes légères!

Je ne suis pas le roi de l'air,
Je suis la petite mouette;
Mais, quand je plane sur la mer,
Dans l'ouragan noir et l'éclair,
Hardiment, je lève la tête!

Tout, depuis la création,
Reçoit de la Cause première
En ce monde une mission;
Tout est Moyen, Force ou Lumière.
Par mon vol rapide et mes cris,
J'apporte aux marins des présages ;
Et mes destins sont accomplis
Si j'épargne quelques naufrages!

J'ai ma mission dans les airs :
J'annonce aux marins la tempête;
Et, dans l'immensité des mers,
Le vent, la foudre et les éclairs
Passent impuissants sur ma tête!

LA MÈRE EST TOUT!

AIR : *Le Fil de la Vierge* (Scudo).

SUR mon front dénudé, l'âge marque sa trace,
Sans m'affliger.
Pourtant de ma jeunesse un souvenir qui passe
Me fait songer.
Et mon cœur se remplit d'une pensée amère,
Et j'ai besoin
De te parler encor, ma bonne et vieille mère,
Hélas! si loin.

Quand le ciel nous reprend qui nous donna la vie,
Cruel adieu!
On dit, se consolant, celle qui m'est ravie
Est près de Dieu.
On choisit sa compagne, on lui donne, on lui livre,
Et sans remords,
Tout son cœur! C'est la loi, l'homme ne peut pas vivre
Avec les morts.

Mais arrive à son tour un enfant que l'on aime,
Jour attendu!
Il grandit sous nos yeux; alors paraît suprême
L'amour perdu.
Cet amour maternel, indulgent et sublime
De tout vainqueur,
Qui, voyant le danger, eût, pour combler l'abîme,
Jeté son cœur!

Alors tout assombri, tristesse non sans charmes,
Pour le bénir,
On retourne au passé, même à travers des larmes,
Doux souvenir!
L'amour descend, dit-on, mais on fait qu'il remonte,
Et, plein d'émoi,
On dit : Je t'oubliais, ô mère, quelle honte!
Pardonne-moi!

Le père a, pour marquer sa place dans notre âme,
Son mâle accent;
Le père est la raison, la mère c'est la flamme,
C'est notre sang.
Pour l'enfant, disons-le, ce qu'il trouve en son père,
Toujours, partout,
C'est l'ami dévoué, c'est l'appui tutélaire :
La mère est tout!

CE N'EST PAS ASSEZ

—

MARIVAUDAGE

AIR de *Mon âge* (Noté).

Musique nouvelle de Darcier (Heugel).

C'EST vrai ! Pour moi vous êtes laide,
Mais non pas laide à faire peur,
Car vous avez, je le concède,
Le teint d'une entière blancheur.
Sur votre cou, votre visage,
Je vois deux signes bien placés,
Mais il m'en faudrait davantage...
Deux signes ce n'est pas assez,
Non, pour moi, ce n'est pas assez.

Je sais que votre chevelure,
Dont le blond est clair et soyeux,
Encadre bien votre figure
Qu'éclaire le jais de vos yeux.
Ces cheveux, que chacun admire,
Sur vos genoux tombent tressés,
Ils sont trop longs, pourrait-on dire...
Mais ils ne le sont pas assez,
Non, pour moi, ce n'est pas assez.

N'allez point croire que je raille ;
Je sais qu'en vous, tout à la fois,
Fine et cambrée est votre taille,
Qu'elle tiendrait dans mes dix doigts.
Plus légère que les gazelles,
Quand aux bois vous vous élancez,
Vos petits pieds semblent des ailes...
Ils sont petits, mais pas assez,
Non, pour moi, ce n'est pas assez.

Comme une blanche fleur dans l'herbe,
Eclose aux rayons du printemps,
Je sais qu'on vous trouve superbe,
Dans l'éclat de vos dix-huit ans ;
Ce rayon de votre jeunesse,
Sur mes quarante ans bien passés,
Glissent sans que mon cœur renaisse ..
Vous brillez donc, mais pas assez,
Non, pour moi, ce n'est pas assez.

Il me servirait peu, sans doute,
D'avoir pour vous un tendre émoi,
De l'amour vous prenez la route,
Elle va se fermer pour moi.
On dirait que cela vous touche,
Vos regards sont embarrassés,
Votre front effleure ma bouche,
C'est bien, mais ce n'est pas assez,
Non, pour moi, ce n'est pas assez.

Or, de tout ce marivaudage,
Savez-vous ce qu'il arriva?
Malgré la différence d'âge,
Un soir, ensemble on les trouva.
Lui, disait, le cœur plein d'ivresse :
« Enfin mes vœux sont exaucés ! »
Elle, répondait, la traîtresse :
« C'est bien, mais ce n'est pas assez...
« Non, pour moi, ce n'est pas assez ! »

SUR UN BON PIED*

AIR : *A genoux devant le Soleil.*

MES chers amis, c'est la coutume,
Quand on est membre du Caveau,
N'importe où, même avec un rhume,
Il faut chanter, et du nouveau.
Président de ce joyeux temple,
Depuis notre banquet dernier,
Je dois, ici, prêcher d'exemple
Pour me mettre *sur un bon pied.*

Ma muse est une fleur sur *tige;*
Aux moindres dédains *transparents*
Elle perdrait force et prestige,
Mais vous n'êtes pas des *tyrans.*
Vous prendrez pitié de sa peine,
Et, par malheur, si son gosier
Perdait ou le *fil* ou l'*haleine,*
Remettez-la *sur un bon pied.*

De votre Chambre syndicale
Je vois le dîner copieux
Et tous ces plats, que rien n'égale,
Comme un *vernis* brille à vos yeux.
A votre goût je me conforme,
Car ces plats de votre métier
Seront, quelle que soit leur *forme,*
Toujours servis *sur un bon pied.*

Mais qui mange bien doit bien boire,
Sans pourtant *marcher* de travers;
Un vrai buveur doit, pour sa gloire,
Éviter de pareils *revers.*
A chaque bouteille nouvelle,
Ne faisons jamais de *quartier,*
Et, sans *rompre d'une semelle,*
Maintenons-nous *sur un bon pied.*

Souvent la plus petite cause
A produit le plus grand effet :
Bien *chaussé,* qui voit tout en rose
Languit dans un soulier mal fait.
Voyez en*cor* tout ce qu'amène
Le trop court ou l'étroit soulier?
Pour le bien de l'espèce humaine
Remettez-la *sur un bon pied.*

Au dessert chantons la Patrie,
Vous êtes ses *braves* enfants;
Et qu'à tous, complète et guérie,
Elle ouvre ses bras triomphants.

Dans l'intérêt de notre histoire,
Il faut chausser mieux le troupier;
Que désormais à la victoire
Il aille au moins *sur un bon pied.*

Donc, je garderai souvenance,
Amis, de votre bon accueil,
Et de tous ces vieux vins de France
Que je n'ai pas bus sans orgueil.
N'en versez plus, je vous conjure;
Ne fût-ce que pour mon portier,
Je veux, par *compas* et *mesure,*
Rentrer ce soir *sur un bon pied.*

SOUVENIRS SUR UN VIEIL AIR*

AIR : *Ma vieille tante Marguerite.*

MES amis, de notre jeunesse,
Vous le savez tous comme moi,
Qu'un souvenir en nous renaisse,
Et nous voilà tout en émoi.
Souvenirs de joie ou de larmes,
Vous revenez toujours vainqueurs,
Car le passé répand ses charmes
Même sur le plus froid des cœurs.

Ce n'est pas sans mélancolie
Qu'ainsi nous allons voyager,
Et, loin du présent qu'on oublie,
Dans le temps enfui nous plonger.

Pour moi, c'est droit au vieux collège
Que vont mes souvenirs lointains :
Là, je fis des boules de neige,
Bien plus que de thèmes latins.

Puis, j'entrevois l'endroit étrange
Où, tout d'abord, mon cœur parla.
Était-ce un palais, une grange ?
Qu'importe ! l'amour était là.
C'était la robuste Nanette,
Vénus de la paille et du foin ;
Ce fut ma première conquête,
Mon cœur lui doit un petit coin.

Vint le regard d'une comtesse,
Qui, sur moi, jeune plébéien,
En tombant comme une caresse,
Me sembla le suprême bien.
Puis, le doux baiser d'une blonde,
Baiser timide et virginal,
Qui fit sa place plus profonde
Dans le ciel de mon idéal.

Et ces vieux amis qu'on regrette,
Qu'on disputait de leur vivant,
Et qu'une émotion secrète,
En nous rappelle si souvent.
Enfin des riens : un mur d'église,
Un vieux moulin, le coin d'un parc ;
En plein cœur tout cela nous vise,
Quand c'est le passé qui tient l'arc.

Ce soir, ma chanson, elle-même,
N'est qu'un prétexte pour rimer
Sur un vieil air que mon cœur aime,
Et qui toujours sait me charmer.
Tous les autres sont éphémères,
Près de ce chant qui m'a bercé,
Car ce que nous chantaient nos mères,
Par rien ne peut être effacé.

VA JUSQU'AU BOUT!*

AIR : *Les Cinq Codes que je me flatte.*

Il est des jours dans cette vie
Où tout est sombre autour de soi;
Où rien ne nous faisant envie,
On languit sans force et sans foi.
Notre âme alors, triste et muette,
Semble se détacher de tout.
Heureux quand une voix secrète
Nous dit : « Ami, va jusqu'au bout! »

Va jusqu'au bout! cette parole
Puisse-t-elle te ranimer;
C'est la voix sainte qui console
Et dit : « Tu peux encore aimer!

« Courage! et ferme tes blessures,
« Ne prends pas le monde en dégoût;
« Il est encor des âmes sûres,
« Pour les trouver, va jusqu'au bout! »

Va jusqu'au bout! et sois sincère
En amour, comme en amitié;
Si cet amour n'est qu'éphémère,
Ne t'abandonne qu'à moitié!
Mais si l'amitié te demande
Un peu d'abord, et puis beaucoup,
Que ton cœur jamais ne marchande,
Sans hésiter, va jusqu'au bout!

Va jusqu'au bout! prends pour égide
Le devoir! Et suis son chemin!
Mais, croyant n'être que rigide,
Ne te montre pas inhumain.
Le pardon, c'est la joie immense!
On se grandit quand on absout.
Dans le sentier de la clémence,
Va, sans crainte, et va jusqu'au bout!

Va jusqu'au bout, en ligne droite;
Si même, n'étant pas compris
Par des gens froids, à vue étroite,
Ton cœur s'écroulait en débris,
Refais des lambeaux de ton âme
Un nouveau foyer; puis, debout,
Tant que l'amour du vrai t'enflamme,
Va, sans haine, et va jusqu'au bout!

Va jusqu'au bout! mais, comme Horace,
Ceignant ton corps d'un triple airain,
Pour les sots, fais que ta cuirasse
Soit trempée au plus froid dédain!
Place si haut ton âme fière
Qu'on puisse la voir de partout,
Et, le front en pleine lumière,
Sans t'arrêter, va jusqu'au bout!

LES LAMENTATIONS D'UN PRÉSIDENT

(Janvier 1878)

AIR : *Dis-moi donc, mon p'tit Hippolyte?*

TOUT n'est pas rose dans la vie
Pour celui qui monte aux honneurs ;
De gloire n'ayez point l'envie,
Vous qui goûtez tous les bonheurs !
J'avais une existence douce
Qui s'écoulait sans accident ;
Mais que de pierres dans ma mousse
Depuis qu'on m'a fait Président !

Ma femme n'était point coquette
Quand j'étais simple citoyen ;
Fort modeste était sa toilette,
Et ma bourse s'en trouvait bien.
Elle a pris velours et dentelle,
Tout un faste sans précédent :
« Rien n'est trop beau, répète-t-elle,
« Pour la femme d'un Président. »

Au domino, si je repose
De ses fatigues mon cerveau,
Pour peu que je manque ma pose
On s'écrie : « Il pense au Caveau ! »
Et si quelqu'un tempête ou peste,
C'est mon partenaire : il prétend
Qu'en main le double six me reste
Depuis qu'on m'a fait Président.

Chaque nuit j'ai de l'insomnie,
J'éprouve d'étranges émois,
Car je dois avoir du génie
Pour le moins une fois par mois.
Quand on n'en a pas l'habitude,
Entre nous, c'est un incident
Qui donne de l'inquiétude,
Croyez-en votre Président.

Président de la République,
Ce poste vaut mieux que le mien ;
Là, par devoir, la loi l'explique,
Ne rien faire c'est faire bien.
Mais s'il faut que l'homme s'efface,
Il lui reste un droit cependant :
Le droit béni de faire grâce...
Que ne suis-je ce Président !

RAPPORTE-NOUS DU SOLEIL*

(Avril 1878)

AIR des *Maris ont tort.*

A nos agapes, infidèle,
C'en est donc fait, tu pars demain,
Cher Piesse, l'Afrique t'appelle;
Va donc, le crayon à la main,
Pointer chaque nouveau chemin!
Tu pars avec plus d'assurance
Pour le Cap que moi pour... Corbeil.
Piesse, emporte des vins de France,
Mais rapporte-nous du soleil!

Depuis peu la terre se penche,
Par trop vers le septentrion;
Et sur nous la neige s'épanche,
Hélas! avec profusion,
Quand devrait luire un chaud rayon.

Frileux, pour fuir cette souffrance,
Tu vas sous un ciel sans pareil.
Piesse, emporte des vins de France,
Mais rapporte-nous du soleil!

La tête haute et sans perruque,
Tu portes soixante printemps;
Aussi pour toi je crains l'eunuque;
Tes sens sont encor palpitants,
Et les harems toujours tentants.
Pour vaincre, dans cette occurrence,
Il te faut suivre mon conseil :
Piesse, emporte des vins de France,
Mais rapporte-nous du soleil!

Pars donc, voyageur intrépide,
Conquérir pour tous du nouveau;
Patiemment refais ton Guide,
Mais, pour délasser ton cerveau,
Songe à tes amis du Caveau!
S'il est vieux, ce mot : *remembrance*,
C'est lui qui tient l'âme en éveil.
Piesse, emporte des vins de France,
Mais rapporte-nous du soleil!

Dans la contrée où tout flamboie,
Au souffle du tropique ardent;
Amasse donc chaleur et joie,
Et reviens-nous sans accident
Avec un cœur surabondant!

C'est notre vœu, notre espérance;
Au retour du pays vermeil,
Nous t'offrirons des vins de France,
Mais rapporte-nous du soleil!

LE TRAVAIL ET L'EXPOSITION

(1878.)

Le glaive brisera le glaive,
Et du combat naîtra l'amour.
(Pierre Dupont.)

Air : *Le peuple est roi.*

Musique nouvelle de François Huot (Labbé).

Sans le soleil que deviendrait la terre?
Un monde éteint dans notre immensité.
Sans le travail, sa flamme salutaire,
Tout s'éteindrait dans notre humanité.
Aussi Paris, ayant ouvert sa porte
Aux travailleurs, qu'il appelle en champ clos,
Tous sont debout, et chaque peuple apporte
Sous ses efforts tous les chefs-d'œuvre éclos.

Par le travail tout prospère et s'élève.
Par nos chansons, préparons le grand jour
Où le travail aura brisé le glaive;
Car du travail naîtra l'amour!

Par le travail la terre ensemencée
Nous offre à tous le pain, le vin, les fleurs;
Par le travail s'élargit la pensée,
Et dans l'espoir s'effacent nos douleurs.
Sans le travail l'homme abaissé se traîne.
Ce n'est pas tout d'avoir la liberté;
Le travail seul donne à la race humaine
Ces deux vertus : courage et dignité.

Par le travail tout prospère et s'élève.
Par nos chansons, préparons le grand jour
Où le travail aura brisé le glaive;
Car du travail naîtra l'amour!

L'universelle et puissante industrie
Lève aujourd'hui son drapeau glorieux.
Pas d'égoïsme, et pour notre Patrie
Qu'un vain orgueil n'aveugle pas nos yeux!
C'est le travail qui doit régir le monde;
Par le progrès au bonheur il conduit.
Gloire au travail, c'est la source féconde :
Un peuple est grand selon ce qu'il produit.

Par le travail tout prospère et s'élève.
Par nos chansons préparons le grand jour
Où le travail aura brisé le glaive;
Car du travail naîtra l'amour!

N'ayons donc plus de fratricides guerres.
Que vivre unis soit notre seul orgueil.
Tous les pays deviennent solidaires;
Le deuil de l'un met les autres en deuil.
Ah! que demain, dans ce combat sans larmes,
Art et travail enflamment tous les cœurs,
Et, n'ayant plus que des outils pour armes,
Que les vaincus embrassent les vainqueurs!

Par le travail tout prospère et s'élève.
Par nos chansons, préparons le grand jour
Où le travail aura brisé le glaive;
Car du travail naîtra l'amour!

UN RAYON DE SOLEIL

(Mars 1880)

AIR : *Non licet omnibus adire Corinthum,* de Brousmiche.

HIER, sous le ciel gris, tout était sombre et triste,
Les arbres dénudés et le ciel sans couleur;
Aujourd'hui tout s'éclaire et, comme une améthyste,
Dans une touffe verte apparaît une fleur.
Ce changement subit nous émeut, nous étonne;
Après ce long repos, c'est un bien doux réveil!
Le sol se couvre d'herbe et le lilas boutonne,
Qui donc fit ce miracle? Un rayon de soleil.

Hier, tout languissait dans le bois solitaire,
On n'entendait pas même un seul oiseau chanteur;
Aujourd'hui la fauvette a cessé de se taire,
La violette exhale une douce senteur;

L'horizon s'élargit, l'hiver enfin s'achève;
Sous un air attiédi tout est mis en éveil;
Dans les arbres, déjà, monte, en craquant, la sève;
Qui donc fit ce miracle? Un rayon de soleil.

Hier, j'allais sans but, l'âme mélancolique,
Portant des jours vécus le poids déjà bien lourd;
Aujourd'hui, tout me semble aimable et poétique,
Aux appels du printemps pourrait-on rester sourd?
C'est que le renouveau, dans nos âmes pénètre,
Y faisant resplendir son chaud rayon vermeil,
Et que j'ai, ce matin, en ouvrant ma fenêtre,
Vu dans vos yeux, Madame, un rayon de soleil.

AUTOMNE ET PRINTEMPS

Air de l'Auteur des paroles.

En tout temps, la nature est belle
Et doit plaire aux cœurs comme aux yeux ;
Qui sait chercher, découvre en elle
Plus d'un attrait mystérieux.
Mais il ne faut pas qu'on s'étonne
Si, simple rimeur de chansons,
J'aime avant tout le rouge automne
Et le printemps aux verts buissons.

Gai printemps, doux automne,
Généreuses saisons,
Emplissez mon cœur de chansons,
Emplissez de raisins ma tonne !

L'été, les plaisirs sont sans nombre :
Pour tous, quel charme ont les forêts!
Les rêveurs y vont chercher l'ombre,
Les amants, les sentiers discrets.
Pour moi, quand, traversant la plaine,
J'aspire les senteurs du foin,
Si d'espoir j'ai mon âme pleine,
C'est que l'automne n'est pas loin.

Gai printemps, doux automne,
Généreuses saisons,
Emplissez mon cœur de chansons,
Emplissez de raisins ma tonne!

L'hiver a les bruyantes veilles,
Du coin du feu le doux plaisir,
Et sous la neige, des merveilles
Que l'artiste cherche à saisir.
Mais le printemps a des effluves
Qui retrempent cœurs et cerveaux,
Et l'automne a d'immenses cuves
Où fermentent les vins nouveaux.

Gai printemps, doux automne,
Généreuses saisons,
Emplissez mon cœur de chansons,
Emplissez de raisins ma tonne!

Quand, dans la nature superbe,
Tout fraternise incessamment;
Quand, du chêne immense au brin d'herbe,
Tout est joie et tressaillement,

De la nature soyons dignes,
Il est temps de nous transformer,
Ne versons que le sang des vignes
Qui nous fait chanter, boire, aimer !

Gai printemps, doux automne,
Généreuses saisons,
Emplissez mon cœur de chansons,
Emplissez de raisins ma tonne !

CLAIRVILLE *

AIR :

MES amis, trêve à nos douleurs;
Ne jetons que des fleurs
Sur celui qui nous quitte !
Ainsi le veut l'arrêt du sort.
Chacun doit à la mort
La dette qu'il acquitte.
Donc, sans crainte,
Plus de plainte,
Tous nos pleurs seraient superflus;
Voix vibrante,
Caveau chante,
Pour fêter l'ami qui n'est plus !

De Clairville,
Par la ville,
On entend passer un refrain;
Et le rire
Qu'il inspire
A bientôt chassé le chagrin!

C'était un joyeux compagnon;
Il doit son gai renom
A sa verve féconde.
Aujourd'hui, demain, comme avant,
Son chant, toujours vivant,
Va réjouir le monde.
Si, folâtre,
Au theâtre
Il fut léger, même égrillard,
Pour nous plaire,
Il sut faire
Preuve ici de savoir et d'art.

De Clairville,
Par la ville,
On entend passer un refrain;
Et le rire,
Qu'il inspire
A bientôt chassé le chagrin!

Il savait que par un couplet,
On peut être au complet
Artiste et philosophe;
Aussi, quoique improvisateur,

Souvent avec lenteur
Il caressait la strophe.
Parfois même
Un problème
Bien abstrait vint à son cerveau ;
Sans enflure,
Par l'allure,
Il en fit un chant du Caveau.

De Clairville,
Par la ville,
On entend passer un refrain ;
Et le rire
Qu'il inspire
A bientôt chassé le chagrin !

« Mourir n'est que changer de lieu,
Disait-il, car, si Dieu
Créa tant de planètes,
C'est pour nous les faire habiter ;
Et, pour les mériter,
Soyons gais, bons, honnêtes !
Que la muse
Nous amuse
Sans prendre des airs solennels ;
Qu'on se raille,
Se chamaille,
Mais restons toujours fraternels ! »

De Clairville,
Par la ville,

On entend passer un refrain;
Et le rire
Qu'il inspire
A bientôt chassé le chagrin!

Un jour nous le retrouverons,
Alors nous lui dirons :
Salut, ô notre maître!
Nous t'avons souvent regretté
Mais aux jours de gaîté
Nous te faisions renaître.
Par ta rime,
Qui ranime,
Toujours franche, un peu sans façon,
Sais-tu comme
On te nomme?
Simplement : « Roi de la Chanson! »

De Clairville,
Par la ville,
On entend passer un refrain;
Et le rire
Qu'il inspire
A bientôt chassé le chagrin!

PAS D'ABSTENTION*

CHANT DE VOTE

AIR de la Ronde des *Compagnons du Tour de France*,
Musique de Darcier (Labbé).

DEBOUT, fiers enfants de la France !
L'urne, aujourd'hui, pour tous vient de s'ouvrir;
Le vote, c'est notre espérance,
La loi, la force et l'avenir.
C'est par le vote, amis, qu'on peut tout obtenir,
C'est en votant, Français, qu'il faut tout conquérir !

Puisqu'il faut être ou ne pas être,
Qui nous parle de s'abstenir ?
Quand d'agir un peuple est le maître,
Se reposer serait finir.
Sans écouter des raisons vaines,
Au vote, et pas d'abstention !
Faisons circuler dans ses veines
Le sang dont vit la nation !

Debout, fiers enfants de la France !
L'urne aujourd'hui, pour tous vient de s'ouvrir;
Le vote, c'est notre espérance,
La loi, la force et l'avenir.
C'est par le vote, amis, qu'on peut tout obtenir,
C'est en votant, Français, qu'il faut tout conquérir !

Elle est loin, cette triste époque
Où le maître disait : Je veux!
Lorsque le pays nous convoque,
Exprimons franchement nos vœux.
Des villes, hameaux et villages
Emportant notre bulletin,
Hommes libres de tous les âges,
Accourons en foule au scrutin !

Debout, fiers enfants de la France !
L'urne, aujourd'hui, pour tous vient de s'ouvrir;
Le vote, c'est notre espérance,
La loi, la force et l'avenir.
C'est par le vote, amis, qu'on peut tout obtenir,
C'est en votant, Français, qu'il faut tout conquérir !

Quand, en pleurs, la Mère-Patrie
Criait : Venez me protéger
Contre la couronne flétrie
Que veut m'imposer l'étranger !
Jetés au vent comme du sable,
Tous nos droits restaient méconnus,
Si, devant la Chambre introuvable,
Nos pères s'étaient abstenus.

Debout, fiers enfants de la France !
L'urne, aujourd'hui, pour tous vient de s'ouvrir;
Le vote, c'est notre espérance,
La loi, la force et l'avenir.
C'est par le vote, amis, qu'on peut tout obtenir,
C'est en votant, Français, qu'il faut tout conquérir !

L'oiseau voit-il croître son aile
Tant qu'il se tient coi dans son œuf?
Que serait la France immortelle
Sans l'élan de Quatre-vingt-neuf !
Esclaves encor sous le chaume,
Nous croupirions à demi-nus,
Si, le grand jour du Jeu de Paume,
Nos pères s'étaient abstenus !

Debout, fiers enfants de la France !
L'urne, aujourd'hui, pour tous vient de s'ouvrir;
Le vote, c'est notre espérance,
La loi, la force et l'avenir.
C'est par le vote, amis, qu'on peut tout obtenir,
C'est en votant, Français, qu'il faut tout conquérir !

Le vote est la sainte conquête
Qui nous fit libres sous le ciel;
La France a relevé la tête
Par le suffrage universel.
Ce serait le pire des crimes
De rejeter ce droit puissant,
Droit pour lequel tant de victimes
En héros ont versé leur sang !

Debout, fiers enfants de la France !
L'urne, aujourd'hui, pour tous vient de s'ouvrir;
Le vote, c'est notre espérance,
La loi, la force et l'avenir.
C'est par le vote, amis, qu'on peut tout obtenir;
C'est en votant, Français, qu'il faut tout conquérir !

Allons voter comme des hommes,
Avec calme, avec majesté;
Prouvons au monde que nous sommes
Dignes de vivre en liberté !
Le vote a brisé l'esclavage :
L'homme libre doit désarmer.
Que faut-il avec le suffrage ?
Travailler, s'instruire et s'aimer !

Debout, fiers enfants de la France !
L'urne, aujourd'hui, pour tous vient de s'ouvrir;
Le vote, c'est notre espérance,
La loi, la force et l'avenir.
C'est par le vote, amis, qu'on peut tout obtenir ;
C'est en votant, Français, qu'il faut tout conquérir !

LE BON-BOCK *

OUVERTURE DE LA SIXIÈME ANNÉE

(10 Mai 1880)

AIR d'*Une Nuit de la Garde nationale.*

BELLOT, voilà soixante fois,
Voilà soixante mois,
Qu'ici tu nous appelles,
Et qu'artistes et francs lurons
Ici nous accourons
A ton Bon-bock, fidèles.
Cela prouve
Qu'on y trouve
De quoi plaire au cœur comme aux yeux;
Que sa verve
Nous conserve
Sains de corps et l'esprit joyeux.

Pour entendre nos orateurs,
Députés, sénateurs,

Même en grande séance,
On trouve toujours un billet;
Au Bon-bock c'est complet
Au moins six mois d'avance.
Son programme,
S'il enflamme,
Un seul fait vous l'expliquera :
Boudouresque
Ici, presque,
Chante autant qu'au grand Opéra.

C'est aussi que de la gaîté
Et de la liberté
Nous sommes les apôtres;
Par nos cœurs et par nos cerveaux.
Quoique apôtres nouveaux,
Nous valons bien les autres.
Nouveau pape,
Sur la nappe,
Bellot écrit pour Syllabus :
« Mes chers frères,
« Haut les verres,
« Gloire aux vins et guerre aux abus! »

Cela fait donc déjà cinq ans
Qu'ici, petits et grands,
Nous créons des merveilles;
Que nos dessins, nos chants, nos vers,
Charment de l'univers
Les yeux et les oreilles!
D'un air grave,
Bellot grave,

Pour l'offrir au monde amateur
L'album-livre
Qu'il nous livre
Avec une sage lenteur.

Or, Carjat et Charles Vincent,
De ce Bon-bock naissant,
Parrains, pleins de prudence,
Ont vraiment gagné le gros lot
En choisissant Bellot
Pour cette présidence.
Il est l'homme
Qu'on renomme
Comme un boute-en-train éternel.
Et sa mine
Illumine
Ce Bon-bock vraiment fraternel.

Il faut donc venir au Bon-bock
Lorsqu'on aime le choc
D'où jaillit la lumière;
Car, si dans ce libre milieu
Chacun choisit son dieu,
Tous n'ont qu'une prière :
Plus de haines,
Plus de chaînes!
Et puisqu'on nous dit triomphants,
France forte,
Que ta porte
S'ouvre enfin à tous tes enfants!

LES ROIS DE LA TERRE*

AIR de l'Auteur des paroles *(Noté)*.

BOIRE et manger devient un art
Chez les anciens Grecs, puis à Rome;
Mais il n'est que beaucoup plus tard
Digne du gastronome.
Où cet art devient vraiment grand,
C'est en France, en ce siècle même :
De droit il passe au premier rang
Sous l'illustre Carême.

Gourmet, buveur et chansonnier,
Je ne puis plus me taire :
Le cuisinier,
Le sommelier,
Le pâtissier,
Sont les rois de la terre !

Vêtu de son noir tablier,
Le sommelier trône en sa cave;
Ce n'est que pour le mieux veiller
Qu'il tient son vin esclave.
Avec bonheur, avec fierté,
Aux plus fins produits de nos vignes
Il vient donner la liberté,
Dès qu'il les en croit dignes !

Gourmet, buveur et chansonnier,
Je ne puis plus me taire :
Le cuisinier,
Le sommelier,
Le pâtissier,
Sont les rois de la terre !

Quel contraste! Au fier cuisinier
Il faut une toilette blanche;
Et, comme à tout bon officier,
Son arme sur la hanche.
Au feu, commandant d'un ton bref,
Chacun lui prête obéissance;
Il a la majesté du chef
Qui connaît sa puissance.

Gourmet, buveur et chansonnier,
Je ne puis plus me taire :
Le cuisinier,
Le sommelier,
Le pâtissier,
Sont les rois de la terre !

Donner la forme et la couleur,
C'est deux fois se montrer artiste,
Doubler l'arôme et la saveur,
C'est œuvre de chimiste.
Unir tant de talents divers,
C'est mériter plus que personne,
Fin pâtissier, que l'univers
Te tresse une couronne.

Gourmet, buveur et chansonnier,
Je ne puis plus me taire :
Le cuisinier,
Le sommelier,
Le pâtissier,
Sont les rois de la terre !

Vous nous faites entr'égorger,
Souverains, que l'on doit maudire ;
Ces rois du boire et du manger,
Partout on les admire.
Quand Dieu pour tous est généreux,
Par les fourchettes et les verres
Sachons enfin nous rendre heureux
Et nous serons tous frères !

Gourmet, buveur et chansonnier,
Je ne puis plus me taire :
Le cuisinier,
Le sommelier,
Le pâtissier,
Sont les rois de la terre !

ENVOI A JULES GOUFFÉ*

ANCIEN OFFICIER DE BOUCHE DU JOCKEY-CLUB

Auteur du *Livre de Cuisine*, du *Livre des Conserves* et du *Livre de Pâtisserie*.

A toi, Gouffé, cette chanson,
A toi, dont le savoir extrême
Élargit encor l'horizon
Découvert par Carême.
Gloire à vous, Carême et Gouffé !
Votre juste prépondérance
Dans tous les pays a greffé
Le renom de la France !

Je voudrais te faire oublier,
Cher Gouffé, ta tristesse :
Le cuisinier,
Fin pâtissier,
Ne peut briller
Où l'on fume sans cesse !

On lit dans un vieux manuscrit :
Que bien vivre c'est la sagesse,
Qu'il faut manger avec esprit,
Et boire avec tendresse.
Ce précepte d'un moine ancien,
Il nous faut le mettre en usage :
A quarante ans tout bon chrétien
Doit devenir un sage !

Je voudrais te faire oublier,
Cher Gouffé, ta tristesse :
Le cuisinier,
Fin pâtissier,
Ne peut briller
Où l'on fume sans cesse !

Gouffé, veux-tu nous réunir,
Tu prépareras tes merveilles !
Et nous aurons pour les bénir
Le plus pur sang des treilles.
Exempts d'absinthe et de tabac,
Nous t'offrirons, en conscience,
Un palais fin, un estomac
Dignes de ta science !

Et ton art nous l'apprécirons ;
Gouffé, plus de tristesse :
Nous goûterons,
Dégusterons,
Savourerons
Avec délicatesse !

MA RENTRÉE A LA LICE*

AIR de la *Femme à Barbe.*

DÉBARRASSÉ de la grandeur
Amis, je reviens à la Lice;
Accueillez sans trop de froideur
De vos crimes un vieux complice.
Le pouvoir ne m'a pas gâté :
Aimant toujours la liberté,
Je puis marcher sous la bannière
De notre Lice chansonnière.

Je suis joyeux et triomphant
De me dire encor votre enfant;
Puisqu'ici la chanson fourmille,
Je veux rester de la famille.

N'est-ce point chez vous qu'est éclos
De Colmance l'éclatant rire ?
Je viens entendre les échos
De cette chanson en délire :
« Ohé ! Ohé ! les p'tits agneaux,
« Cassez les poêlons, les fourneaux,
« Les pots, les plats et les soupières,
« Mais surtout respectez les verres ! »

Symbole de Fraternité :
Des verres pleins naît la gaîté ;
Puisqu'ici le bon vin pétille,
Je veux rester de la famille.

En chantant, je suivrai Hachin,
Dût-il, dans ses habits de Pâques,
Me promener soir et matin
Tout autour de la tour Saint-Jacques.
Si ma voix a parfois des trous,
De votre ex-président Chebroux
Je prendrai ce ton plein de charmes
Qui fait couler de douces larmes.

On est sûr d'être ici vainqueur
Quand notre chanson part du cœur ;
Vous l'aimez fière ou bonne fille,
Je veux rester de la famille.

Chansonniers galants, vous avez
Un banquet pour fêter vos dames.

Ainsi, tous les ans vous savez
Réjouir vos yeux et vos âmes.
Pour ce grand jour il est prudent
D'avoir un jeune président,
Et la Lice en peut être fière :
La jeunesse c'est la lumière !

J'en prends à témoin Echalié,
A la Lice je suis lié;
Puisqu'ici le sexe aimé brille,
Je veux rester de la famille.

DESFORGES DE VASSENS

AIR de *Manon,* de Desforges et Collignon.

Il est chansonnier, mais surtout poète;
Quand son cœur est plein, sa muse en éveil,
Du jour le plus sombre il fait jour de fête,
Ses vers sont pour tous rayons de soleil.

Qu'il dit tendrement ces deux mots : « Je t'aime! »
Sans les enfermer dans des airs connus;
Car sa poésie, aimable bohême,
S'éloigne surtout des mots convenus;
Et, s'il prend l'accent dont le trait enflamme,
Qui peint la pensée, envahit le cœur,
Ou celui plus doux qu'un divin dictame,
Desforges toujours se montre vainqueur.

Il est chansonnier, mais surtout poète;
Quand son cœur est plein, sa muse en éveil,
Du jour le plus sombre il fait jour de fête,
Ses vers sont pour tous rayons de soleil.

De Pierre Dupont lorsqu'il suit la trace
Au *Lavoir des champs,* sous *Les grands pins verts,*
Étant avant tout poète de race,
Il marque à son coin ses rustiques vers.
Son esprit est vif et sa forme est claire;
Parmi les nouveaux il est des premiers.
Son jour, qui viendra, rendra populaire
Qui fit l'*Océan,* l'*Ane* et les *Pommiers.*

Il est chansonnier, mais surtout poète;
Quand son cœur est plein, sa muse en éveil,
Du jour le plus sombre il fait jour de fête,
Ses vers sont pour tous rayons de soleil.

Avec le *Bon rire, Avril* et la *Vigne,*
Vive la Chanson, fleur de sa gaîté,
Il chante le *Fleuve,* en poète digne,
Qui comprend l'amour de l'humanité.
Ne nous croyons pas meilleurs que nous sommes;
Ne nous croyons pas non plus trop méchants;
La loi du progrès unira les hommes,
Desforges pour elle a de nobles chants.

Il est chansonnier, mais surtout poète;
Quand son cœur est plein, sa muse en éveil,
Du jour le plus sombre il fait jour de fête,
Ses vers sont pour tous rayons de soleil.

Comme elle connaît le pourquoi des choses,
Sa muse au château préfère *un moulin,*
Et, sans dédaigner *le parfum des roses,*
Va rouir le chanvre et *teiller le lin.*
Ses héros jamais n'ont fait de victime,
Mais, simples et bons, ils savent charmer;
Ce qu'on croit vulgaire est souvent sublime;
On touche au sublime en sachant aimer.

Il est chansonnier, mais surtout poète;
Quand son cœur est plein, sa muse en éveil,
Du jour le plus sombre il fait jour de fête :
Ses vers sont pour tous rayons de soleil.

Mais son chant du cygne est : *Aux armes, France!*
Là, le patriote eut un cri puissant.
Il était si vrai, ce cri d'espérance,
Que l'espoir déçu lui glaça le sang.
Il s'en est allé pour cette Patrie,
Qui ne s'ouvre à tous qu'après le tombeau,
Où l'âme enivrée et l'âme meurtrie
Font de leur linceul un même drapeau!

Il fut chansonnier, mais surtout poète;
Quand son cœur mettait sa muse en éveil,
Le jour le plus sombre était jour de fête
Et son vers, toujours, rayon de soleil!

LE SOLEIL DE LA SAINT-MARTIN

AIR de l'Auteur des paroles.

O soleil de la Saint-Martin!
Ton regain de caresses
Fait luire en mon cœur, ce matin,
Comme le souvenir lointain
De mes belles maîtresses.

Qui donc disait : Tout doit finir,
Tout s'enterre ou s'envole?
Moi, je prétends qu'un souvenir
Fait revivre ou console.
O soleil! dans tes rayons d'or
Je revois une blonde,
Que j'aimerais peut-être encor
Si son cœur, immense trésor,
Eût aimé moins de monde!

O soleil de la Saint-Martin!
Ton regain de caresses
Fait luire en mon cœur, ce matin,
Comme le souvenir lointain
De mes belles maîtresses.

Passe une brune aux chauds regards;
Celle-ci me rappelle
Qu'un jeune officier de hussards
Disparut avec elle.
Et je me vengeai sur Lison,
Tendre, naïve et sage;
Elle apprit, par ma trahison,
Qu'un homme, à son tour, sans raison,
Peut se montrer volage.

O soleil de la Saint-Martin!
Ton regain de caresses
Fait luire en mon cœur, ce matin,
Comme le souvenir lointain
De mes belles maîtresses.

Viennent d'autres qui m'ont trompé,
Que je trompai de même;
Par leur souvenir retrempé
Mon cœur les voit, les aime.
S'ils sont loin, les jours amoureux
De notre ardente aurore,
Jetons un doux regard sur eux;
Se souvenir des temps heureux
C'est être heureux encore!

O soleil de la Saint-Martin !
    Ton regain de caresses
Fait luire en mon cœur, ce matin,
Comme le souvenir lointain
    De mes belles maîtresses.

Femmes aux blonds, aux noirs cheveux,
    Faciles ou cruelles,
Que vers vous s'envolent mes vœux :
    Aimez et restez belles !
Sachez, vous qui m'avez donné
    Vos rires et vos larmes,
Qu'une âme où vous avez trôné,
Et qui par vous a rayonné,
    Se souvient de vos charmes.

O soleil de la Saint-Martin !
    Ton regain de caresses
Fait luire, en mon cœur, ce matin,
Comme le souvenir lointain
    De mes belles maîtresses.

LA BELLE-DE-NUIT

MOT DONNÉ

AIR de *Musette*, de Murger.

De tout ce qui croît sur la terre,
Rien ne peut surpasser la fleur.
A la fois tendresse et mystère
Elle est encor parfum, couleur.
Aussi pour moi, ce fut merveille,
D'être par le hasard conduit
Auprès de la fleur sans pareille
Qu'on nomme la belle-de-nuit.

Toutes les plantes de la flore
— On les compte par millions! —
S'entr'ouvrent quand paraît l'aurore,
Du soleil cherchant les rayons.

Quand pour toutes c'est un délice :
Dès que la dernière ombre fuit,
Une fleur ferme son calice,
Rien qu'une, la belle-de-nuit !

Cependant n'allez pas la croire
Insensible aux lois de l'amour ;
Elle a sa langoureuse histoire
Tout comme la belle-de-jour.
Mais ce n'est qu'à l'heure discrète
Où l'étoile au firmament luit
Que s'allume l'ardeur secrète
De l'aimante belle-de-nuit.

Seul, le ver luisant qui l'admire,
Éclairant parfois sa beauté,
De cette fleur pourrait nous dire
Les charmes et la volupté.
Sous sa corolle jaune ou rose
L'amour trouve un tendre réduit,
Mais ce n'est que quand tout repose
Que s'ouvre la belle-de-nuit.

Naître un soir, aimer, puis s'éteindre
Aux douces clartés du matin,
Est un sort qui n'est pas à plaindre :
De ma *belle* c'est le destin.
L'homme, en retranchant de sa vie,
Temps perdu, souffrances, ennuis,
Pourrait souvent porter envie
A ces petites fleurs des nuits.

LA FÊTE DES MORTS

UN JOUR DE SOLEIL

Musique de Darcier (Choudens.)

Pour fêter les morts aujourd'hui,
Le soleil sur la terre a lui,
Et mon cœur se dilate.
Ainsi, près d'un chêne encor vert,
Un glaïeul tardif s'est ouvert
Et sa fleur rouge éclate.

Ce soleil, il faut le bénir;
Il ravive le souvenir
Dans nos âmes charmées.
Il unit le mort au vivant,
Car j'entends vibrer dans le vent
Des paroles aimées.

Partis de mondes inconnus,
Ces accents jusqu'à moi venus,
En traversant l'espace,
M'ont dit : « Allons, cher oublieux,
« Avec ton cœur, ouvre les yeux,
« C'est un ami qui passe. »

Quel est celui qui, loin d'ici,
Soleil, pour me parler ainsi
Mêle un souffle à ta flamme ?
J'interroge en vain.... Le tombeau
M'a déjà ravi, par lambeau,
Le plus cher à mon âme.

Et, pour n'avoir point de remords
Je fête tous les amis morts
Que ce soleil rassemble.
Pour eux, je fais cette chanson,
Afin qu'un jour à l'unisson,
Nous la chantions ensemble.

COMME ET COMMENT*

AIR des *Maris ont tort.*

J'AI promis, et je les compose,
Sur *comme* et *comment* sept couplets.
Voilà *comment* l'homme s'expose...
Ou *comme* il s'expose aux sifflets;
De tels sujets sont incomplets.
On vient de voir *comment* et *comme*
Tous deux, pris indifféremment;
Maintenant il faut que je nomme
Chaque emploi de *comme* et *comment.*

Ces adverbes dont je m'empare
N'ont pas toujours même objectif :
Comme, le plus souvent compare,
Comment est interrogatif;
Parfois il devient substantif.

Le père Adam mangeant la pomme
S'est conduit *comme* un vrai gourmand.
Je dis : Adam s'est conduit *comme*...
Je n'oserais dire *comment*.

Lorsqu'on vous dit : « Monsieur, j'admire
« *Comment* vous répandez le bien, »
Ce *comment* veut simplement dire :
Par quelle forme ou quel moyen,
Et *comme* irait tout aussi bien.
Mais pour prouver que son cœur d'homme,
Madame, est à vous tendrement,
L'amant modeste dira *comme*,
L'effronté montrera *comment*.

Autre exemple : *Comme* on gouverne,
Et *comment* on gouvernera ;
Ou bien : Ah ! *comment* on nous berne !
Et *comme* l'on nous bernera ;
Les deux adverbes sont bien là.
Citons encor : Tout ça m'assomme,
Car, sous chaque gouvernement,
Nous restons justement *tout comme*,
Sans savoir *pourquoi ni comment*.

On chante : Le peuple doit vivre
Comme un lion, en liberté !
Mais qu'on l'enchaîne ou le délivre,
Il lui vient de chaque côté
Des sauveurs pleins de charité.

Qu'on l'offre du trône ou de Rome,
Pour accepter un changement
Qui pourrait finir *sait-on comme,*
Demandons à voir le *comment.*

Syntaxe n'est pas poésie;
Mais la logique veut, avant
De finir cette fantaisie,
Qu'après emportera le vent,
Que j'expose le cas suivant :
En plein jour, après un long somme,
Jean dit « Le bien vient en dormant;
« Je suis riche, et *Dieu seul sait comme!...* »
Hélas! sa femme sait *comment.*

Et voilà donc *comment* et *comme*
On jongle avec *comme* et *comment :*
Ainsi que se transforme en *comme,*
Et *pourquoi* devient un *comment,*
Vous avez vu *comme* et *comment.*
Mais sans dire *pourquoi ni comme,*
Si l'on sifflait tous mes *comment,*
Je protesterais, non par *comme,*
Mais par l'interjectif *comment!*

BUVONS A LA CHANSON*

AIR : *Les Cinq Codes que je me flatte.*

LAISSONS, mes amis, aux poètes
Les superbes alexandrins ;
Ils étoufferaient dans nos fêtes,
Emprisonnés par nos refrains.
Nos petits vers ont moins de gloire,
Mais on les chante à l'unisson.
Avec eux on peut rire et boire :
Buvons aux vers de la Chanson !

A la chanson qui sort des vignes,
Voix vibrante et le teint vermeil;
Dont les couplets se montrent dignes
Du vin, de l'amour, du soleil.

A la chanson qui met à l'aise.
Même en nous faisant la leçon;
Qui sait toujours rester française...
Buvons à l'aimable chanson !

A la chanson que peut proscrire
La mauvaise humeur des puissants,
Mais qui répond par un sourire
A tous leurs arrêts menaçants;
Qui garde, lorsqu'on la désarme,
Un sous-entendu dont le son
Vient empoigner jusqu'au gendarme...
Buvons à la fine chanson !

A la chanson rabelaisienne
Qui, de plein vol et sans apprêts,
Toujours nouvelle quoique ancienne,
Fête le peuple et le progrès;
Qui, du chantier à la tonnelle,
Dans la vendange et la moisson,
Porte à tous l'espoir sur son aile...
Buvons à la vieille chanson !

A la chanson franche et hardie,
Évoquant, au coup du maillet,
Debraux, Blondel, Lachambeaudie,
Gille, Desforges et Mahiet.
A toi, qui, fuyant la romance,
Un soir d'automne, sans façon
Épousas le joyeux Colmance...
Lice, buvons à ta chanson !

A cette chanson triomphante
Qui pour la Patrie en danger,
Dans son mâle génie enfante
Chénier, de l'Isle et Béranger!
A ce Désaugiers, dont la verve,
Vieux Caveau, sur ton écusson
Rayonne, et joyeux te conserve!
Caveau, je bois à ta chanson!

ROUGET DE L'ISLE

MOT DONNÉ

AIR : *L'Invasion,* de Féret (Choudens).

On vient de proclamer, de Paris aux frontières,
Que la Patrie est en danger!
Et de tous les côtés, comme par fourmilières,
On voit s'agiter l'étranger.
Nous sommes en quatre-vingt-douze,
Contre nous s'arment tous les rois;
Sous l'habit, la veste et la blouse,
Le Français défendra ses droits.

Debout! le devoir nous appelle.
Contre les tyrans soulevés
Défendons la France nouvelle,
Et les peuples seront sauvés!

Le Pays a compris, il fait face au vieux monde,
Et sans chercher des mots nouveaux,
Il invoque du Christ la loi simple et féconde
Qui dit : Les hommes sont égaux !
Qu'importe la couleur, la race;
Tous ont droit à la liberté.
Le sillon que la France trace
Est creusé pour l'humanité.

Debout ! le devoir nous appelle.
Contre les tyrans soulevés,
Défendons la France nouvelle,
Et les peuples seront sauvés !

Mais le nombre effrayant des royales cohortes,
Comme une mer au flot géant,
Vers nous monte toujours, et va, brisant ses portes,
Faire du pays un néant;
Lorsque à Strasbourg, alors française !
Un jeune officier franc-comtois,
Fit passer dans la *Marseillaise*.
Le souffle ardent des vieux Gaulois.

Debout ! le devoir nous appelle.
Contre les tyrans soulevés
Défendons la France nouvelle,
Et les peuples seront sauvés !

Amphion, par ses chants, élève des murailles;
Orphée attendrit les lions;
Mais au cri de Rouget, sous le feu des mitrailles,
On voit surgir des bataillons.

« Allons ! plus de lâches alarmes ! »
Ce chant prend la tête et le cœur.
On part, pieds nus, presque sans armes,
On succombe ou revient vainqueur !

Debout ! le devoir nous appelle.
Contre les tyrans soulevés
Défendons la France nouvelle,
Et les peuples seront sauvés !

Qu'importe ce qu'après a fait Rouget de l'Isle,
S'il n'est de lui plus rien resté ?
Il n'a pas de statue, un marbre est trop fragile ;
Il a mieux : l'immortalité !
Une œuvre suffit à sa vie,
C'est assez pour nous et pour lui ;
Puisque l'âme de la Patrie
Dans cette *Marseillaise* a lui !

Honneur donc à *la Marseillaise !*
Par le cœur, la verve et le son,
Qu'elle plaise ou qu'elle déplaise,
Elle est la sublime chanson !

ADMIRONS!

AIR : *Les Deux Sœurs de Charité*, de Béranger.

O nature!
— Fleurs, fruits et culture —
En toi tout ce qui vient germer
Tu sais l'accueillir et l'aimer.

Mes bons amis, faisons comme elle :
Accueillons les talents nouveaux
Sans établir de parallèle,
Ils ont tous droit à nos bravos.
Songeons qu'une critique acerbe,
Lorsqu'un mot l'eût pu soutenir,
A fait parfois mourir en herbe
Le grain dont vivrait l'avenir.

O nature !
— Fleurs, fruits et culture —
En toi tout ce qui vient germer
Tu sais l'accueillir et l'aimer.

Toujours vouloir que l'on compare,
Écraser le bien sous le mieux,
C'est ainsi que l'esprit s'égare,
Que l'envie obscurcit les yeux.
Le vert fait ressortir le rose;
Près du rouge éclate le blanc :
Dieu n'a-t-il pas en toute chose
Mis son regard étincelant ?

O nature !
— Fleurs, fruits et culture —
En toi tout ce qui vient germer
Tu sais l'accueillir et l'aimer.

Dans l'antiquité, si fertile
Qu'elle est encor notre fanal,
On admire Homère et Virgile,
Anacréon et Juvénal.
Du doux Tibulle au sombre Dante,
Du grand Corneille au fin Gresset,
Applaudissons ! Mais que l'on chante
Chénier, Lamartine et Musset !

O nature !
— Fleurs, fruits et culture —
En toi tout ce qui vient germer
Tu sais l'accueillir et l'aimer.

Dans l'art vivant de la peinture,
Recherchons sous chaque pinceau
Les vrais amants de la nature :
Claude, Ruysdaël, Troyon, Rousseau.
D'un Delacroix la fougue extrême,
D'Ingres la sobre pureté,
Nous prouvent bien qu'il faut qu'on aime
L'art dans chaque variété.

O nature !
— Fleurs, fruits et culture —
En toi tout ce qui vient germer
Tu sais l'accueillir et l'aimer.

Le divin Mozart nous enflamme,
Sans nous empêcher d'admirer
Glück, dont l'accent élève l'âme
Que Donizetti fait pleurer.
David a la grâce française;
L'esprit pétille chez Auber;
Unissons dans une synthèse
Hérold, Rossini, Meyerbeer !

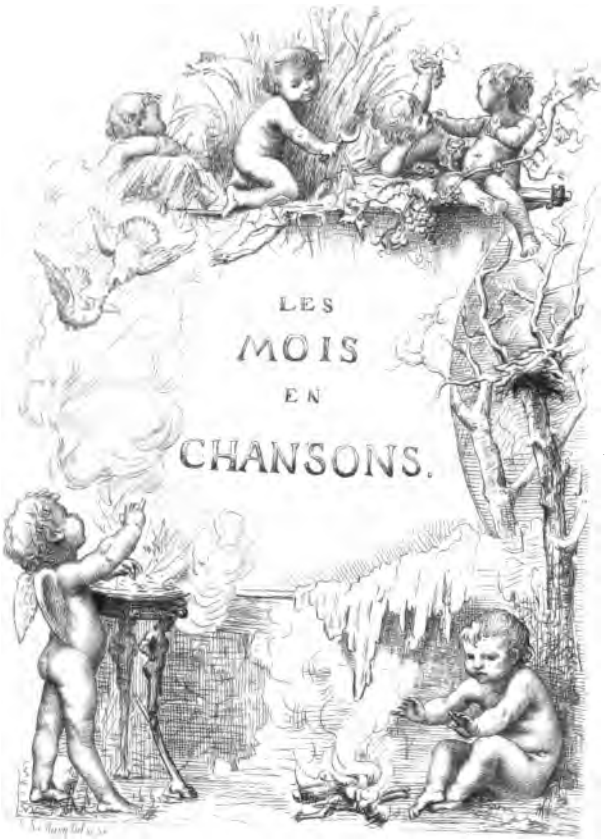
O nature !
— Fleurs, fruits et culture —
En toi tout ce qui vient germer
Tu sais l'accueillir et l'aimer.

Béranger a la grande lyre,
Il est satirique et profond ;
Désaugiers a le joyeux rire ;
La nature vibre en Dupont.
Aimons tous les talents sincères ;
Le fin Collé, le franc Panard
Accueillaient, en choquant leurs verres,
Crébillon et Gentil-Bernard.

O nature !
— Fleurs, fruits et culture —
En toi tout ce qui vient germer
Tu sais l'accueillir et l'aimer.

Pour faire un cortège au génie
Acclamons les talents divers ;
Il faut de tout pour l'harmonie :
Petites chansons et grands vers.
Près du rossignol la linotte
Module un doux chant fraternel :
Que chacun pousse donc sa note
Dans le concert universel !

O nature !
— Fleurs, fruits et culture —
En toi tout ce qui vient germer,
Tu sais l'accueillir et l'aimer.


LES
MOIS
EN
CHANSONS.

JANVIER*

« C'est par édit de Charles IX,
« en 1563, que le commencement
« de l'année a été fixé chez nous
« au 1er janvier. Auparavant elle
« commençait à Pâques. »

(Bouillet.)

Air :

Le plus fanatique des rois,
Dont la mémoire est condamnée,
Voulut que Janvier fût le mois
Par lequel s'ouvre notre année.
Henri Quatre eût fait choix d'Avril,
Mois de renaissance et de flamme :
Charles Neuf, au sombre profil,
Prit Janvier, froid comme son âme!

Cependant, accueillons Janvier,
Et saluons-le quand il passe;
D'autres mois peuvent l'envier :
Il vient pour tout purifier,
Jusqu'à l'air qui remplit l'espace!

Janvier nous offre un premier jour
Plein d'épanchements et de charmes;
Ce jour d'espérance et d'amour,
Du plus triste sèche les larmes.
Les visages sont triomphants
Dans la famille en allégresse;
La joie immense des enfants
Sur les vieillards tombe en caresse!

Amis, accueillons donc Janvier,
Et saluons-le quand il passe;
D'autres mois peuvent l'envier :
Il vient pour tout purifier,
Jusqu'à l'air qui remplit l'espace!

Les Rois trônent cinq jours après,
Mais sans sceptre et surtout sans glaive!
On peut donc, sans nuire au progrès,
Chanter ces élus de la fève.
Part faite au pauvre, ainsi qu'à Dieu,
On mange, on boit, on trinque en frères;
Sous ces rois, pas de poudre en feu,
Mais toujours du vin dans les verres.

Amis, accueillons donc Janvier,
Et saluons-le quand il passe;
D'autres mois peuvent l'envier :
Il vient pour tout purifier,
Jusqu'à l'air qui remplit l'espace!

C'est assez fêter l'an nouveau,
C'est même trop chanter et boire :
Des mains, de l'âme et du cerveau
Il faut refaire notre histoire.
Réveillez-vous, fiers travailleurs,
Au bruit de l'enclume sonore;
Par vous, et malgré ses malheurs,
La France doit grandir encore.

Amis, accueillons donc Janvier,
Et saluons-le quand il passe;
D'autres mois peuvent l'envier :
Il vient pour tout purifier,
Jusqu'à l'air qui remplit l'espace!

Il n'est pas de labeurs grossiers,
Tout travail rend les hommes dignes.
Fumons bien les champs nourriciers,
Préparons l'échalas des vignes!
En attendant que le printemps
Fasse refleurir ce qui germe,
Que le soin de tous les instants
Donne un air de fête à la ferme!

Amis, accueillons donc Janvier,
Et saluons-le quand il passe;
D'autres mois peuvent l'envier :
Il vient pour tout purifier,
Jusqu'à l'air qui remplit l'espace!

C'est en Janvier que l'on ressent
De l'hiver le froid salutaire;
L'air vif nous retrempe le sang,
La neige retrempe la terre.
Et plus le froid a d'âpreté,
Et plus sa présence est utile;
Car, sous les rayons de l'été,
Plus notre sol sera fertile.

Amis, accueillons donc Janvier,
Et saluons-le quand il passe;
D'autres mois peuvent l'envier :
Il vient pour tout purifier,
Jusqu'à l'air qui remplit l'espace!

Qu'il retrempe aussi notre cœur,
Ce souffle, puisqu'il vivifie;
Et que par lui, du mal vainqueur,
L'homme à son tour se purifie!
Que Janvier, dans son premier soir,
Emporte la dernière haine;
Que dans un fraternel espoir
S'unisse enfin la race humaine!

Amis, accueillons donc Janvier,
Et saluons-le quand il passe;
D'autres mois peuvent l'envier :
Il vient pour tout purifier,
Jusqu'à l'air qui remplit l'espace!

FEVRIER

AIR :

Ils s'en vont, les jours froids et gris,
Sombres aux cœurs comme aux esprits,
Par points le ciel s'éclaire;
Si la brume encor l'obscurcit,
De loin, le soleil adoucit
Notre morne atmosphère.

« Février est de tous les mois
« Le plus court et le moins courtois, »
Nous dit un vieil adage.
Mais sa pluie, en rayant les airs,
Chasse la rigueur des hivers;
L'accueillir est donc sage.

Sapins, genévriers, bouleaux,
Seuls, vous animez les tableaux
Du grand bois incolore.
Mais au milieu de Février,
On sent que tout va s'éveiller
Si rien n'éclot encore.

Dans quelque endroit que nous vivions,
Qu'ils sont doux, les premiers rayons
Sous lesquels fond le givre;
Si la nature va changer,
En voyant les jours s'allonger,
L'homme se sent revivre.

Ce n'est pas encor le réveil,
Cependant sortent du sommeil
Anémone et pervenche.
Au seringat, au coudrier,
On voit les boutons pointiller
A chaque bout de branche.

Déjà des oiseaux amoureux
S'accouplent pour nicher par deux,
Loin des troupes errantes.
Déjà se fondent les glaçons,
Et l'on voit glisser les poissons
Sous les eaux transparentes.

Mais quittons forêt, plaine et val;
Des villes, c'est le carnaval
    Et ses rondes fantasques.
Tout change : où nos aïeux priaient,
Où Grecs et Romains expiaient,
    Nous rions sous des masques.

Adieu, danses et violons;
Carnaval a, sur ses talons,
    Le maigre et long Carême.
Après les plaisirs effrénés,
Plus d'un, quand tombe son faux nez,
    Montre une face blême.

Retournons donc aux champs, aux bois,
L'homme y chantant à pleine voix,
    Herse, coupe ou défriche.
Loin des splendeurs de la cité,
Le grand air tient l'homme en santé :
    Qui bien se porte est riche.

MARS

AIR :

PLUS de mornes horizons;
Sur les bois et les maisons
Mars vient de renaître.
Dans de larges filets d'or
Le ciel apporte un trésor;
Ouvrons la fenêtre.

Quand s'éclaircissent les cieux,
Tout redevient gracieux,
Tout sent l'allégresse.
L'espoir remplace l'ennui,
Lorsque le soleil a lui
Et qu'il nous caresse.

Dès l'aube, aux champs, quel travail!
La femme court au bétail,
    L'homme à la culture.
Fumer, labourer, semer,
C'est leur manière d'aimer
    La mère nature.

En ville, du jour au jour,
L'atelier s'ouvre à son tour;
    Adieu les veillées!
Pâques vient ou va venir,
Et les temps froids vont finir
    Par des giboulées.

Fin d'hiver et renouveau,
Ce mois n'est pas toujours beau;
    Il fait chaud, il gèle.
C'est le soleil du printemps,
C'est la pluie et, par instants,
    La neige et la grêle.

Pourtant l'hiver est vaincu,
On sent bien qu'il a vécu;
    Et nul ne réclame.
En passant près du Bélier,
Le soleil a fait briller.
    Sa féconde flamme.

Mars n'est qu'un gai messager;
Sous Avril tout va changer :
    Mystère sublime !
Tout semblait avoir péri,
La violette a fleuri
    Et tout se ranime.

AVRIL

AIR :

PRÉLUDE

AVEC les dernières gelées,
Mars emporte ses giboulées :
Avril dans un ciel pur s'avance et nous sourit.
Au jardin, le lilas boutonne,
Au côteau, la vigne bourgeonne,
Et, dans le bois, le prunellier fleurit.

CHANT

Enfin, après neuf mois d'exil,
Le printemps vient de reparaître ;
Sous les premiers baisers d'Avril,
Tout tressaille et tout va renaître.

Pour assister à ce réveil,
Allons voir la grande nature,
Et, d'une voix vibrante et pure,
Chantons Avril et le soleil.

Fatigué d'avoir tant dormi,
L'insecte sous l'herbe s'agite;
Déjà travaille la fourmi;
Le lièvre ne tient plus au gîte;
On entend siffler le bouvreuil;
Le lézard vert montre sa tête;
Et, pour prendre part à la fête,
Du fourré bondit le chevreuil.

L'homme, à son tour, sent sourdre en lui
Comme une sève de jeunesse;
Du passé le bonheur enfui
Renaît, dans son cœur, plein d'ivresse.
Tout est charme, joie et senteur,
Tout est rayon, fluide ou flamme!
Et nous sentons vibrer notre âme
Sous le souffle du Créateur.

C'est que Dieu verse incessamment
Sur nous des trésors de clémence.
Il fit à tous un cœur aimant
Et pour tous la nature immense.
Pour vivre heureux, en liberté,
L'homme n'aurait sur cette terre
Qu'à voir dans chaque homme son frère :
C'est là toute la vérité.

FINAL

D'Avril la dernière journée
A fait ses adieux à l'année,
Puis elle a disparu dans des cieux éclatants.
Pars; Avril, ta besogne est faite,
Tu laisses la nature en fête
S'épanouir au milieu du printemps.

MAI

AIR :

Le ciel n'en est plus aux promesses :
Aux arbres la feuille a poussé.
Sur notre sol ensemencé
Le soleil darde ses caresses.
Avril avait de doux baisers,
Mai, plus chaud, est aussi plus tendre,
Et, sous ses regards embrasés,
On voit la terre se détendre.

En Mai, sous le ciel radieux,
Comme on se sent heureux de vivre!
Homme et nature sont joyeux,
Mai charme le cœur et les yeux,
Mai, c'est le mois qui nous enivre.

Du sol, des plantes, des arbustes,
Tout ce qu'Avril a fait surgir
Éclate et vient s'épanouir
Aux pieds des grands arbres robustes.
Quels tapis plus beaux, plus moëlleux
Que l'herbe, le gazon, la mousse,
Quand près des myosotis bleus
La blanche pâquerette pousse !

En Mai, sous le ciel radieux,
Comme on se sent heureux de vivre !
Homme et nature sont joyeux,
Mai charme le cœur et les yeux,
Mai, c'est le mois qui nous enivre.

Les odorantes aubépines
Parfument sentiers et buissons,
Et l'oiseau remplit de chansons
Plaines, rochers, vallons, collines.
Dans les villes, aux champs, aux bois,
En rayons le bonheur ruisselle ;
Pour tout et pour tous à la fois,
Mai, c'est la fête universelle.

En Mai, sous le ciel radieux,
Comme on se sent heureux de vivre !
Homme et nature sont joyeux,
Mai charme le cœur et les yeux,
Mai, c'est le mois qui nous enivre.

Tout ce qui vit, sent à ses lèvres
Monter, du plus profond du cœur,
Cet amour fécond et vainqueur,
Fait de tendresses et de fièvres.
Pour les mêmes enivrements
Terre et ciel sont en pleine force,
Et, sous leurs chauds embrassements,
Aux bois la sève fend l'écorce!

En Mai, sous le ciel radieux,
Comme on se sent heureux de vivre!
Homme et nature sont joyeux,
Mai charme le cœur et les yeux,
Mai, c'est le mois qui nous enivre.

TAYLOR INST. OXFORD

JUIN

—

Air :

De Mai les travaux sont finis;
Il vient de refleurir la terre.
L'amour a peuplé tous les nids;
Pas un buisson n'est solitaire.
Place au mois des jours clairs et chauds,
Tempérés par l'eau des orages!
Faucheurs, qu'on affûte les faux :
Voici le mois des grands herbages!

Juin, c'est le printemps et l'été!
Autour du palais et du chaume,
Juin est espoir, parfum, gaîté :
Le blé grandit, le foin embaume.

Juin, c'est d'abord la floraison
Du raisin que mûrit l'automne;
C'est ensuite la fenaison,
Et toujours le fruit qui boutonne.
Par le printemps, c'est le réveil
Où les fleurs sont à peine écloses;
Par l'été, c'est, sous le soleil,
L'épanouissement des roses.

Juin, c'est le printemps et l'été!
Autour du palais et du chaume,
Juin est espoir, parfum, gaîté :
Le blé grandit, le foin embaume.

Non, Juin ne vient pas de Junon,
La fière et jalouse déesse;
Cet heureux mois a pris son nom
De ce mot si joyeux : — Jeunesse!
En ce mois de brise et de feu,
Tous les ans, dès les temps antiques,
La jeunesse a, pour fêter Dieu,
Reposoirs, encens et cantiques.

Juin, c'est le printemps et l'été!
Autour du palais et du chaume,
Juin est espoir, parfum, gaîté :
Le blé grandit, le foin embaume.

De Juin le soleil va croissant
De crépuscule en crépuscule;

Sous ce rayonnement puissant,
La lune, chaque soir, recule.
Si Juin est le mois des longs jours,
S'il unit deux saisons superbes,
Il est deux fois cher aux amours,
Ce mois des roses et des herbes.

Juin, c'est le printemps et l'été !
Autour du palais et du chaume,
Juin est espoir, parfum, gaîté :
Le blé grandit, le foin embaume.

JUILLET

AIR :

LE SOIR

SOLEIL de Juin, tu nous fais tes adieux;
Notre horizon par toi s'empourpre encore,
Mais, loin déjà, tu luis à d'autres cieux :
Le soir nous vient quand pour eux point l'aurore.
Le globe tourne; avec lui, nous fuyons,
Pour que partout, sur notre terre ronde,
On ait sa part de tes puissants rayons,
Soleil fécond, qui luis pour tout le monde.

Voici l'été,
Par nous qu'il soit fêté!
Quand le ciel nous protège,
Grain germé sous la neige,
Tu sors du sol, au centuple, à foison!
Ah! chantons la saison
Où l'on fait la moisson!

LA NUIT

La lune avance, et, sous son clair reflet,
Dans les étangs, les arbres se profilent;
L'air est plus chaud, nous sommes en Juillet,
On voit au ciel des étoiles qui filent.
La nuit descend, et les petites fleurs,
Jusqu'au matin vont fermer leurs calices :
C'est l'heure douce aux rudes travailleurs
Pour qui la paille est un lit de délices.

Voici l'été,
Par nous qu'il soit fêté!
Quand le ciel nous protège,
Grain germé sous la neige,
Tu sors du sol, au centuple, à foison!
Ah! chantons la saison
Où l'on fait la moisson!

LE MATIN

L'aube apparaît : — On voit dans le lointain
Des bois touffus surgir la silhouette;
Hommes des champs, debout! c'est le matin;
Déjà pour vous a chanté l'alouette.
Qu'il fait beau voir la nature au réveil
Sous une teinte ou blanchâtre ou rosée!
Quels diamants allume le soleil
Quand ses rayons traversent la rosée!

Voici l'été,
Par nous qu'il soit fêté!
Quand le ciel nous protège,
Grain germé sous la neige,
Tu sors du sol, au centuple, à foison!
Ah! chantons la saison
Où l'on fait la moisson!

LE JOUR

Le jour éclate, il est chaud, il est pur!
Pauvres, suivez tous ces moineaux espiègles;
Ils vont glaner où tombe l'épi mûr;
C'est en juillet qu'on moissonne les seigles.
Un chaud parfum sort du foin bottelé;
Du froment vert s'échappe une fleur blanche;
L'avoine est droite, et son épi gonflé
Comme un panache au vent flotte et se penche.

Voici l'été,
Par nous qu'il soit fêté!
Quand le ciel nous protège,
Grain germé sous la neige,
Tu sors du sol, au centuple, à foison!
Ah! chantons la saison
Où l'on fait la moisson!

Dans les grands blés, amoureux n'allez plus!
Le pain de tous est là qui croît en herbe;
Quand vous rêvez au bonheur des élus,
Sous chaque pas peut mourir une gerbe.

Dans les forêts on trouve des taillis
Où sans danger discrètement on cause;
Sur la fougère — elle n'a pas d'épis —
C'est sans remords qu'on marche ou se repose.

Voici l'été,
Par nous qu'il soit fêté!
Quand le ciel nous protège,
Grain germé sous la neige,
Tu sors du sol, au centuple, à foison!
Ah! chantons la saison
Où l'on fait la moisson!

—

Mois de Juillet, avant de te quitter,
Apprends pourquoi ton ciel me chauffe l'âme :
En chansonnier, j'ai voulu te chanter,
En citoyen, il faut que je t'acclame!
Je vois inscrit dans ton armorial
Le plus grand fait qui sur la France brille :
Brisant enfin le vieux pouvoir royal,
C'est en Juillet qu'on a pris la Bastille!

Sois donc fêté,
Mois de la liberté!
Quatre-vingt-neuf te chante,
Comme Dix-huit cent trente.
Ah! Liberté, mère de tout progrès,
Liberté, que tu plais
Aux cœurs vraiment français!

AOUT

AIR :

PRÉLUDE

Le soleil d'Août se lève, éclatant de lumière!
Fruits et blés vont jaunir sous ses ardents baisers.
Le fermier rayonnant embrasse la fermière;
D'un fluide amoureux les airs sont embrasés.

C'est Août qui nous ramène
Ces feux qui vont mûrir
Les épis de la plaine,
Dont notre race humaine
Va se nourrir.

CHANT

Blés que les laboureurs ont semés en Octobre,
Quand vous avez germé sous un ciel pluvieux,
De froment notre sol, hélas! se montre sobre
Et le blé noir se mêle aux épis radieux.
Mais si l'hiver a su, par le froid et la neige,
Purifier les airs, assainir les terrains,
Coquelicots, bleuets lui servant de cortège,
Le froment sort partout surchargé de bons grains.

Meunier, rhabille donc tes meules,
Travaille avec activité!
Dans les plaines, les hautes meules,
Annoncent la prospérité.

Tous les arts réunis; des peintres les merveilles;
Architectes, sculpteurs, vos plus hardis travaux;
Intrépides savants, le produit de vos veilles;
Des poëtes, l'élan des cœurs et des cerveaux;
Enfin tout ce qui naît de nos rêves superbes,
Du choc de la douleur, des éclats de l'amour,
Passe après ce labeur d'où nous viennent ces gerbes
Dont l'épi donne, à tous, le pain de chaque jour.

Meunier, rhabille donc tes meules,
Travaille avec activité!

Dans les plaines, les hautes meules
Annoncent la prospérité.

Beau mois, qui peux du sol tripler le patrimoine,
Que l'on t'intitule Août, Thermidor, Fructidor,
Quand près des blés nombreux vient la dernière avoine,
Le fermier te bénit en comptant son trésor.
Et la ferme est en joie, et par reconnaissance,
Qu'on le nomme Grand-Tout, Être suprême ou Dieu,
Avec les meilleurs crûs on trinque à la puissance
Qui fit l'air, le soleil, l'eau, la terre et le feu !

Meunier, rhabille donc tes meules,
Travaille avec activité !
Dans les plaines, les hautes meules
Annoncent la prospérité.

Peuples, le vrai bonheur, ce n'est pas d'être riche :
La terre aux travailleurs offre le plus sûr bien,
Et la terre est immense, et ce qu'on laisse en friche
Pourrait fournir à tous le pain quotidien.
Plus de sots préjugés ! plus d'envieuses haines !
Pour le bonheur commun unissons nos efforts ;
L'orgueil vain, l'égoïsme ont seuls forgé nos chaînes,
Par l'amour, le travail, soyons libres et forts !

Meunier, rhabille donc tes meules,
Travaille avec activité !
Dans les plaines, les hautes meules
Annoncent la prospérité.

FINAL

Le soleil d'Août se lève, éclatant de lumière !
Fruits et blés vont jaunir sous ses ardents baisers.
Le fermier rayonnant embrasse la fermière,
D'un fluide amoureux les airs sont embrasés.

C'est Août qui nous ramène
Ces feux qui vont mûrir
Les épis de la plaine,
Dont notre race humaine
Va se nourrir.

SEPTEMBRE

AIR :

PRÉLUDE

ADIEU moissons! salut vendanges!
Septembre vient, tout nous sourit.
Les blés sont rentrés dans les granges,
Aux pampres le raisin mûrit.
Pour l'homme, tout croît sur la terre,
Après les fleurs, le fruit, le grain;
Août vient de lui donner le pain,
Septembre va remplir son verre.

CHANT

C'est le matin; la lune qui s'efface
Laisse au ciel bleu son léger disque blanc,
Et le soleil, qui la regarde en face,
Est toujours chaud, bien que moins scintillant.

L'automne avance; au brouillard qui s'élève
On voit déjà que l'été va finir;
Des moissonneurs le dur labeur s'achève
Des vendangeurs les beaux jours vont venir.

Le dahlia, la reine-marguerite,
En plein éclat décorent nos jardins;
Au bois plus clair, la feuille qui s'agite
Laisse entrevoir les biches et les daims.

Comme un sultan l'ardent coq de bruyère,
Dans la forêt rassemble son sérail;
Et, dans les champs, l'économe fermière
De vert regain va nourrir son bétail.

Allons, fermier, la terre est généreuse,
Mais choisis bien l'endroit et le moment;
S'il faut le seigle où la terre est poudreuse,
Au sol humide il faut le pur froment.

Fruits durs et verts, la rosée et l'aurore,
Se mariant, viennent vous attendrir,
Puis le soleil de baisers vous colore,
La sève monte et vous allez mûrir.

Ainsi, l'amour est bien la loi première :
Arbres et fruits, hommes, femmes et fleurs,
Sans les baisers de l'ardente lumière
Tout s'éteindrait sous de pâles couleurs.

Plus d'abricots, mais la poire et la pêche
Ornent la table où s'étalent vingt mets;
Car, mois de chasse et mois de grande pêche,
Septembre est cher aux gourmands, aux gourmets.

Les néfliers mûrissent sur la berge
Où le pêcheur se tient patiemment,
Près du poète, admirant de la Vierge
Le fil qui monte au bleu du firmament.

Avant qu'au ciel un doux soleil décrive
L'arc plus étroit par l'automne attendu,
On voit s'abattre avidement la grive
Sur le raisin au pampre suspendu.

Dodelinant de la tête et de l'aile,
Toute affolée, elle cherche un buisson,
Quand du chasseur l'atteint l'arme cruelle...
Elle a chanté sa dernière chanson!

Déjà vers nous s'avance la bécasse,
Et l'hirondelle au loin prend son essor.
Puis on entend partout des bruits de chasse :
Coups de fusils et sons vibrants du cor.

FINAL

Adieu moissons! adieu vendanges!
Septembre s'en va tout joyeux;
Il a rempli de blé les granges,
La vigne a mûri sous ses yeux.
Du haut des ceps, du fond des terres,
Tenant les trésors dans sa main,
Il vint en nous offrant le pain,
Il part en remplissant nos verres.

OCTOBRE

Air :

Octobre est arrivé,
Vite, aux travaux d'automne!
Le sol est emblavé,
Le raisin encuvé.
Si le ciel ne nous donne
Qu'une pâle clarté,
Qu'importe! dans la tonne,
Où le vin doux bouillonne,
Sont les feux de l'été.

Sous la futaie immense,
Qu'un doux soleil nuance
D'argent, de pourpre et d'or,
Octobre nous appelle;
Viens, ma Chanson fidèle,
Allons rêver encor!

Les champs n'ont plus d'attraits
Sous leurs gris labourages;
Quittons les froids guérets
Pour les chaudes forêts.
Cherchons ces paysages
Plus nombreux qu'au printemps;
Souriants ou sauvages,
Leurs diaprés feuillages
Sont toujours éclatants!

Sous la futaie immense,
Qu'un doux soleil nuance
D'argent, de pourpre et d'or,
Octobre nous appelle;
Viens, ma Chanson fidèle,
Allons rêver encor!

Le vent sur les grands bois
Lentement se promène;
Sa mugissante voix
Pleure et chante à la fois.
Sous le hêtre ou le chêne,
Écoutons plainte ou chant:
Quand tombent gland et faîne,
Des bois buvons l'haleine
Jusqu'au soleil couchant.

Sous la futaie immense,
Qu'un doux soleil nuance
D'argent, de pourpre et d'or,

Octobre nous appelle;
Viens, ma Chanson fidèle,
Allons rêver encor!

Rien ne venant troubler
Des forêts l'harmonie,
L'homme y peut s'isoler,
Son âme s'envoler.
De la sphère infinie
Quand elle approche un peu,
L'âme se purifie,
Et nous revient bénie
Par le souffle de Dieu!

Sous la futaie immense,
Qu'un doux soleil nuance
D'argent, de pourpre et d'or,
Octobre nous appelle;
Viens, ma Chanson fidèle,
Allons rêver encor!

NOVEMBRE

AIR :

LES plus beaux jours se sont enfuis,
Et, pour garder leur doux ramage,
Les oiseaux à frileux plumage
Vont retrouver de chaudes nuits.
Du soleil un rayon oblique,
Venu d'un brumeux horizon,
Éclaire à peine ma maison
Et son jardin mélancolique.

Déjà, le matin et le soir,
L'air frais et les blanches gelées,
Sur l'herbe et les bancs des allées,
Ne permettent plus de s'asseoir;

Et, sous le vent, par avalanches,
Tombent les feuillages jaunis;
On voit aux arbres de vieux nids
Tristement pendre entre les branches.

Pourtant sur nos fronts, un matin,
Le soleil luit, il va revivre!
Sur nos fenêtres fond le givre:
C'est l'été de la Saint-Martin.
Hélas! tout redevient grisâtre,
Le soleil a fui de nouveau;
Novembre est froid et chargé d'eau;
Mettons une bûche dans l'âtre!

Mais si le ciel se fond en pleurs,
Et trop longtemps cache ses flammes,
Nous ferons jaillir de nos âmes
Les inépuisables chaleurs.
Ne nous plaignons pas de l'automne;
— Dieu bénit toutes les saisons —
Car pour l'amour et les chansons
Le vin fermente dans la tonne.

DÉCEMBRE

AIR :

NOTRE terre, en suivant son cours,
A laissé le soleil en route;
Décembre a les jours froids et courts,
Le givre tombe goutte à goutte.
Plus dénudés que l'aubépin,
Les arbres, privés de feuillage,
Semblent morts; seul, le fier sapin
Garde son verdoyant ombrage.

La forêt, toujours belle à voir,
Se couvre de givre et de neige;
L'artiste y rencontre, le soir,
Le braconnier qui tend un piège.

Les arbres, unis en berceaux,
Forment des sentiers poétiques;
On croit marcher sous les arceaux
De nos cathédrales gothiques.

Brouillards, grésils, glaces, vents froids,
C'est l'hiver qui sur nous se rue;
Au lieu de souffler dans nos doigts,
Prenons l'outil ou la charrue!
Ouvriers, artistes, savants,
Ne ménageons pas notre peine,
Quand pour nous, et par tous les vents,
Le paysan travaille en plaine.

Puis quand la lune, à l'horizon,
Marque la fin de la journée,
L'homme des champs à la maison
Trouve un feu clair de cheminée.
Il soupe, et près de ce bon feu
La mère coud, l'enfant babille,
Et, pour se réjouir un peu,
Le père admire sa famille.

Ainsi coule paisiblement
Le mois de Décembre au village;
Heureux ceux-là qui, simplement,
Hébergent le pauvre en passage.
Il vous faut l'éclatant plaisir,
Habitants de nos grandes villes;
Le beau temps est le seul désir
Que forment ces âmes tranquilles.

LE VERRE DE PANARD*

BANQUET DE JANVIER

Ou l'on me verse du bon vin
« Volontiers je fais une pause;
« Comme les fleurs de mon jardin
« Je prends racine où l'on m'arrose. »

Ainsi chantait Panard, ce père du Caveau;
Ainsi doivent chanter tous ceux qu'ici rassemble
L'amour de la chanson, tous ceux dont le cœur tremble
A l'aspect effrayant d'un pâle verre d'eau.
De l'eau! Que j'en buvais étant clerc de notaire!
Car je fus autrefois un peu gratte-papier;
Mais, grâce à Dieu, je suis aujourd'hui chansonnier
Et je sais d'un bon vin pénétrer le mystère.
Je connaîtrai ce soir ce qu'ont dit le pomard,
Le margaux, le chablis, au verre de Panard.

Le vin c'est la gaîté, du soleil c'est l'effluve;
Le vin, pour des élus, fermente dans la cuve;
Et, dans une bouteille ayant dormi longtemps,
Il peut, même en janvier, nous rendre le printemps.
Le vin! on ne sait pas tout ce qu'à l'homme il donne:
Que le plus fier despote à son feu s'abandonne,
Et sa morgue s'éteint, et son front aussitôt
S'empreint de la bonté chère au roi d'Yvetot.

Pour moi, qui ne suis point chercheur de diadème,
Et qui, longtemps en vain, par un refus prudent,
Ai décliné l'honneur d'être ici président,
J'ai pour le vin, Messieurs, une tendresse extrême!
Mais je ne le bois pas à grands coups, lestement;
J'aime à le savourer; je suis comme un amant
Qui de la bouche aimée approche un peu sa lèvre,
Et, redoutant le feu d'une trop chaude fièvre,
N'ose pas appuyer pour prendre un franc baiser,
Mais boit à petits coups l'amour qu'il va puiser.

Le vin, comme l'amour, a des ardeurs secrètes
Qu'il ne livre jamais qu'à des lèvres discrètes.
Pourtant, dans nos gosiers s'il passe impétueux,
Il y laisse une trace, un sillon lumineux,
Qui s'en va jusqu'à l'âme et, rayonnant en elle,
Fait naître l'amitié, cette fleur fraternelle;
Car, bu même à longs traits, il est toujours le vin
Que féconda le ciel de son rayon divin.
Mais lorsqu'on le déguste et le boit en poète,
C'est tout, cœur et cerveau, que le vin met en fête.
C'est alors que jaillit de son feu le couplet
Dont la rime est l'esclave, et qui, vraiment complet,
A la forme et le son, la couleur et l'allure;
Qui donne à Béranger cette large envergure;
Qui fait joyeux Clairville et Grangé toujours fin...
Je m'arrête, Messieurs, puisqu'il faut une fin.

Buvons donc, mes amis!... Que vois-je dans mon verre?
Un vin de l'étranger! car c'est bien du madère!
Pour fêter la Chanson, la France, qui l'eût cru,
Ce pays du bon vin n'aurait pas même un crû?
Pardon! nos vignerons ont trouvé la recette
Qui fait ce vin doré : madère, il vient de Cette.
C'est donc toujours la France et son soleil puissant
Qui, passant par ce vin, iront dans notre sang.
Puissent-ils y porter l'énergie et la flamme,
La foi dans l'avenir, le souvenir dans l'âme,
Et... Mais suivant, ce soir, de Panard la leçon,
Je ne dois, dans ce toast, que boire à la Chanson!

LE GRELOT DE COLLÉ*

—

BANQUET DE FÉVRIER

DONC, l'autre soir, amis, j'ai bu dans ce grand verre
Où Panard retrempait son talent peu sévère,
Mais qui conserve encor le charme nonpareil
De la franche gaîté dont le rire est la flamme.
C'est là qu'il prit aussi ce visage vermeil
Où Bacchus a fixé des rayons de soleil.

J'ai donc bu dans ce verre et, bien haut, je proclame
Que son fin contenu m'a regaillardi l'âme;
Et je sais maintenant pourquoi jamais en vain
Panard ne fit appel à l'esprit d'un vrai vin.
Toujours, lorsqu'il est bon, le vin, comme les roses,
A le don d'égayer les fronts les plus moroses.
Mais si puissant qu'il soit, il peut être égalé :
Le verre de Panard, le grelot de Collé

Sont, dans notre Caveau, mis sur la même ligne;
A votre Président chacun d'eux sert d'insigne.
Boire est bien, rire est bon, lequel est le meilleur?
S'inspirer de la vigne ou de l'esprit railleur?
Infliger la satire ou chanter la bouteille?
Tous les deux sont égaux, tous les deux font merveille!

S'ils ont pendant un siècle empli ce vieux Caveau,
Nous leur devons encor plus d'un refrain nouveau.
C'est par eux que Collé, dans sa verve maligne,
Sait toujours rester gai, même alors qu'il s'indigne.
Sa plume lui sert d'arc, ses flèches sont des vers.
S'il dédaigne, en passant, du monde les travers,
Pour le vice, au contraire, il se montre inflexible;
Aussi tous les méchants lui servent-ils de cible.
Que de fois, en plein front atteignant le cafard,
Sous la honte son vers a fait tomber le fard!

Combien, s'il revenait, ce joyeux satirique,
Il trouverait de buts pour sa franche critique!
Car le monde en marchant, hélas! a peu changé;
Nous croire bien meilleurs serait un préjugé.
Les hommes d'aujourd'hui, comme ceux du vieil âge,
Vivent en ennemis : témoin ces cris de rage
Qui viennent jusqu'à nous de l'Orient en feu,
Où chacun frappe et tue en l'honneur de son dieu.
C'est toujours un pays abaissé sous le glaive,
Et non ce qu'il faudrait : un peuple qui s'élève!

Quand on devrait s'aimer, s'entr'aider, vivre heureux,
On lutte et l'on se fuit... Tout serait désastreux

Dans ce monde égoïste et parfois exécrable,
Si la muse Chanson, aux rimeurs secourable,
A l'abri de la haine, à l'abri du boulet,
Ne nous gardait ce coin où fleurit le couplet.

Revenons à Collé dont le grelot m'honore.
Je sais bien qu'il chanta des refrains qu'on déplore,
Dont on blâme parfois le ton trop égrillard;
Mais ce genre, après tout, relève aussi de l'art;
Et l'art peut accepter le plus hardi langage.
Qu'importe qu'il soit vif, si jamais il n'outrage !

O vieil esprit frondeur, comme toujours tu plais
A ce joyeux pays où naquit Rabelais !
Que les docteurs en *us* haussent ou non l'épaule,
Le franc rire est français, il nous vient de la Gaule;
Et c'est pourquoi, ce soir, en rimeur sans façon,
Ce grelot à la main, je bois à la Chanson !

GALLET *

BANQUET DE MARS

Après le gai Panard, après le fin Collé,
Dont précieusement nous gardons la mémoire,
Il est encor des noms, du vieux Caveau la gloire,
Et celui de Gallet doit être signalé.

Ce toast est donc pour lui, cet épicier modèle,
Droguiste jovial, qui mêle, en bon vivant,
La muse à son commerce et commerce avec elle;
Qui chante *la Meunière* et son *Moulin à vent;*
Met *Saint-Roch* peu vêtu près de *la Boulangère,*
Boulangère aux écus qui ne lui coûtent guère;
Puis se sentant finir, par la mort peu troublé,
Compose une chanson qu'il adresse à Collé.
N'est-ce pas là, Messieurs, la joyeuse figure
D'un disciple fervent de l'aimable Épicure?

Donc pas d'étonnement si d'un pareil cerveau
Est sorti triomphant notre premier Caveau.
Peut-être on me dira : « Comment ! l'épicerie
« A fourni le parrain d'un rendez-vous lettré ? »
Rien n'est plus vrai pourtant : Gallet pour Égérie
Eut la muse Chanson; il fut son inspiré.
Et si la poésie, ou sévère ou bohême,
Se laisse conquérir par qui la cherche et l'aime,
Elle s'occupe peu des titres et des rangs;
Ceux qu'elle touche au front sont bientôt des plus grands.
On n'avait pas alors ces vanités risibles
Qui font rougir les sots du nom de leur métier;
L'épicier n'était point marchand de comestibles,
Et l'artiste coiffeur n'était qu'un perruquier.
Gallet aurait bien pu prendre, avec des airs rogues,
L'habit noir d'un pédant et le ton doctoral,
Car s'il pilait du poivre, il composait des drogues,
Ce qui fut en tout temps un métier libéral;
Mais non, simple marchand, il servait la pratique
En cherchant une rime, en chantant un refrain;
Aussi Panard, Collé, Piron, dans sa boutique
Rendaient souvent visite à ce vrai boute-en-train.

Un soir qu'ils chansonnaient, dans leur verve facile,
Les faits les plus piquants de la cour, de la ville,
Gallet eut une idée : « Amis, j'offre ceci :
« Pour donner libre essor à la muse féconde
« Qui fuit mon magasin dès qu'il entre du monde,
« Allons au cabaret que nous voyons d'ici;
« L'enseigne est : *Au Caveau du carrefour Buci.* »

Sitôt dit, sitôt fait. Et ce petit cénacle,
S'élargissant bientôt, offrit, rare spectacle,
Un cercle de rimeurs d'où l'ennui fut proscrit.
Là, le rire un peu gros se mêle au bel esprit;
Auprès de la Chanson, qu'avant tout on acclame,
Surgit le conte en vers ou la fine épigramme;
A l'élégant sonnet succède un gai rondeau;
C'est un petit Parnasse enfin que ce Caveau.
Mais c'est par la Chanson, c'est par le Vaudeville
Que souvent le Caveau s'élève jusqu'à l'art;
Et s'il compte aujourd'hui Coignard, Grangé, Clairville,
Il avait autrefois Gallet, Collé, Panard.

Gallet, vous le voyez, fut bien une puissance;
Lui rendre hommage ici n'est que reconnaissance.
Du Caveau son esprit a grossi la moisson;
Amis, boire à Gallet, c'est boire à la Chanson.

PIRON*

—

BANQUET D'AVRIL

NOTRE Caveau n'est pas, sous la vigne et le lierre,
Un sombre souterrain dans lequel on descend ;
C'est un temple où l'on monte, a dit La Bédolière.
La joie et l'amitié le font resplendissant.
Mais un temple a besoin d'au moins quatre colonnes,
N'eût-il à soutenir qu'un toit à chaperon.
A trois de nos piliers j'ai porté des couronnes,
Il m'en reste une encore, et je l'offre à Piron.

A Piron, dont le nom tout d'abord embarrasse,
Car il laisse à l'esprit une pénible trace.
Piron avait pourtant cette franche gaîté
Qui ne fleurit jamais que dans l'âme en santé.
On lui reprocha trop une erreur de jeunesse ;
Il faut que pure, ici, sa mémoire renaisse.

C'était l'esprit vivant que ce franc Bourguignon;
Son début fut d'un maître : *Arlequin-Deucalion*
Fit courir tout Paris. Et pourquoi donc le taire?
Piron eut tant d'esprit qu'il a vaincu Voltaire
Dans ces jeux où l'on mord, même alors qu'on sourit,
Où le succès s'enlève aux pointes de l'esprit.
C'est là le temps léger où le mot étincelle;
Où rien qu'un madrigal d'un poète à sa belle,
Un quatrain parfumé, vous mettaient en crédit.
Si sur ce *fin du fin* aujourd'hui tout est dit,
Piron a su du moins montrer âme et génie
Dans son fier *Callisthène* et sa *Métromanie*.
S'il fut homme d'esprit, ce fut un créateur,
Léger à la surface, et profond par le cœur;
Lutter avec Voltaire est d'ailleurs une gloire
Lutter avec celui dont l'immense mémoire
Nous éblouit encor! qui, même après cent ans,
Va recevoir bientôt des honneurs éclatants.
Oui, la France demain veut, par reconnaissance,
Fêter de cet esprit la verve et la puissance;
Et nous espérons bien qu'après ce long sommeil
On ne vous verra plus, taches de ce soleil!

Voltaire eut de grands torts. — Ignore-t-on, en somme,
Qu'un homme de génie, après tout, n'est qu'un homme?
Mais quel homme, celui dont le cerveau fut l'œuf
Dans lequel a germé notre quatre-vingt-neuf!
Revenons à Piron. Moins que Voltaire il brille;
Mais il est notre aïeul; nous sommes sa famille.
Son esprit est vivant et sa franchise plaît.
On comprend qu'il aima Panard, Collé, Gallet,

Et qu'il fut avec eux l'un des soutiens du temple
Où, tous les mois, ici, nous suivons leur exemple.
A l'appel de Piron, que de joyeux échos
Nous prouvent qu'en chansons il paya ses écots !

Voilà plus qu'il n'en faut pour que son nom échappe
A cette flétrissure, à cette *Ode à Priape...*
Le populaire auteur du *Vénérable Abbé*
Qui siége mieux encore à *table qu'au jubé*,
Piron, est bien à nous ! Maître dans l'épigramme,
Il eut en main le trait et la chanson dans l'âme ;
Et c'est pourquoi, ce soir, pour payer ma rançon,
A Piron quand je bois, je bois à la Chanson.

LE RENOUVEAU*

BANQUET DE MAI

Je vais laisser, ce soir, dormir tous nos grands hommes,
Car ils sont grands pour nous, les maîtres du Caveau;
Mais on comprendra bien, dans le mois où nous sommes,
Que je veuille, ce soir, chanter le renouveau.
Après le vieux Ronsard modeste est mon programme;
J'ose à peine emprunter une note à sa gamme.
Son chant montait au ciel, le mien se tient au sol;
Je ne suis qu'un pinson, c'était un rossignol.

Quand tout sous le soleil renaît, se cherche et s'aime,
Pour la nature et l'homme il n'est plus qu'un seul thème :
L'amour ! Il passe en nous dans de tendres frissons;
Il donne aux bois des fleurs, à nos voix des chansons.
Et quand nous les chantons, nous sentons, de notre âme,
Jaillir une étincelle et parfois une flamme.

Tout ce qui fait penser, aimer, rêver, jouir,
Monte aux lèvres, du cœur qui vient s'épanouir
Au souffle du printemps, par qui tout est superbe,
De l'arbre gigantesque au plus petit brin d'herbe.

Est-ce effet du hasard? Moi je l'appelle Dieu
La force qui maintient l'eau, la terre et le feu,
Qui fait tourner le globe, et, par un seul coup d'aile,
Alors qu'il semble éteint toujours le renouvelle!
Pour que la terre ainsi triomphe du sommeil,
Il suffit d'un baiser plus ardent du soleil.
Chantons et contemplons cette immense harmonie
Que ne peut expliquer des hommes le génie,
Qu'un jour on comprendra. Peut-être est-ce demain
Que vers cet inconnu s'ouvrira le chemin;
Car ce siècle est de ceux, amis, que rien n'étonne :
Ce soir le phonographe, hier le téléphone.
Nous arrachons ainsi, pour en faire l'emploi,
A ce vaste infini, chaque jour, une loi.
Mais tant qu'il restera pour nous un seul mystère,
Tant que flottera l'X entre nuage et terre,
Sachons tous admirer, sans trop être orgueilleux.
Ce qu'on ne comprend pas reste le merveilleux;
Et ce merveilleux-là, c'est l'espoir et le rêve;
C'est le ciel attirant des racines la sève;
C'est le but échappant au plus savant effort;
C'est ce qui fait la vie et ce qu'on croit la mort.

Chantons, buvons, aimons! Aimer, c'est la loi sainte.
Aimons toujours, partout. Surtout dans cette enceinte
Abandonnons nos cœurs à la fraternité

Qui naît du choc du verre et vit de la gaîté.
Un distique le dit; il nous vient d'un des nôtres
Qui trouva ces deux vers — dignes des vieux apôtres —
Et dont il faut, ici, faire article de foi :
« Aimer, aimer, c'est être utile à soi,
« Se faire aimer, c'est être utile aux autres. »

Prenant à Béranger la pensée et le son,
Je veux me faire aimer, et bois à la Chanson!

L'EXPOSITION*

—

BANQUET DE JUIN

Tous les peuples, Messieurs, chez nous sont réunis,
Et tous vont rayonner sous notre ciel de France
Par l'Industrie et l'Art. Qu'ils soient donc tous bénis,
Car rien que leur venue est plus qu'une espérance.

Que peuvent les exploits des plus fiers potentats ?
Leur gloire est toujours faite et de sang et de larmes.
Ils n'ont tous qu'un seul but : agrandir leurs États;
Mais on n'applaudit plus au triomphe des armes.
Les plus grands par l'épée ont, par l'épée atteints,
Compris qu'il faut changer désormais de destins;
Qu'il faut aller cueillir dans des gloires nouvelles
Ce qui peut seul donner des palmes immortelles.
Le travail, transformant le fer de nos fusils
En socs pour la charrue, en multiples outils,
A plus fait, en rendant notre force féconde,

Que dans tout leur passé les royautés du monde.
Le travail, aujourd'hui, seul, consacre les forts;
La science et les bras unissent leurs efforts.
Machines et vapeur, en enlevant à l'homme
Le labeur écrasant de la bête de somme,
En ont fait l'être libre, agissant et pensant,
Délivré des liens d'un joug abrutissant.
Les Expositions des peuples sont les fêtes;
Chacun vient y montrer ses utiles conquêtes.
Des hommes le plus digne, et pour nous le seul grand,
Que nous saluons, là, comme un vrai conquérant,
C'est celui qui, dotant notre famille humaine
D'une force nouvelle, en étend le domaine.

Halte-là! me dit-on, halte-là! s'il vous plaît.
Quoi! pour paraphraser un modeste couplet,
Au lieu d'un mirliton vous prenez une lyre!
Amis, pardonnez-moi cet instant de délire;
Je viens de voir unis Monde ancien et nouveau :
Leurs chefs-d'œuvre éclatants, produits de tant de veilles,
Dans ce vaste palais : merveille des merveilles!
Et cela m'a troublé quelque peu le cerveau;
Surtout en entendant notre sœur, la Musique,
Jeter sa grande voix dans ce concours magique...

Mais unissant enfin la rime à la raison,
Je reviens au Caveau dont le diapason
N'a point voulu vibrer ailleurs qu'en cette enceinte.
Je constate le fait, ce n'est pas une plainte.
Comme l'oiseau fidèle aux branches du buisson,
La Chanson reste ici : je bois à la Chanson!

JUILLET

—

BANQUET DE JUILLET

C'EST juillet, c'est le mois des grandes épopées,
Où le peuple deux fois sut briser les épées
Qui luisaient sur son front et menaçaient son cœur;
Où de la tyrannie il fut deux fois vainqueur.
C'est juillet, le grand mois qui surtout nous rappelle
La Bastille écroulée, et la France nouvelle
Surgissant d'un débris de féodalité,
Pour étoile à son front ayant l'égalité !
Non pas l'égalité stupide et mensongère
Qui veut aveuglément tout niveler sur terre;
Mais celle qui, malgré la naissance et l'argent,
Fait sa place au meilleur, au plus intelligent;
Qui ne veut pas qu'un sot sous un grand nom s'abrite;
Qui met tout au concours, donne tout au mérite.
Cette égalité-là, nous devons la bénir;
Elle assure au pays un fécond avenir.

Mais laissons de juillet chaque date éclatante :
Laissons quatre-vingt-neuf, laissons dix-huit cent trente,
Revenons au présent, il n'est pas sans fierté ;
Le trente juin sur lui projette sa clarté.
Aux grandeurs d'autrefois s'il s'est mêlé des larmes,
Le juillet d'aujourd'hui n'a pour tous que des charmes :
Dans les bois les oiseaux emplissent les échos,
Les blés sont égayés par les coquelicots,
Et lorsque aux champs on va moelleusement s'étendre,
Le bleuet dans nos yeux jette sa couleur tendre,
Et l'on est transporté dans ce pays du bleu
Où le plus prosaïque aime à rêver un peu.
C'est le mois enivrant où, quand l'étoile file,
Rapide et lumineuse, animant le ciel clair,
On aime à reposer au bord d'un lac tranquille
Et boire à pleins poumons les doux parfums de l'air.
Tout nous revient alors ; le passé dans notre âme
Vibre au nom d'un ami, pleure au nom d'une femme...

C'est pourquoi, présidant ce soir votre Caveau,
Un nom me vient au cœur, et, dans ce toast nouveau,
Je dois vous rappeler une date funèbre,
Car en ce mois mourut le chansonnier célèbre
Qui fut tout à la fois Horace, Anacréon...
J'ai nommé Béranger ! et bois à la Chanson !

DIX-NEUF! *

—

BANQUET D'AOUT

Je n'ai pas, mes amis, fait de toast pour ce soir.
Je sais que l'on va dire : « Il manque à son devoir. »
Le devoir après tout porte en lui sa limite;
Exact à ce Caveau, je veux que l'on m'imite.
Chez un républicain *je veux* va sembler neuf;
Mais toujours le pouvoir rend l'homme autoritaire,
Et qui peut parler haut n'aime pas à se taire.
Or, au dernier banquet, nous n'étions que dix-neuf!...

Dix-neuf! On attendit longuement le vingtième.
Hélas! il ne vint pas. Duvelleroy, lui-même,
Celui qui dit toujours au Caveau : « Me voilà,
« Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ! »

Duvelleroy passait à l'état de problème;
Nous ne pouvions vraiment rester sous ce coup-là.
Donc, chez Duvelleroy, Ripault court; tout s'explique :
Notre homme a tant crié : Vive la République!
Le soir du trente juin, qu'il ne peut plus parler.
En muet au Caveau ne voulant pas aller,
Par gestes, à Ripault, chef des cérémonies,
Il dépeint ses regrets, ses peines infinies....
Bref, de Duvelleroy le banquet resta veuf.
Pourtant on dîna bien, mais.... on était dix-neuf!

Un fait qui m'a surtout très agacé les fibres,
C'est de n'avoir pas là même un des membres libres.
Libres, cela veut dire, à nos banquets d'été,
Qu'ils peuvent applaudir en toute liberté;
Car lorsque sous ce titre on fait un prosélyte,
C'est afin de grossir notre public d'élite.
Et, parmi ces dix-neuf, combien de visiteurs,
De ceux pour qui nos voix ont des sons *enchanteurs?*
Ils furent un! rien qu'un! mais un aimable apôtre,
Le libraire Dentu, qui demain sera nôtre.
Cela devint du moins la compensation
A ce chiffre dix-neuf, ma désolation!

Dix-neuf, quand je voudrais qu'on fût au moins quarante!
N'allez pas croire, amis, que ce chiffre me tente,
Parce qu'on a par lui de faux airs d'immortels;
Je suis encor plus fier quand nous sommes soixante.
Ici, nous nous passons de palmes et d'autels,
Nous ne prétendons pas aux gloires du génie :
Des convives nombreux, la table bien garnie,

Du rire dans les yeux, de l'entrain dans la voix,
Et votre président monte alors au pavois.

C'est pourquoi je voudrais que s'amoindrît le nombre
De ceux-là qui, l'été, loin de nous cherchent l'ombre.
Puis, l'été, le Caveau ne manque pas d'attraits;
S'il y fait un peu chaud, on peut y boire frais.
J'allais donc édicter cet arrêt trop sévère :
« Venez tous désormais, ou je brise mon verre ; »
Lorsqu'on m'a dit : « Ami, moins de mauvaise humeur !
Puisqu'il faut qu'à plus d'un justement l'on pardonne :
A notre ami Poullain qui chaque été moissonne,
Espérant voir tomber, sous ce rude labeur,
De son ventre opulent la trop vaste splendeur!
A Pestel, fin buveur, qu'un sort cruel exile,
Car il va boire, hélas! l'eau de Contrexéville!
A Piesse! il nous prévient qu'installé sur son roc,
Il dessine à grands traits son voyage au Maroc ;
A Vilmay, qu'une écharpe a pris dans ses lisières :
Maire, il passe son temps à chercher des rosières ! »

Voilà pourquoi, ce soir, président bon garçon,
Trinquant même aux absents, je bois à la Chanson !

LA CHANSON DE LA PLAGE

—

BANQUET DE SEPTEMBRE

Je viens d'entendre, amis, la Chanson de la plage,
Faite de souffle et d'eau, de ciel calme et d'orage;
Chanson bien douce au cœur, mais qu'un soupir amer
Traverse quelquefois lorsque gémit la mer.
Que je plains celui-là que jamais rien n'étonne;
Qui trouve que la plage a la voix monotone,
Parce qu'il ne peut pas, hélas! interpréter
Ce langage si clair pour qui sait l'écouter!
D'abord ce fut, pour moi, comme des accents vagues
Qui semblaient s'échapper du roulement des vagues;
Mais bientôt dans les airs le son se dessina,
Puis, jusqu'à mon oreille, un chant pur résonna.

Et la mer m'apportait des contrastes étranges,
Comme des cris aigus et comme des voix d'anges;

D'un monde sous-marin un immense sanglot;
Ou le bruit de la foudre étouffé sous le flot;
Le flux poussant l'écume au pied de la falaise,
Jetant un chant joyeux à la grève qu'il baise,
Cette grève si chère à l'œil du matelot;
Et, lorsque les vents d'ouest avaient chassé la brise,
Les plaintes de la vague à l'écueil qui la brise.
J'étais là, frissonnant, inquiet ou charmé,
Des senteurs de la mer empreint et parfumé!
Combien de fois, bercé par la voix mugissante
De cette immensité sombre ou phosphorescente,
Ne suis-je pas resté du soir jusqu'au matin!
Là, l'esprit emporté dans un regard lointain,
J'écoutais le concert du vent et de la lame,
Dont les âpres accords montaient jusqu'à mon âme,
La plongeaient dans l'extase ou ce demi-sommeil
Qui ne se dissipait qu'au retour du soleil!

Alors je me suis dit : Tout chante dans ce monde,
Jusqu'aux brisants cachés sous cette mer profonde;
Le pêcheur qui fredonne en jetant ses filets
A, pour l'accompagner, la chanson des galets;
Puisque tout n'est enfin dans la nature entière
Qu'un éternel duo d'esprit et de matière,
Chanter est une force, et l'on ne peut nier
Qu'il ne doive être fier, le simple chansonnier;
Car, s'il ne peut prétendre aux lauriers du poète,
Son rôle est assez beau pour qu'il lève la tête.
Puis, sait-on après tout ce qu'est une chanson?
Est-ce un gai passe-temps, une docte leçon?
Est-ce une œuvre critique où l'esprit fin l'emporte?

Est-ce un refrain d'amour que l'on chante à la porte
De la femme adorée, une guitare en main ?
Est-ce un rêve d'hier ou l'espoir de demain ?
Un soupir de tristesse ou l'éclat de la joie ?
Le vif pétillement d'un bon vin qui flamboie,
Ou les tendres échos d'un amoureux chemin ?
Est-ce un accent vengeur, sorti brûlant de l'âme
Dans des vers, dont l'ardeur, pour la Patrie, enflamme ?
Est-ce pour la nature un chant de renouveau ?
Ce que dit le marin entre le ciel et l'eau ?
N'est-ce qu'un jeu futile ou l'œuvre d'un vrai maître ?

C'est moins que tout cela, c'est moins et plus peut-être.
C'est la muse folâtre ou pleine de raison,
Qui s'arrête au brin d'herbe ou scrute l'horizon,
Mais toujours dans le but de charmer notre vie ;
Qui peut parler de tout rien qu'en changeant de son.
C'est pour elle qu'ici le Caveau nous convie ;
Elle met, tous les mois, nos cœurs à l'unisson,
Et c'est pourquoi, ce soir, je bois à la Chanson !

LE VIN

—

BANQUET D'OCTOBRE

Pour présider ce soir vos joyeuses agapes,
Pour être, dans ce mois, digne du vieux Caveau,
Je devrais, le front ceint de pampres et de grappes,
Avoir un thyrse en main, pour fauteuil un tonneau.
Aussi, pour conjurer l'arrêt juste et sévère
Qui peut m'atteindre ici quand j'y viens le front nu,
Puisque du vieux Panard j'osai prendre le verre,
Je vais, pour m'excuser, chanter son contenu.

Du vin nous sommes les poètes,
Le fêter est notre devoir;
Sans le vin que seraient les fêtes
Des disciples du gai savoir?

Buvons et chantons à la ronde;
Le vin, lorsqu'il coule à plein bord,
Répand la gaîté par le monde :
Pour bien chanter, buvons d'abord!

Si le vin nous réchauffe l'âme,
S'il rend tout joyeux et vermeil,
C'est qu'à la fois liqueur et flamme,
En lui le vin a du soleil.

Du Caveau les quatre phalanges
Doivent donc payer leur rançon,
En chantant avec les vendanges
Le vin, âme de la Chanson.

Mais flétrissons l'ivrognerie;
C'est une insulte au *jus divin,*
Et, sans tacher nos fronts de lie,
Sachons boire et chanter le vin.

Laissons le froid buveur de bière
S'alourdir comme un éléphant;
L'esprit pétille et l'âme est fière
Où le vin coule triomphant.

Du vin naît le mot qui s'envole
Sur les ailes de nos succès;
Car, bien qu'on le dise frivole,
Partout règne l'esprit français.

A trinquer le vin nous amène,
Et ce symbole d'union
Semble inviter la race humaine
A la grande Communion.

Eût-on le cœur aigri, le front sans espérance,
Eût-on l'esprit plus froid que le plus dur glaçon,
Tout renaît par le vin : c'est le sang de la France !
Il faut donc, mes amis, le boire à la Chanson !

LES ABSENTS*

—

BANQUET DE NOVEMBRE

Quand l'automne est venu, par ses vives couleurs,
Changer l'aspect de la nature;
Quand les arbres, de loin, semblent d'immenses fleurs,
Grâce aux teintes de leur ramure,
Pour moi, les bois changent d'attraits;
Du soleil la flamme pâlie
Fait pénétrer, dans les forêts,
Une douce mélancolie
Que mon âme boit à longs traits.

C'est vainement que le raisin
Fermente, en chantant, dans les cuves,
Et que, même devenu vin,
Il projette en moi ses effluves;

Je suis pris tout entier par les amis absents.
Me retournant vers eux, ce qu'en moi je ressens
N'est point de la douleur, mais non plus de la joie;
Car tout mon être, alors, dans le songe se noie;
Je désire revoir tous ceux-là que j'aimai,
Qui sont partis, laissant, souvenir parfumé,
Plus d'une page écrite au livre de ma vie!
Qui n'a pas, d'entre vous, eu cette douce envie?

Oh! comme je comprends que l'on ait, sans remords,
Pris à novembre un jour pour fêter ces chers morts!
Sont-ils morts? Oui, pour nous, dans cette étroite sphère;
Mais ils vivent ailleurs, ou du moins, je l'espère.
Qu'ils sont nombreux déjà, du Caveau les amis
Partis depuis le jour où vous m'avez admis!
Pour les revoir encore, au réel faisant trêve,
Je laisse mon esprit fuir sur l'aile du rêve.

Je les retrouve tous!... Mais voici du nouveau:
Là-haut, dans l'autre monde, ils ont fait un Caveau.
C'est Eugène Moreau qui, comme ici, préside,
Il a su conserver esprit et bonne humeur:
« Entre donc, me dit-il, c'est ce soir qu'on décide
» Si Déjazet sera présidente d'honneur.
» Sa voix sut, à Paris, faire bien des merveilles,
» Mais ici tout est pris, le cœur et les oreilles.
» Janin écrit pour elle un hommage en latin;
» Coligny, trois sonnets; jusqu'au brave Salin,
» Tous sont ensorcelés! » Brousmiche seul réclame,
Et chante gravement: *N'acceptons point de femme!*
Non licet omnibus adire Corinthum

Est l'air qu'il a choisi pour sa chanson-factum.
Mais un mot de Poincloud rend Brousmiche perplexe :
« Déjazet, par son art, souvent changea de sexe. »
« D'ailleurs, dit Remignard, pourquoi donc tant de cris,
« Puisqu'elle a présidé le Caveau de Paris ?
« Elle en fut un instant le bonheur et le charme. »
« C'est vrai, fait Levaillant, essuyant une larme. »
Protat accepte aussi, mais il veut, en retour,
Que l'on fasse revivre enfin le second tour.
Juteau du geste approuve, et, guilleret, fredonne
L'air de « *Comment ma femme a renvoyé sa bonne* ».
Et Déjazet triomphe ! Et tous ont voté *pour*.

Silence, on va chanter. Quel splendide auditoire !
Du Caveau de Paris tous ces noms sont la gloire :
Gallet, Collé, Piron, Crébillon fils, Panard,
De Bernis, L'Attaignant, Grécourt, Favart, Landelle,
Dorat, Boufflers, Parny, Gresset, Gentil-Bernard,
De Jouy, Rougemont, Armand Gouffé, Capelle,
Désaugiers, Dupaty, Laujon, Debraux, Brazier,
Salverte, Béranger... une superbe salle,
Comme ici, mes amis, quand doit venir Lassalle,
L'interprète puissant au merveilleux gosier.

On peut donc, sans montrer une joie indicible,
Et sans avoir non plus de la peur le frisson,
Quitter ce monde-ci, mais... le plus tard possible,
Pour chanter avec eux, et boire à la Chanson !

LA CHANSON AU CAVEAU*

—

BANQUET DE DÉCEMBRE

Je ne veux pas quitter le grelot de Collé,
Le verre de Panard et cette présidence,
Sans vous dire comment, ayant tant reculé,
D'accepter ces honneurs je commis l'imprudence :
C'est que j'aime avant tout la chanson au Caveau.
Cependant la Chanson en mille endroits se trouve
Avec tous ses attraits : le gai, le franc, le beau;
Mais notre Caveau seul exige du nouveau,
Et la vitalité par le nouveau se prouve.
De la monotonie, ainsi se préservant,
Le Caveau, mes amis, reste toujours vivant.
C'est là que la Chanson se maintient en haleine,
Auditoire restreint ou notre salle pleine,

L'inédit, chaque mois, obtient pour sanction,
A défaut du succès, au moins l'attention.
Voilà bien ce qui fait que notre compagnie
Ne se dira jamais que sa tâche est finie,
Quoiqu'elle ait accompli tout ce que chacun sait,
Depuis qu'on la créa : — dix-sept cent trente-sept !

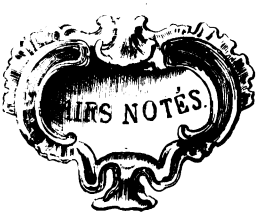
Que l'on me montre ailleurs ceux-là qui sont quarante,
Qui, loin de s'occuper de ce que fait la rente,
Ont, en fraternisant, pris tous les mois un jour
Pour chanter le bon vin, la liberté, l'amour !
Un soir, en visiteurs, je veux bien qu'on amène
Du monde les plus grands, dans ce petit domaine
Où la chanson s'envole, où l'esprit est joyeux,
Où les cœurs sont ouverts, où brille dans les yeux
Cet aimable abandon des soucis de la vie,
Où l'on met sous ses pieds et la haine et l'envie.
Comme ils s'étonneraient, — eux, dont tous les efforts
Sont d'être des puissants, des riches et des forts, —
Même quand le présent semble à tous redoutable,
De voir chacun de nous, autour de cette table,
Au son de ce grelot, se lever, sans façon,
Et, le verre à la main, entonner sa chanson !

Ils s'écriraient : Quels fous ! Et moi je dis : Quels sages !
Riant des honneurs vains et des mauvais présages,
Ils croient qu'un jour, pour tous, le vrai bonheur naîtra ;
Et tant qu'à nos vieux ceps le raisin mûrira,
Pour préparer ce jour, ils fêteront la rime ;
Car se taire au Caveau leur semblerait un crime.

AIRS NOTÉS.

Ici, de la Chanson il faut être l'amant;
Mais notre muse, à nous, n'est point la femme pâle
Que l'on ne doit aimer que platoniquement;
Elle veut les amours d'un cœur fécond et mâle,
Qui sache, en ses ardeurs se montrant triomphant,
Faire à chaque baiser apparaître un enfant!
Voilà ce que de tous notre Caveau réclame.

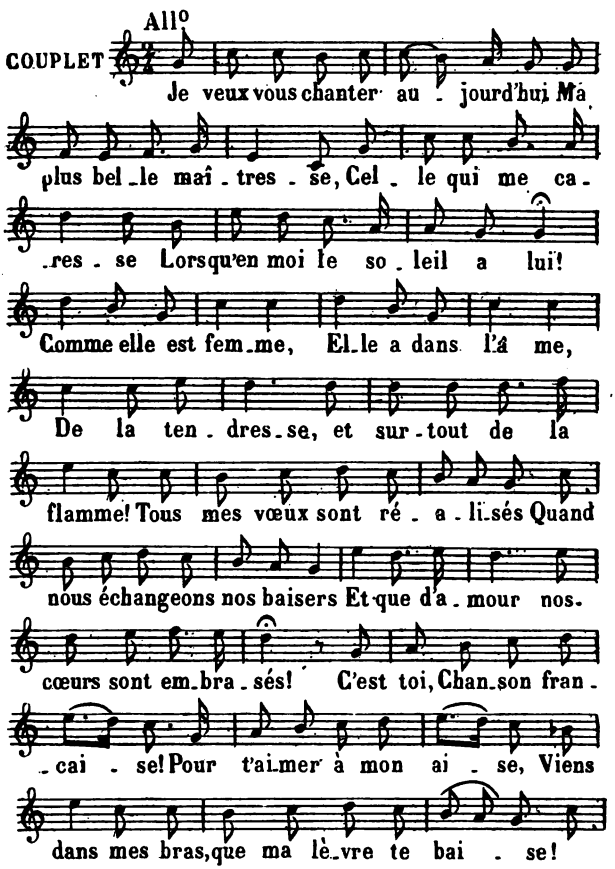
Or, puisque cette muse offre à son nourrisson
Du vin au lieu de lait, que du vin naît la flamme,
Faisant jaillir le trait de l'esprit ou de l'âme,
Haut les verres, amis, buvons à la Chanson!


IRS NOTÉS.

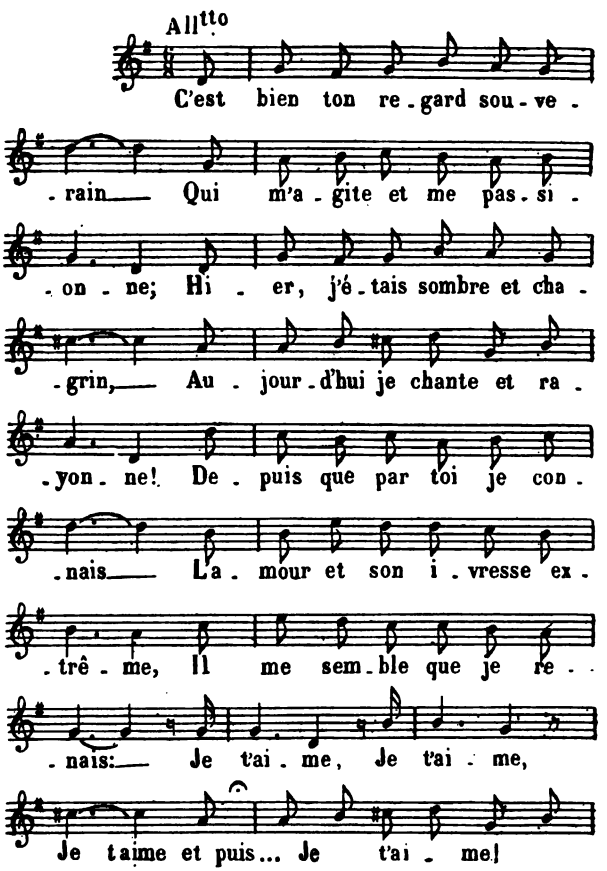
AIRS NOTÉS

LA CHANSON FRANÇAISE

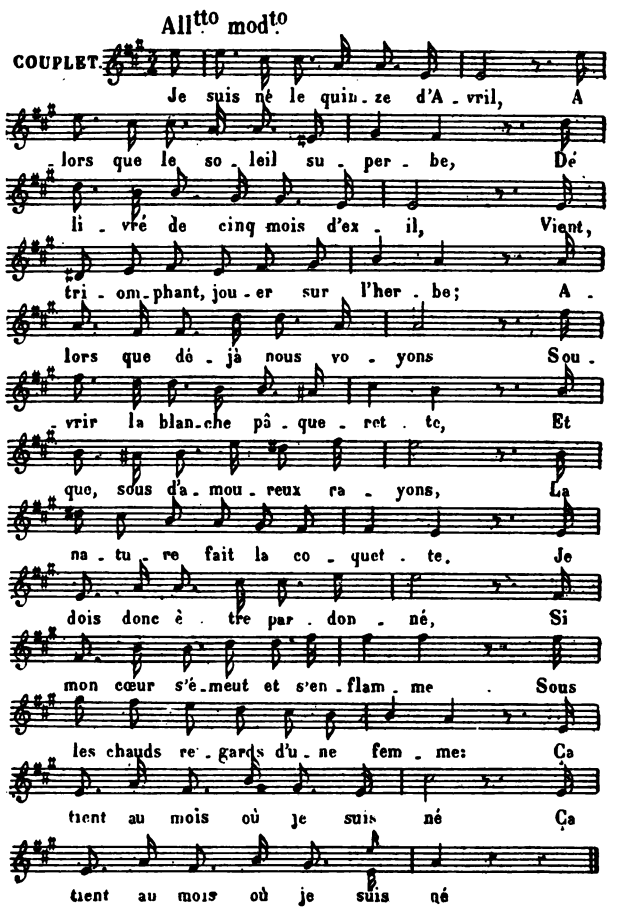
Vieil air arrangé par l'Auteur des paroles.



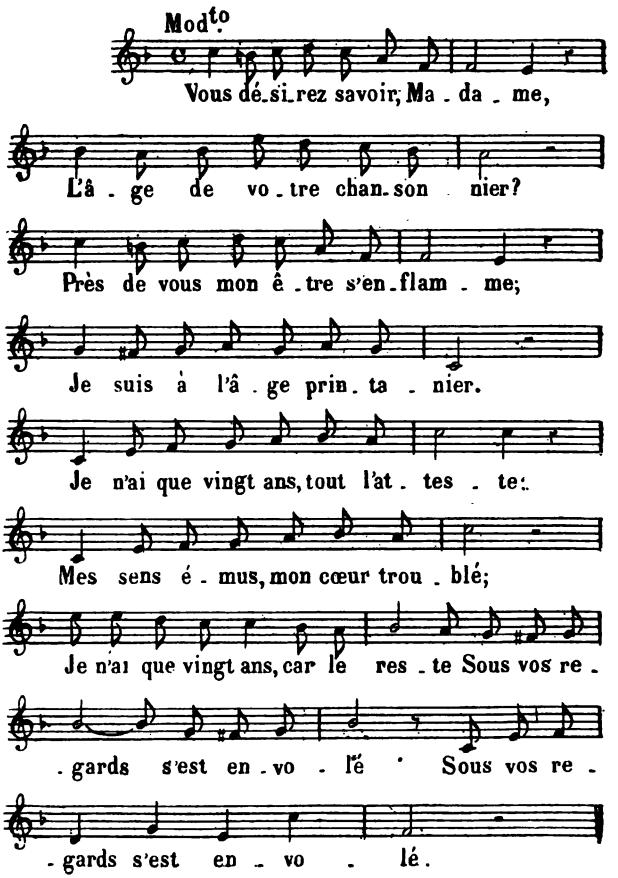
JE T'AIME!


Allto
C'est bien ton re-gard sou-ve-
-rain Qui m'a-gite et me pas-si-
-on-ne; Hi-er, j'é-tais sombre et cha-
-grin, Au-jour-d'hui je chante et ra-
-yon-ne! De-puis que par toi je con-
-nais La-mour et son i-vresse ex-
-trê-me, Il me sem-ble que je re-
-nais: Je t'ai-me, Je t'ai-me,
Je t'aime et puis... Je t'ai-me!

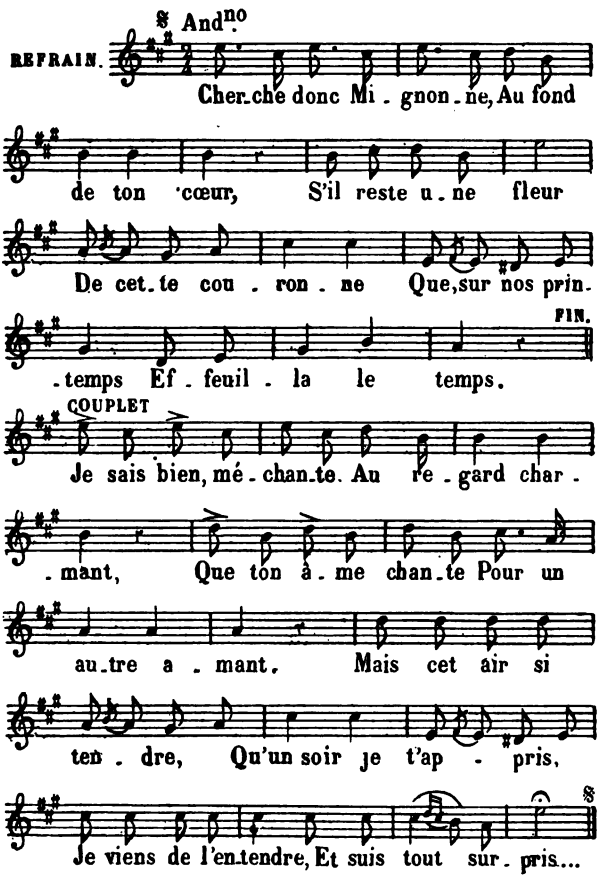
LE MOIS OU JE SUIS NÉ



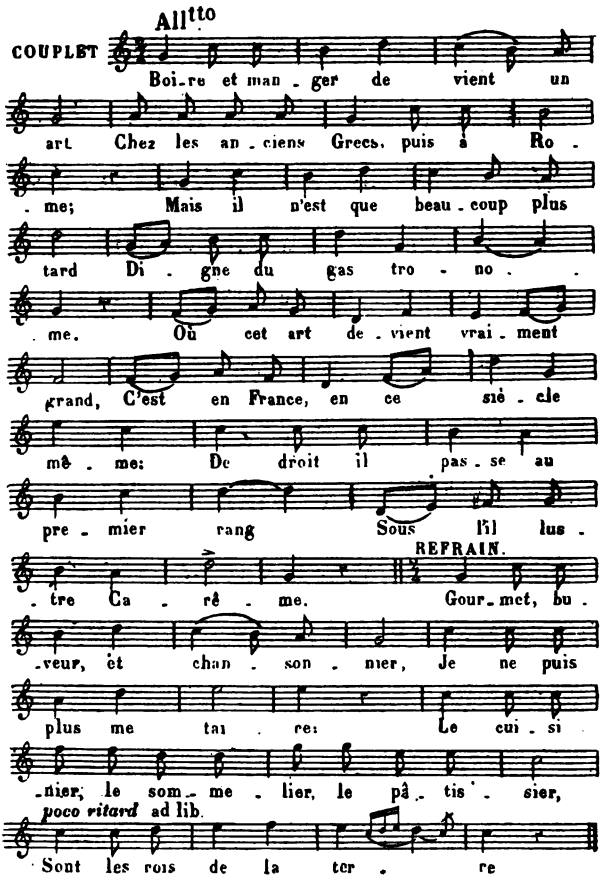
MON AGE


Mod^to
Vous dé_si_rez savoir, Ma - da - me,
L'â - ge de vo - tre chan_son nier?
Près de vous mon ê - tre s'en_flam - me;
Je suis à l'â - ge prin - ta - nier.
Je n'ai que vingt ans, tout l'at - tes - te:
Mes sens é - mus, mon cœur trou - blé;
Je n'ai que vingt ans, car le res - te Sous vos re -
- gards s'est en - vo - lé Sous vos re -
- gards s'est en - vo - lé.

REGAIN D'AMOUR



LES ROIS DE LA TERRE



NOTES

ET

RÉPONSES AUX ASTÉRISQUES

— *Lorsqu'elles ont trait à un événement ou à un fait politique quelconque, les Chansons sont toujours précédées d'une date qu'il importe de remarquer pour bien les comprendre.*

— *Les noms qui suivent le timbre des airs, en tête des Chansons, sont ceux de MM. les Éditeurs de musique chez lesquels se trouvent paroles et musique.*

— *Les Chansons qui n'ont pas d'air indiqué ou qui portent cette mention :* AIR par l'Auteur des Paroles, *même celles dont les airs notés sont publiés dans ce volume, peuvent être mises en musique par ceux de MM. les Compositeurs qui le désireraient. — S'adresser, pour cela, à* M. CHARLES VINCENT, *41, boulevard du Temple.*

— *Quelques amis de l'Auteur, auxquels des Chansons imprimées ailleurs que dans ce volume ont été dédiées, s'étonneront peut-être de ne pas voir leurs noms figurer dans le présent livre. Ce n'est point un oubli de Charles Vincent; ils lui pardonneront en sachant que, n'ayant pas eu le courage de biffer deux de ces noms, il a préféré les supprimer tous.*

— *L'Éditeur a pensé qu'il ferait bien de publier à la fin de ce livre les noms des Membres actuels du Caveau. Cela fixera, au moins à cette date, la composition de cette joyeuse Société qui, depuis près d'un siècle, s'est consacrée avec une rare fidélité au culte de la Chanson.*

NOTES

ET

RÉPONSES AUX ASTÉRISQUES

—

CHANSONS

LA CHANSON FRANÇAISE Page 1

Janvier 1873. — Cette date explique le dernier couplet. Cette chanson, qui a donné son titre à la belle publication de Charles Coligny, est une des plus chaudes créations de Lassalle.

LA VIEILLE CHANSON 20

LA RONDE DES CORDONNIERS 23

LES COMPAGNONS DU TOUR DE FRANCE 26

Dans le drame *l'Enfant du Tour de France*, écrit en collaboration par Charles Vincent avec M. Lermite, Darcier chantait ces trois chansons, une autre ronde et des stances : *la Malédiction,* dont il a également composé la musique, et que l'on trouvera chez l'éditeur Labbé.

Pars donc, cordonnier dévorant!

Le mot dévorant vient, par corruption, du mot *devoir : Compagnons du Devoir.*

Cette pièce eut pour premier résultat d'amener un rapprochement entre des fractions dissidentes du Compagnonnage. — Meyerbeer,

qui est venu plusieurs fois entendre la partie musicale de ce drame, a dit que Darcier avait dépensé là de quoi faire un opéra.

L'IDÉE ET SES MARTYRS 39

Ce brave et excellent Sylvain Saint-Étienne, avant de devenir l'ami de Charles Vincent, avait été son premier éditeur de musique. Il eut l'idée de faire chanter ces couplets aux séances littéraires et patriotiques du Grand-Hôtel, pendant le *Siège*. Les noms du compositeur et du chanteur échappent aujourd'hui à l'auteur de la chanson; et cependant, il doit aux deux des remerciements.

LES FILS DU SOLEIL 49

Cette chanson fait partie d'une nouvelle : *le Chasseur de vipères*, publiée dans *Fontainebleau*, volume offert par la Presse française à Denecourt, que Théophile Gautier avait surnommé le Sylvain de la Forêt.

LE RÉVEIL DE LA CHANSON 55

Thérésa, si elle n'a pas été reçue membre du Caveau, comme l'ont écrit quelques journaux, est la seule femme, après Déjazet, qui y soit admise comme visiteuse. N'a-t-elle pas fait preuve d'esprit en y chantant cette chanson, qui semble stigmatiser un genre auquel l'artiste doit en partie sa popularité. Ajoutons qu'au Caveau Thérésa chante un répertoire du meilleur goût et avec une diction que peuvent lui envier les artistes de nos grands théâtres.

LE CHANTEUR POPULAIRE 58

Le nom de Darcier devrait être en tête de cette chanson.

LES VRAIS BUVEURS 61

Chanson publiée dans *la Côte-d'Or à vol d'oiseau*, d'Auguste Lu-

chet. Charles Vincent fit aussi des chansons pour *le Cordonnier de Crécy* et *la Marchande du Temple,* deux drames d'Auguste Luchet et Desbuards.

Faure a écrit une musique vraiment inspirée sur *les Vrais Buveurs*. Il avait déjà fait revivre une vieille chanson de l'auteur : *Je crois!* complètement oubliée depuis de longues années.

PROFESSION DE FOI [64]

Chantée au banquet du *24 Février* 1868, présidé par Schaeffer, du *Siècle*. On sait que sous l'Empire il y avait de nombreux banquets à cette date rappelant 1848.

IL EST ARRIVÉ, LE SOLEIL [66]

En 1870, on n'a pas vu un rayon de soleil avant le 3 avril.

LES VINS DE L'ESPÉRANCE [71]

C'est sous ce titre : *les Vins de France,* que cette chanson est publiée chez Heugel. Les mots : jus divins, soulignés, sont un hommage à la vieille poésie du Caveau, où l'auteur venait d'être admis.

L'ADIEU DU MARIN [74]

Chanson d'une comédie restée inédite. Darcier a écrit sur ces paroles une de ses plus larges compositions. — Avis aux chanteurs.

CHANTEZ, HAVRAIS [77]

Cette chanson a été faite en réponse à celle que les Havrais adressèrent au Caveau par l'intermédiaire du chansonnier Fouache, alors secrétaire général de cette Société.

LE MOIS OU JE SUIS NÉ 85

Cette chanson, dont il importe de lire la date, a été chantée pour la première fois au dîner du *Bon-Bock*.

LE PSALTÉRION 95

L'harmoniverre est un instrument composé d'une vingtaine de verres que l'on remplit d'un liquide quelconque.

3me Couplet. — L'auteur a fait du nom si justement aimé et populaire d'Henrion, deux syllabes, se conformant ainsi à la prononciation usuelle.

PIERRE DUPONT 101

Cette chanson, pour laquelle Gustave Nadaud a écrit une musique très réussie, se vend à Lyon, chez l'éditeur Rey, au profit de l'érection de la statue du chansonnier-poète.

IL FAUT BIEN EN PASSER PAR LA 107

Ce couplet sur Leconte est exact. Député un peu malgré lui la première fois, il a été renommé à une grande majorité.

L'AVENIR EST RÉPUBLICAIN 110

Il y a dans cette chanson des allusions et des mots politiques qui doivent être encore dans la mémoire de tous.

GUSTAVE MATHIEU 113

5me Couplet :

Il revient dans nos bois cueillir la violette.

Gustave Mathieu ne sortait jamais sans un bouquet de violettes à la boutonnière.

LE TAMBOUR 118

Au premier couplet, le deuxième vers doit se rétablir ainsi qu'il a été fait pour la musique. Au lieu de : *Héroïque dans nos conquêtes*, il faut lire : *Ardent et fier dans nos conquêtes*. C'est plus euphonique, et cela permet d'éviter la répétition du mot héroïque qui se retrouve au second couplet. — Il ne faut pas s'effrayer de la longueur des couplets : la musique d'Anatole Lionnet est d'une rondeur et d'une franchise rares.

LOUIS XIV 133

Il importe de rappeler que les *mots donnés* demandent une étude complète sur le sujet que l'on doit chanter ; il n'y a donc pas à s'étonner du grand nombre de couplets de ces chansons.

L'AMOUR AU CAVEAU 144

Eugène Moreau, l'ancien secrétaire de la Société des Artistes dramatiques, avait fait reproche au Caveau, qu'il présidait alors, de ne point chanter assez souvent l'Amour.

AIMONS-NOUS 146

Cette chanson fut faite pour le Pot-au-Feu, petite réunion fondée par l'un des membres du Caveau, Hippolyte Poullain. Auteur de chansons franches et toujours gaies, il publia des fables, des comédies, et, voilà deux ans à peine, un volume de mélanges, chez Dentu, sous ce titre : *Un Peu de Tout*. Cette réunion, dont les principaux membres appartenaient aux divers dîners artistiques et lyriques de Paris, avait pour habitués : Hachin, Henri Nadot, l'auteur de tant de chansons populaires, Vergeron, Fénée, Duplan, Lagoguée, Mouton-Dufraisse, Piesse, Jullien, les deux Lionnet, Ruel, président de deux ou trois sociétés lyriques, Chebroux, etc. ; Berthelier et Plet s'y firent entendre quelquefois. La note joyeuse était celle avant tout voulue dans la maison. On en aura une idée par ces couplets de la chanson de réception de Charles Vincent :

TAYLOR INST. OXFORD

RÉCEPTION AU POT-AU-FEU

AIR : *Le Premier pas.*

Au Pot-au-Feu,
Lorsqu'on vient prendre place,
Au Pot-au-Feu,
Il faut chanter un peu.
Par la gaîté, le grand vin se remplace,
Et, sans façons, la chanson se prélasse
Au Pot-au-Feu.

Au Pot-au-Feu,
Si du grand genre on tranche,
Au Pot-au-Feu
Chacun en fait un jeu.
Le Président, en relevant sa manche,
Dit qu'un blason ne vaut pas une tranche
Du Pot-au-Feu.

Au Pot-au-feu,
Pour suivre la coutume,
Au Pot-au-feu,
Je ne ferai qu'un vœu :
C'est d'apporter, à moins que je m'enrhume,
Une chanson, chaque mois, pour légume,
Au Pot-au-feu.

Hélas! Poullain a été enlevé à ses amis, et le Pot-au-Feu fut abandonné par Bonnay et Dentend, deux des fondateurs, non chansonniers, et qui — disaient-ils gaiement — en formaient le public.

MA VICE-PRÉSIDENCE 150

Ce n'est qu'après le troisième appel de Clairville que Charles Vincent se décida à accepter la présidence du Caveau, qui est toujours précédée de la vice-présidence, une vraie sinécure.

ÉDOUARD PLOUVIER 153

Charles Vincent a publié avec Édouard Plouvier un volume intitulé : *les Refrains du Dimanche* et illustré par Gustave Doré. Éditeur : Coulon-Pineau (édition épuisée). — Édouard Plouvier était encore ouvrier corroyeur lorsqu'il entra dans la carrière littéraire et dramatique par des articles dans le *Magasin des Familles* et par *Une Discrétion,* qui fut son début au Théâtre-Français.

L'EXPOSITION DE COMPIÈGNE 162

Appelé à cette Exposition pour départager un jury, Charles Vincent fut invité à un dîner offert aux jurés; on le pria d'improviser quelques couplets. Ceux-ci n'ont d'autre raison d'être dans ce volume que de montrer les divers genres de l'auteur.

MON MANIFESTE 165

2me *Couplet*. — Allusion aux deux Messages du Président de la République de cette époque.

LA MOUETTE 170

Le savant auquel il est fait allusion n'est autre que le grand Buffon. La mouette, que les marins appellent l'hirondelle de la mer, n'est ni aussi criarde ni aussi vorace que le goëland.

SUR UN BON PIED 170

L'auteur est invité tous les ans au dîner que donne la Chambre syndicale de la Chaussure, et tous les ans il y chante une chanson inédite. Les mots soulignés sont des termes de la profession.

SOUVENIRS SUR UN VIEIL AIR 182

Ben-Tayoux a écrit sur cette chanson une de ses plus charmantes compositions.

VA JUSQU'AU BOUT! 185

Chanté à la première réunion de la Société de la *Rive Gauche*, présidée par Gustave Aimard. Cette Société, dont les étudiants furent les principaux adhérents, eut des soirées très brillantes; mais, malheureusement, la *Rive Gauche* n'a pas dépassé sa deuxième année.

Cependant, quelle réunion de talents originaux! le docteur Dupré, A. de Lyne, Jean Lubin, Victor Garien, Réné Ponsard, le

pittoresque auteur des *Chansons de Bord;* Rembielinski, compositeur et pianiste de grand talent; Camille de Chancel, Achille Caron, A. Deroy, Georges Nazim, Édouard Manet, Alexis Bouvier, J.-Camille Chaigneau, Le Guillois, Jules André, Adrien Dézamy, Jérôme Bugeaud, Clément Privé, Jules Jouy, Gresse, Pasdeloup, docteur Huet, Desprez, E. Dentu, Gustave Vinot, Réné Tener, O. Monprofit, etc., etc., etc.

RAPPORTE-NOUS DU SOLEIL 190

Louis Piesse est l'auteur de plusieurs travaux sérieux et de *Guides* fort estimés, publiés par Hachette. C'est de plus un voyageur intrépide, en même temps qu'un écrivain de goût et un chansonnier distingué.

2me *Couplet.* — Au 5 avril 1877, on n'avait pas encore vu le soleil; en revanche, il neigeait de temps à autre.

CLAIRVILLE 201

Ce joyeux chansonnier s'occupait avec passion des questions les plus abstraites! La recherche de ce que peut être l'autre vie l'intéressait beaucoup. Il avait commencé sur ce sujet un livre où cette question était traitée avec une ardeur et une conviction rares.

PAS D'ABSTENTION 205

Cette chanson, faite sous l'Empire, alors que l'abstention était prêchée par des hommes importants du parti républicain, ne put être publiée dans le *Siècle*, pour lequel elle avait été faite. Chantée au Caveau en 1876, à l'époque des élections, elle fut augmentée d'un couplet, le dernier.

LE BON-BOCK 209

Le Bon-Bock, société artistique et chantante, fondée par le graveur Bellot, sous l'inspiration du poète Carjat, et baptisée par Charles Vincent. On aura une idée du piquant de ses réunions mensuelles par la pochade suivante qui servit de baptême à la Société. Ce n'est

plus soixante noms que Charles Vincent devrait faire passer aujourd'hui dans ces couplets, mais au moins cinq cents, et des plus connus, aussi bien dans le monde scientifique que dans les arts, la littérature et la politique.

REVUE DU BON-BOCK

AIR : *Voild l'Zou-Zou !*

(1875)

I

Vous qui languissez jours et nuits,
Sans grand espoir ni noble envie ;
Vous qu'accablent tous les ennuis,
Dont le spleen assombrit la vie ;
Quand vous auriez un cœur de roc,
Les glaciers de Suisse dans l'âme ;
C'est au Bon-Bock (*bis*)
Que vous retrouverez la flamme !

II

Le Bon-Bock, pour se proroger,
Ne trouverait pas un *Malartre.*
Pourtant il aime à voyager
Mais sans s'éloigner de Montmartre.
Chez le *Grand-Turc* — rien du Maroc —
Il paraît deux fois, deux fois brille !
Puis le Bon-Bock (*bis*)
Se fait ouvrir *la Grande-Grille !*

III

Depuis lors, il nous réunit
Tous les mois dans un soir suprême.
Si sa *Boule-Noire* est un nid
Qui peut sembler un peu bohème,
Il dit : « J'ai la gaîté pour stock
« Et ces simples mots pour emblême :
« C'est au Bon-Bock (*bis*)
« Que l'on s'amuse et que l'on s'aime ! »

IV

Peintres, musiciens, sculpteurs
De tout talent et de tout âge ;
Graveurs, auteurs, acteurs, chanteurs,
Pêle-mêle y font bon ménage.
Pour éviter le moindre choc,
On n'y parle pas politique ;
Mais le Bon-Bock (*bis*)
Est une franche république.

V

Qui boit le mieux est président.
C'est toujours *Bellot* qui préside !
Majestueux, accommodant,
Il ne reçoit aucun subside.
C'est bien un président *ad hoc ;*
Il sait, prenant des airs sévères,
Dire, au Bon-Bock (*bis*)
« Allons, Messieurs, videz vos verres ! »

VI

Les gosiers sont désaltérés
Et *Carjat* commence la fête
Par des vers chauds et colorés,
Œuvre de peintre et de poète !
Si par goût *Le Guillois* est *toc,*
Cladel éclate dans sa prose !
Puis au Bon-Bock (*bis*)
Dézamy rime tout en rose.

VII

Le Bon-Bock est un vieux malin :
Il a tour à tour, dans la salle,
Nicot, les Lionnet, Coquelin,
Et, du grand Opéra, *Lassalle !*
Ben-Tayoux, sans être *Lecocq,*
Enlève presto nos suffrages ;
Puis au Bon-Bock (*bis*)
Chaigneau passe avec ses *mirages !*

VIII

Privé fond de taille et d'estoc
Sur le bourgeois et la province.
Leconte, de bric et de broc,
Arrive aux *z'haricots de prince.*
Des Indes ou... du Languedoc,
Gustave Aimard, sans perdre haleine,
Vient au Bon-Bock (*bis*)
Pour *harponner une baleine !*

IX

Nous avons des *Explorateurs*,
Gros et *Puissant*, pleins d'*énergie;*
Et de hardis navigateurs
Auxquels *Azam* sert de *Vigie*,
Transformant le livre de loch
Du grand Colomb en chant épique.
A ce Bon-Bock (*bis*)
Boissé découvre l'Amérique!

X

Quand *Ryon* chante *Cupidon*,
Le *binion* de *Petit* s'apprête,
Puis vient notre aimable *Randon :*
Faut ben qui gn'en a qu'aim' la tête.
Pendant qu'aux préjugés en bloc,
Ducros fait une large brèche,
A ce Bon-Bock (*bis*)
Michal se lèche et se pourlèche!...

XI

Giraudie et son violon
Poussent des gammes amoureuses,
Quand de *Monselet*, le *Dragon*
Suit *les Petites Blanchisseuses*.
Il a tant fêté le médoc,
Ce joyeux enfant de Bellone,
Qu'à ce Bon-Bock (*bis*)
Pontallié chante *la Colonne!*

XII

Les poètes vont défilant;
Ici, la rime est souveraine!
Parny revit avec *Rouland;*
La Pléiade avec *Paul Arène;*
Mais de *Chebroux* le gai tic-toc
Éveille *Bapaume* et *Lafitte*.
Car au Bon-Bock (*bis*)
L'esprit doit marquer sa visite!

XIII

Gill, cumulant comme Apollon,
Dessine, fait des vers et chante!
Puis viennent *Boulart*, *Révillon*,
Bouvier, *Rougelet* et *Dementhe*.
Si l'un d'eux a besoin d'un looch,
Mallet ou *Pau* fait l'ordonnance;
Car au Bon-Bock (*bis*)
Un docteur est en permanence.

XIV

Notre Bon-Bock, c'est positif,
Aura ses historiographes;
N'est-il pas déjà l'objectif
Du plus fougueux des photographes?
Quoi qu'on pense de certain troc,
De Sosie et de stratagème,
A ce Bon-Bock (*bis*)
Pierr' Petit opère lui-même!

XV

Quel auditoire! *Amand Gautier*,
Chardigny, *Girardin*, *Jandelle*,
Desprez, *Quinet*, *Régnier*, *Authier*,
Puis d'autres, et par ribambelle!
Comme un sol fouillé par le soc
Aux grains entr'ouvre ses entrailles,
Notre Bon-Bock (*bis*)
Des beaux-arts reçoit les semailles.

XVI

J'en passe, hélas! et des meilleurs...
Dans cette revue incomplète
Eugène Petit met des *fleurs*,
Pothey fait parler sa *Muette*.
Comme Rabelais, hors du froc,
Joyeux, *Victor Dupré* rayonne
Sur ce Bon-Bock (*bis*)
Où *Crémer* trinque avec *Bordone!*

XVII

Nous avons notre demi-dieu!
Thyrse en main, il vient d'apparaître,
Saluons *Gustave Mathieu :*
Il fut, est, sera notre maître.
Son *Ode au Vin*, son chant du *Coq*,
Sont pour nous Espérance et Gloire!
A ce Bon-Bock (*bis*)
C'est *Jean-Raisin* qui verse à boire!

XVIII

Le Bon-Bock, à chaque festin,
S'est montré fidèle aux artistes :
Chaque mois, *Tener* et *Cottin*
Ont inscrit de nouvelles listes.
Mais, n'ayant plus de rime en *oc*,
Il me faut bien, pauvre trouvère,
A ce Bon-Bock (*bis*)
Comme *Koubly*,.. briser mon verre!...

Pour faire comprendre la fin de cette revue, nous devons dire que Koubly, l'ancien ténor, faisait vibrer de sa voix la plus retentissante ce dernier vers d'une chanson de Plouvier :

J'aimerais mieux briser mon verre!...

LES ROIS DE LA TERRE 212

Chanson faite pour un dîner resté célèbre dans les fastes culinaires sous le nom du Dîner des trois Charles :

Charles Coligny, Charles Monselet et *Charles Vincent.*

ENVOI A JULES GOUFFÉ 215

Gouffé avait exprimé le regret d'avoir à créer des chefs-d'œuvre de finesse et de goût pour des gens qui ne cessent d'avoir le cigare à la bouche : de là le refrain.

MA RENTRÉE A LA LICE 217

La Lice est une société dans le genre du Caveau; elle date de 1831, eut pour fondateur Charles Lepage, et a compté parmi ses membres les plus connus : Lachambeaudie, Mahiet de la Chesneraye, Desforges de Vassens et Charles Colmance. Charles Vincent en fait partie, Chebroux et Échalié en ont été présidents, et Hachin, l'auteur de la chanson populaire : *la Tour Saint-Jacques,* en est le président d'honneur. — C'est aujourd'hui l'auteur populaire de *la Religieuse* et de *Champigny,* Eugène Baillet, qui préside la *Lice chansonnière.*

COMME ET COMMENT 230

Cette chanson est le résultat d'un défi : faire une chanson dans l'intervalle du déjeuner au dîner, sur un sujet donné par le hasard. Ce fut la *Grammaire nationale* de Bescherelle, que l'on ouvrit à la page 723, qui le fournit.

BUVONS A LA CHANSON 233

Dernier couplet. — Les livraisons du Caveau ont encore pour épigraphe des vers de Desaugiers.

LES MOIS 247

Le quatrième couplet de Janvier et le dernier de Juillet sont les seuls qui n'appartiennent pas directement au sujet de ces petites études. Ces Mois n'attendent plus que le musicien pour être complets.

LES TOASTS 287

Il est utile de rappeler que ces Toasts sont ceux de la première présidence de Charles Vincent, et qu'ils furent dits aux douze banquets de l'année 1878.

PANARD 287

Ainsi chantait Panard, ce père du Caveau.

Dentu a répondu, dans son *Historique du Caveau*, à ceux qui prétendent que Panard ne fut pas l'un des créateurs du Caveau. Les chansonniers l'ont toujours regardé comme le principal fondateur de cette réunion.

COLLÉ 290

C'est toujours un pays abaissé sous le glaive,
Et non ce qu'il faudrait : un peuple qui s'élève.

Allusion à la guerre d'Orient, de si triste mémoire.

GALLET 293

Puis se sentant finir, par la mort peu troublé,
Compose une chanson qu'il adresse à Collé.

C'est, en effet, quelques heures avant sa mort qu'il composa une chanson originale adressée à Collé.

PIRON 296

. . . . . qui, même après cent ans,
Va recevoir bientôt des honneurs éclatants.

On s'occupait beaucoup alors du centenaire de Voltaire.

LE RENOUVEAU 299

Est-ce effet du hasard? Moi, je l'appelle Dieu.

L'auteur, justement parce qu'il est de ceux qu'on nomme libres-penseurs, — ainsi que le prouvent surabondamment plusieurs de ses chansons, entre autres : *Philosophie*, — a voulu réagir dans ce toast contre les dédains qu'il est de mode dans un certain milieu d'adresser aux spiritualistes. Et pourtant, le plus grand homme de notre époque, peut-être le plus profond génie de tous les siècles, Victor Hugo, a plus d'une fois affirmé, dans son merveilleux langage, le spiritualisme le plus élevé.

L'EXPOSITION 302

. . . . en entendant notre sœur, la Musique,
Jeter sa grande voix dans ce concours magique.

C'est à cette merveilleuse Exposition que la Musique a concouru pour la première fois.

JUILLET 304

Le trente juin sur lui projette sa clarté.

On se souviendra longtemps de cette fête inspirée par la haute idée du travail mêlée à l'avènement de la République.

DIX-NEUF! 306

A Pestel, fin buveur, qu'un sort cruel exile.

Hélas! ce brave Allard-Pestel, qui fut le *Landelle* du nouveau Caveau, est aujourd'hui, comme Poullain, absent de cette Société qu'il aimait tant. On a de lui : *Chansons et Mots donnés*.

LES ABSENTS 315

Il y a là des allusions qui ne seront bien comprises que par les membres du Caveau. Contentons-nous de dire que Brousmiche est l'auteur d'un air devenu populaire dans les Sociétés lyriques : *Non licet omnibus adire Corinthum;* que Juteau aimait à chanter souvent : *Comment ma femme a renvoyé sa bonne;* et enfin que le second tour affectionné par Protat, où les crudités venaient s'étaler librement après les chansons inédites, fut supprimé par Grangé, ce dont il faut le remercier.

LA CHANSON AU CAVEAU 318

Faire à chaque baiser apparaître un enfant.

Cette Société est la seule où les membres doivent apporter de l'inédit chaque mois.

La date de la naissance du Caveau, que quelques-uns font remonter à 1733, est fixée à 1737 par la tradition qui s'est perpétuée jusqu'au Caveau actuel.

LISTE DES MEMBRES DU CAVEAU

POUR L'ANNÉE 1881

COMPOSITION DU BUREAU

CHARLES VINCENT.	*Président.*
EUGÈNE GRANGÉ, ✠.	*Vice-Président.*
LOUIS PIESSE	*Secrétaire Général.*
JULES ÉCHALIÉ.	*Secrétaire-Adjoint.*
JULES MONTARIOL	*Archiviste.*
MOUTON-DUFRAISSE	*Trésorier.*
LÉON JULLIEN	*Trésorier-Adjoint.*
ÉDOUARD RIPAULT	*Maîtres des Cérémonies.*
ÉMILE BOURDELIN	

MEMBRES HONORAIRES

BLAINVILLE (DE), rentier.
COGNIARD (Hippolyte), ✻, auteur dramatique.
DUPIN (Henri), ✻, auteur dramatique.
DUPLAN, chef de Contentieux.
DUPREZ (G.), ✻, de l'Opéra.
FÉNÉE, ancien chef de bureau au Mont-de-Piété.
FOUACHE, ✠, chef de bureau à la mairie du IIe arrondissement.
HÉGUIN DE GUERLE, ✻, inspecteur de l'Université.
HENRION (Paul), compositeur de musique.
LABÉDOLIÈRE (Émile de), publiciste.
LAGARDE (Jules), ancien avoué.
LAGOGUÉE, ex-archiviste de la Ville.
LESUEUR, O.✻, membre de l'Institut.
MOYNOT (Lucien), chef de division à la Banque de France.
NADAUD (Gustave), ✻, homme de lettres.
VILMAY, ancien fabricant, maire du Bois de Châtillon.

MEMBRES TITULAIRES

BERNARD LOPEZ, auteur dramatique.
BOURDELIN (Émile), ingénieur-dessinateur.
BURANI (Paul), auteur dramatique.
DUVELLEROY père, ✻, éventailliste.
ÉCHALIÉ (Jules), négociant.
GARRAUD (Eugène), de la Comédie-Française, secrétaire de la Société des Artistes dramatiques.
GRANGÉ (Eugène), ✠, auteur dramatique.
JULLIEN (Léon), maire d'Anvers.
LIORAT (Armand), auteur dramatique.
MONTARIOL (Jules), chef de Contentieux.
MOUTON-DUFRAISSE, dessinateur.
PETIT (Jules), artiste peintre.
PIESSE (Louis), homme de lettres.

Ripault (Édouard), chimiste.
Saint-Germain, artiste dramatique.
Vacher (Albert), ancien avoué.
Charles Vincent, homme de lettres.

MEMBRES ASSOCIÉS

Demeuse (Claudius), associé d'agent de change.
Dentu (E.), ✿, libraire-éditeur.
Duvelleroy (Georges), éventailliste.
Guérin (Léon), ✻, ancien entrepreneur de travaux publics.
Lionnet (Anatole), compositeur de musique.
Lionnet (Hippolyte), artiste lyrique.
Ordonneau (Maurice), auteur dramatique.
Pierre Petit, ✻, photographe du Caveau.

MEMBRES CORRESPONDANTS

Colle, notaire honoraire, à Miraumont (Somme).
Dubuc (L. Debuire), à Canteleu-lez-Lille (Nord).
Fortin (Hippolyte), avocat, à Vimoutiers (Orne).
Leconte (Alfred), député, à Issoudun (Indre).

MEMBRES LIBRES

Appert, fabricant de chaussures et juge suppléant.
Bailly, rentier.
Band (Charles), restaurateur du Caveau.
Crépeau, négociant en nouveautés.
Delavarde, propriétaire.
Descors, rentier.
Dufrénois, auteur dramatique.
Ferrario, commissionnaire en marchandises.
Feuillet (De), receveur d'Enregistrement.
Gaillard fils, fabricant de bijouterie.
Goullet, propriétaire.
Grosmiller, ancien huissier.
Hugonis, imprimeur.
Imbert (E.) (Monet de Maubois), Secrétaire au parquet de la Cour des Comptes.
Juteau (Édouard), imprimeur.
Lecomte (L.-Henry), journaliste.
Leduc, ex-lieutenant de cavalerie.
Lesieur, entrepreneur de travaux.
Magnin, receveur d'Enregistrement.
Michaut, ✻, commissaire de police.
Michel (Henri), essayeur d'or.
Murat (Georges), journaliste.
Murat (Armand), bijoutier.
Pinet, ✻, Président de la Chambre syndicale de la Chaussure, de Paris.
Roy (Alexandre), administrateur de journaux.
Savoyen (Émile), intéressé d'agent de change.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

HISTORIQUE DU CAVEAU . . . . . I à XLIII

CHANSONS

A Deux Absents. 88
Adieu du Marin (L') 74
Admirons!. 239
Age (Mon) 116
Aimons! 18
Aimons-nous. 146
Amour au Caveau (L'). 144
Automne et Printemps. 198
Avenir est Républicain (L') 110

Belle-de-Nuit (La) 226
Bon-Bock (Le) 209
Bon Curé (Un) 9
Buvons à la Chanson 233

Pages.
Ce n'est pas assez. 176
Chanson de l'Abondance (La) 12
Chanson française (La). 1
Chanteur populaire (Le) *. 58
Chantez, Havrais! 77
Clairville 201
Comme et Comment 230
Commis-Voyageur (Le) 34
Compagnons du Tour de France (Les) 26

Desforges de Vassens 220

Édouard Plouvier. 153
Envoi à Jules Gouffé 215
Exposition de Compiègne (L') 162

Fête des Morts (La) 228
Fête de Suzanne (La) 98
Fils du Soleil (Les). 49
Flamme et Parfum 42

Gustave Mathieu. 113

Idée (L') et ses Martyrs. 39
Il est arrivé, le Soleil! 66
Il faut bien en passer par là. 107
Indignation! 104

Jean-Blé-Mûr. 4
Je crois. 44
Je t'aime! 32

Lamentations d'un Président (Les) 188
Légende bourguignonne 125
Lettre d'un nouveau Conservateur à un ancien Satisfait. . 91
Louis XIV * 133

Madrigal 7
Mal de dents (Le) 52
Manifeste (Mon). 165

Pages.
Matelot (Le) 46
Mère est tout (La) 174
Misère (La) 142
Mois où je suis né (Le) 85
Mouette (La) 170

Pas d'abstention 205
Philosophie 122
Pierre Dupont * 101
Pot-au-Feu (Le) 336
Profession de foi 64
Psaltérion (Le) 95

Rachel 156
Rapporte-nous du Soleil 190
Rayon de Soleil (Un) 196
Réception au Caveau (Une) 139
Regain d'amour 130
Rentrée à la Lice (Ma) 217
Restons amis 80
Restons jeunes 128
Réveil de la Chanson (Le) 55
Revue du Bon-Bock 339
Rois de la Terre (Les) 212
Ronde des Cordonniers (La) 23
Rouget de l'Isle 236

Salut au Caveau 68
Santé, Propriété, Gaieté 37
Savetier (Le) 82
Six Étages (Les) 159
Soleil de la Saint-Martin (Le) 223
Souvenirs sur un vieil air 182
Sur un bon pied 179

Tambour (Le) * 118
Travail (Le) et l'Exposition 193

Va jusqu'au bout ! 185
Vice-Présidence (Ma) 150

Pages.
Vieille Chanson (La). 20
Vieux Garçon (Un) 15
Vin (Le) 29
Vins de l'Espérance (Les) 71
Vive le Printemps ! 168
Vrais Buveurs (Les). 61

LES MOIS

Janvier 247
Février 252
Mars. 255
Avril. 258
Mai 261
Juin 264
Juillet 267
Août. 271
Septembre 275
Octobre. 279
Novembre 282
Décembre 284

TOASTS

Le Verre de Panard. — Banquet de Janvier 287
Le Grelot de Collé — Février 290
Gallet — Mars 293
Piron — Avril. 296
Le Renouveau — Mai 299
L'Exposition — Juin 302
Juillet * — Juillet 304
Dix-Neuf ! — Août 306
La Chanson de la Plage — Septembre 309
Le Vin — Octobre 312
Les Absents — Novembre 315
La Chanson au Caveau — Décembre 318

AIRS NOTÉS

Pages.
La Chanson française 323
Je t'aime! 324
Le mois où je suis né 325
Mon âge 326
Regain d'amour 327
Les Rois de la Terre. 328

NOTES ET RÉPONSES AUX ASTÉRISQUES 329
LISTE DES MEMBRES DU CAVEAU, EN 1881. . . 345
TABLE DES MATIÈRES. 347

Achevé d'imprimer

le dix-huit novembre mil huit cent quatre-vingt-un

PAR CH. UNSINGER

POUR

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

A PARIS

Picquot
29.6.91
150 Frs.
[ZAII]

CHARLES VINCENT

CHANSONS

MOIS & TOASTS

PRÉCÉDÉS D'UN

[illegible] DE CA[illegible]

Portraits et vignettes à l'eau-forte par LE NAIN

PARIS

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Palais-Royal, 15, 17 et 19, Galerie d'Orléans

ACHAT DE LIVRES ET MUSIQUE
LIBRAIRIE
A. CISNEROS
4 et 6, rue Dauphine
BORDEAUX

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

[illegible]

ARSÈNE HOUSSAYE. — *Molière, sa femme et sa fille.* 1 vol. in-18 illustré de gravures et eaux-fortes. 100

— *Les comédiennes de Molière.* 1 volume in-8°, avec gravures et eaux-fortes 10

— *Le roi Voltaire.* 1 vol. petit in-8° avec gravures et eaux-fortes. 10

— *Poésies complètes.* 1 vol. in-18 elzévir, avec eaux-fortes 5

HENRY DE BORNIER. — *Poésies complètes.* 1 vol. gr. in-18 elzévir sur papier teinté, portrait par Benain. .....

CHAMPFLEURY. — *Le violon de faïence.* Nouvelle édition. 1 vol. in-8°, avec illustrations en couleur 2

— *Histoire de la caricature.* 5 vol. grand in-18 jésus, ornés de 500 vignettes ..... [illegible]

— *Henri Monnier, sa vie et son œuvre.* 1 vol. in-8°, orné de 100 gravures, fac-similé ..... 1[illegible]

EDMOND DE GONCOURT. — *Sophie Arnould,* d'après ses mémoires et ses correspondances. 1 vol. petit in-4°, avec portrait 10

— *L'amour au XVIIIe siècle.* 1 vol. in-16, avec eaux-fortes 5

— *La Saint-Huberty,* d'après sa correspondance et ses papiers de famille. 1 vol. in-16, avec eaux-fortes 5

EDOUARD FOURNIER. — *Le vieux-neuf,* histoire ancienne des inventions et découvertes modernes. Nouvelle édition. 3 vol. in-18 elzévir ..... 1[illegible]

— *L'esprit des autres,* recueilli et raconté. 5e édition. 1 vol. in-32 elzévir sur papier de Hollande 2

— *L'esprit dans l'histoire,* recherches et curiosités historiques. 4e édition. 1 vol. in-32 elzévir, sur papier de Hollande 5

CHARLES MONSELET. — *Poésies complètes.* 1 vol. grand in-18 elzévir, avec un frontispice gravé à l'eau forte par Lalauze. ..... [illegible]

AUGUSTE SAULIÈRE. — *Les leçons conjugales,* contes lestes. 1 vol. grand in-18 jésus elzévir, orné de 55 vignettes et de 10 eaux-fortes de Henry Somm ..... [illegible]

— *Histoires conjugales,* nouveaux contes lestes. 1 vol. gr. in-18 jésus elzévir, orné de 50 vign. et de 10 eaux-fortes de Henry Somm. [illegible]

HENRY MONNIER. — *Scènes populaires dessinées à la plume.* Nouvelle édition illustrée de 80 dessins de l'auteur. 2 vol. in-8° de chacun 650 pages 20

[illegible]

Un enlèvement au XVIIIe siècle, par Jules Claretie. 1 vol. in-16, avec vignettes et eaux-fortes 3

Histoire des enseignes de Paris, par Edouard Fournier. 1 vol. petit in-8° illustré 10

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

Riley Dunn & Wilson
CONSERVATORS & BOOKBINDERS